

**FNA 1817 Le
voyageur
solitaire**

Jean-Marc Ligny

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

JEAN-MARC LIGNY



LE VOYAGEUR SOLITAIRE

Chroniques des Nouveaux Mondes



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

JEAN-MARC LIGNY

LE VOYAGEUR SOLITAIRE

nouvelles

Tempus Fugit
nova-proha / Rigil-K / Toliman

Représentant sur la Terre :

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

ISBN 2-265-04515-2
ISSN 0768-3014

Tempus Fugit communique :

1. *Certaines de ces nouvelles sont déjà parues, sous une forme primitive :*

— *Le Voyageur Solitaire (sous le même titre) in Programme de la 6^e Semaine de la S.-F. de Roanne (avril 1989)*

— *Le traqueur d'extrêmes (sous le titre : Recordman) in Fiction n° 310 (juillet 1980)*

— *Souvenirs (sous le même titre) in Fantastik n° 34 (juin 1988)*

— *L'Oiseau de lumière (sous le titre : l'Oiseau de silence) in Libération du 25 janvier 1980.*

Il va sans dire que toutes ont été profondément remaniées et réactualisées pour la présente édition.

2. Les présentations des nouvelles et les commentaires sont de Shriek et Frieda, co-rédacteurs des Chroniques des Nouveaux Mondes pour Tempus Fugit Éditions, Nova-Prâha, Rigil-K (Toliman).

Chroniques des Nouveaux Mondes

(2070)

LE VOYAGEUR SOLITAIRE

Il n'est pas certain que Tag Fades ait réellement existé : son aventure paraît trop archétypale pour être vraie. Lui-même est un condensé de l'état d'esprit qui régnait chez les Terriens en ce temps-là. Cependant son histoire en résume des milliers d'autres, banales et quotidiennes – la contradiction de cette trouble époque : l'enthousiasme forcené du pouvoir et des médias pour la conquête de l'espace (cette fuite en avant motivée par l'urgence), face à l'inertie maussade des populations pour lesquelles cette aventure n'était qu'une folie de plus, qui ne les concernait pas...

Un demi-siècle plus tard, la propagation sur Terre du virus pléiadim apporta un soutien inespéré aux efforts d'expansion spatiale du gouvernement : l'exode eut lieu finalement, massif et définitif – mais dans la terreur, non dans la joie et l'espérance évoquées dans ce récit. Il est bon de rappeler parfois cette vérité : la « conquête » de l'espace ne fut pas réalisée par des pionniers hardis et volontaires, mais par des populations terrifiées, déracinées, fuyant un monde pestiféré.

Un demi-siècle après l'épopée glorieuse du Voyageur Solitaire...

LE VOYAGEUR SOLITAIRE

Tag Fades était un homme gris, aigri, flétri. Il creusait son trou, anonyme et solitaire, au sein d'une société qu'il méprisait. Taciturne, il répondait aux banalités par des banalités. Il n'avait pas d'amis, pas d'histoire, rien à raconter. Il ne voulait rien entendre des autres, avoir affaire le moins possible avec la race humaine. Son logis demeura secret malgré la gloire qu'il encourut, malgré toute l'attention que lui portèrent les médias.

Il occupait un poste de bureaucrate insignifiant au sein de l'antenne européenne de la Troyenne Terraforme, la première société à asseoir son siège social hors la Terre (sur Ulysse, Astéroïdes), et qui, forte de son expansion, avait fait du terraforming de Rigil-K *son* chantier numéro un. Mais Tag Fades ne partageait pas l'enthousiasme fiévreux suscité par ce grand défi ; il se voyait fourmi dans la fourmilière géante, dont il ne percevait ni les limites, ni la fonction. Il se sentait engrené, pris dans un tourbillon qui le dépassait. Il haïssait le système qui l'avait ainsi lié, et les gens qui l'entretenaient, et tous ceux qui le subissaient en silence... Mais lui aussi le subissait en silence : retranché derrière son masque maussade et peu engageant, il cherchait peut-être à se rendre inaccessible.

Un soir quelqu'un parvint à atteindre Tag Fades, à le sortir de sa rancœur morose.

Elle s'appelait Nora. Elle était jeune et jolie, et débordante de cet enthousiasme qui ennuyait tant Tag Fades. Elle réussit à l'entraîner à la soirée qu'offrait la Troyenne à son personnel, à l'occasion de la Fête de la Découverte. (Nul ne sait comment elle s'y prit, car en vrai misanthrope, Tag Fades *détestait* les réceptions, fêtes et rassemblements.)

Afin de noyer son aversion de la foule et sa répulsion à tout contact, Tag Fades but beaucoup ce soir-là... Non qu'il fût porté sur l'alcool, mais le champagne était si rare, et la Troyenne en *offrait* à son personnel ! Il fut pris de l'envie de danser, et dansa avec Nora. Il ressentit le besoin de communiquer, et tenta d'exprimer ce qu'il ressentait : sa haine pour cette société laminatrice, qui *imposait* à l'humanité un idéal spatial qui n'était pas le sien, son dégoût de cette humanité passive et accablée, surtout préoccupée de survivre, son sentiment de rouage inutile au sein d'une entreprise démesurée, déshumanisée...

Mais c'est inconvenant, pendant la Fête de la Découverte, de parler de choses sinistres et négatives, d'accuser ceux-là mêmes qui offrent si généreusement le champagne. Sans doute gênée d'avoir amené ce

trouble-fête, Nora tourna son discours en plaisanterie, et lui lança un défi :

— Si cette société t'ennuie mortellement, pourquoi ne pars-tu pas... ailleurs ?

— Mais où aller ? Et comment ? rétorqua Tag Fades. L'homme pourrit le sol où il pose le pied !

On débattit de ces deux questions durant toute la soirée. Tag Fades devint le centre d'une discussion qu'il n'avait pas souhaitée. Il essaya de se soustraire à cette ennuyeuse attention – en vain. Son problème soulevait l'intérêt général : où aller pour échapper *vraiment* à l'humanité ? Et *comment* y aller, pour un homme solitaire qui n'attend rien de personne ?

Tag Fades refusa d'en entendre plus, et s'isola avec Nora. Au bout de cette nuit-là, il ne voulait plus accomplir ce voyage solitaire loin des hommes. Nora lui avait rappelé des émotions oubliées...

Mais le problème déborda du cadre de cette réception donnée à l'occasion de la Fête de la Découverte. Des cadres influents de la Troyenne Terraforme se passionnèrent pour la question. Ce défi remonta jusqu'aux plus hautes sphères des organismes spatiaux – SPAACE et Spatiocraps Uniroke notamment – donc jusqu'aux arcanes du pouvoir. Les médias s'en emparèrent. Les foules émues suivirent l'affaire. La solution la plus élégante qui fut retenue rapporta à son auteur, grâce à un concours lancé par U-Com Int. sur Espace Virtuel, une maison homéostatique et un terrain de douze mille mètres carrés sur Rigil-K :

Tag Fades, le Voyageur Solitaire, devait partir pour les déserts de Canaan, dans le système de Tau Ceti, à bord d'un petit vaisseau commercial, de série et usagé.

Canaan avait été découverte – et ainsi baptisée – onze ans plus tôt par un vaisseau d'exploration Abowo, lancé vers Tau Ceti avec cinq mille colons à bord. Vingt-cinq longues années de voyage... pour découvrir un monde désertique, mais de type terrestre et possédant une atmosphère respirable... Où en étaient maintenant les migrants ? S'étaient-ils établis sur Canaan ? Avaient-ils poursuivi l'exploration du système ? Quel type de société avaient-ils développé ? Avaient-ils survécu seulement ? Vingt-cinq ans de voyage – Canaan était tellement loin...

Non, ce n'était pas si loin, proclamèrent la Troyenne Terraforme, SPAACE et Spatiocraps Uniroke – proclama donc le gouvernement –, puisqu'un homme solitaire et misanthrope avait *choisi* d'aller s'isoler en ses grandioses déserts, à bord d'un vaisseau de série et usagé !

Or Tag Fades n'avait pas *choisi*... Cependant l'aventure était excitante : comment ce Terrien ordinaire, non préparé, allait-il supporter, *seul*, vingt-cinq ans d'Espace Profond ?

Entre-temps, Tag avait perdu Nora, qui était une fille enthousiaste et dynamique, et préférait des garçons ouverts et positifs à un ruminant introverti comme lui. Or ce qu'il avait découvert avec elle s'appelait l'amour et c'était une douleur poignante, car il la voyait tous les jours à son travail, mais il n'existait plus pour elle. Pour la première fois, la solitude lui fit vraiment mal.

C'est alors que les médias, U-Com en tête, lui tombèrent dessus, le portèrent au pinacle, l'exhibèrent devant les foules et les caméras, en firent un héros, un Voyageur Solitaire. Le concours fut lancé, et l'heureux gagnant d'une maison sur Rigil-K félicita Tag Fades en direct, devant treize milliards de téléspectateurs, regrettant de ne partir à sa place, à cause de la famille... La direction générale de SPAACE offrit un Odin Accumulator d'occasion, vieux de cinq ans, strictement de série, révisé et réglé avec plus de soin qu'un prototype. Spatiocraps Unirole équipa le vaisseau, Plasmatics Illimited fournit le carburant, et débloqua un dépôt confiné dans une vieille balise abandonnée autour de Pluton. La chaîne alimentaire Eatit Petite constitua un stock de vingt-cinq ans de nourriture micronisée, comprenant neuf mille variétés de plats, recettes et préparations. Dix observatoires, terriens, lunaires, martiens et orbitaux, se liguèrent pour calculer la meilleure trajectoire, avec une précision jamais égalée jusqu'alors. Des familles et descendants des pionniers de l'Abowo chargèrent Tag Fades de messages et colis à transmettre à leurs parents lointains. Il se vit offrir des années d'enregistrements musicaux, littéraires, artistiques, érotiques ; des milliers de films, ambionies, jeux, mondes virtuels ; des hologrammes féminins et masculins grandeur nature ; des drogues et une évaporeuse, des simulateurs et des stimulateurs, des machines à rêver ou à meubler la solitude – bref tout ce qu'il détestait, tous les artifices illusoires et brillants de cette société qu'il voulait fuir...

On l'invita partout, à tout moment, on lui demanda des interviews, ses impressions, des commentaires. On fit de Nora une star, et on tenta même de l'unir de nouveau à Tag Fades. On le fit briller, sourire, chanter, débattre. On déforma ses propos, on modifia son comportement, on détourna ses pensées, on le coula dans ce moule forgé par les médias, celui du héros trouble au parfum de mystère – le Voyageur Solitaire.

*

* *

Un petit matin pâle, Tag Fades accomplit le premier acte héroïque de sa nouvelle vie, mise à son corps défendant sous le feu des

projecteurs. Ulcéré par toute cette presse, dégoûté par tant de regards et sourires mielleux, écoeuré par les bobards que colportaient les médias, il entreprit de s'enfuir sans plus attendre.

L'Odin Accumulator était prêt, dressé sur son pad de décollage, sous le ciel outremer de Cap York-Australia. La fenêtre de lancement était ouverte depuis quinze jours, et allait durer encore un mois. Tag Fades était prêt également : il avait subi un entraînement sévère, et savait piloter l'Odin avec plus d'aisance que son glisseur. Il n'avait pas le sentiment, cependant, qu'on l'eût poussé à partir : il s'en allait, voilà tout. Le fait que toutes les conditions fussent réunies ne pouvait que l'aider à fuir.

L'astroport était désert et endormi à cette heure matinale. Les gardes humains manquaient singulièrement de vigilance... Quant aux contrôles électroniques, ils n'accordaient plus à Tag Fades la moindre attention.

Le vaisseau était ouvert, accueillant, disponible – comme s'il l'attendait. Tag n'alluma pas les lumières. Il scruta longuement les bâtiments de l'astroport, là-bas au fond de la plaine, scintillant faiblement sous les pastels de l'aube... Il vérifia un à un les témoins de contrôle du pad de lancement, qui brillaient d'un vert intense : tout était paré, la voie était libre... Puis il étudia tout aussi longuement, à la lueur des veilleuses, sa console de bord, cherchant le moyen le plus discret de quitter le monde. Enfin il contempla avec passion un petit holo de Nora, ordinaire, un peu délavé, datant de l'époque où elle travaillait avec lui au sein de la Troyenne Terraforme, avec sa combi jaune toujours froissée et son sourire espiègle sous sa houle de cheveux noirs...

Tag soupira, jeta l'hologramme dans le recycleur, et à gestes nerveux mais décidés, enclencha la procédure de décollage.

Dès que l'Odin Accumulator s'éleva dans l'air vibrant de l'aube australe, une nuée de journalistes se rua sur la piste, cams et cords en mains, et mitrailla sous tous les angles l'envol secret de Tag Fades, qui s'évala aussitôt sur les écrans de mille trois cents réseaux télévisés.

Le héros avait accompli ce qu'on attendait de lui, de son caractère de Voyageur Solitaire : il était parti en catimini au petit matin, sans cérémonie, sans adieux.

*

* *

Tag Fades s'aperçut très vite qu'on ne lui avait pas tout donné sans rien lui demander en échange : on attendait de lui qu'il se comportât comme un véritable Voyageur Solitaire. Pour l'aider dans son rôle, on

avait ôté du vaisseau tout ce qui pouvait servir à émettre un message : il était coupé du monde – à sens unique seulement, car il pouvait capter toutes les émissions FM et HF à sa portée. Seul un bipeur automatique, sur lequel il n'avait aucun contrôle, indiquait aux satellites à l'écoute que l'Odin fonctionnait toujours. En outre, l'astronef était programmé de façon inaltérable pour une unique trajectoire : Tau Ceti via Pluton. Impossible de faire demi-tour, ni même de dévier de cette trajectoire.

Tag comprit alors qu'après l'avoir utilisé pendant tant d'années, cette société qu'il détestait, exploitait ses propres rêves d'introverti pour qu'il pût encore être utile – pour que sa fuite émût les foules, entretînt l'émulation de la conquête spatiale, fût rentable à ses commanditaires. On l'avait jeté dans l'espace comme une pièce d'artifice, faisant en sorte qu'elle brillât d'un éclat durable.

Alors qu'il prenait conscience de tout cela, et de ce qui l'attendait – vingt-cinq ans de *réelle* solitude – Tag Fades se lança un défi à lui-même, avec sa conscience pour témoin : le défi de *réussir* – franchir les limites du Système Solaire, traverser l'Espace Profond, atteindre Canaan. Seul. Dans un vaisseau vieux de cinq ans, à propulsion plasmatique. Accomplir ce qu'aucun être humain n'avait jamais accompli : affronter *seul* l'Espace Profond... Une sorte d'exaltation s'empara de lui, une joie étrange et quelque peu morbide de subir cette épreuve : vaincre ou périr – s'il ne semblait pas dans la folie.

Durant la traversée du Système Solaire, il eut tout loisir de méditer le tournant que prenait sa vie, revenir mille fois dessus, l'envisager d'un point de vue passé, présent, futur... Il maudit mille fois la société, ses médias et ses pièges insidieux, la remercia mille fois de lui avoir donné ce qu'il désirait le plus – la fuite. Il eut le temps d'espérer, de regretter, de désespérer, d'espérer de nouveau. Il analysa sa vie, ricana devant son insanité, la trouva intéressante, la crut finie, puis recommencée. Il pensa énormément à Nora, au point d'en avoir des visions. Il arriva même qu'il oublie Nora... Il lut beaucoup, écouta des heures de musique, visionna des heures de films, passa des heures en ambionie, mais n'activa pas les holos humains, n'usa d'aucune drogue, évita les machines à jouir ou rêver – ultimes remparts contre la folie selon lui, quand l'illusion devient préférable à la réalité... En revanche il composa des musiques qu'il effaça, commença des journaux de bord/mémoires/romans/autobiographies qu'il ne termina jamais, inventa des jeux dont il oublia les règles... Il se brancha sur tous les réseaux médiatiques qu'il pouvait capter : voir des visages, entendre des voix lui faisait du bien – curieusement. Il découvrit ainsi que sa notoriété décroissait à mesure qu'il s'éloignait des régions « civilisées » : Terre-Lune, Mars, Astéroïdes... Au fond, c'était une bonne chose : il n'avait besoin d'aucun soutien, n'avait rien à prouver

à personne sinon à lui-même. Nul ne pouvait l'atteindre de toute façon, comme s'il était mort... Il retrouvait sa solitude d'antan – à la puissance dix : car s'il fuyait comme dans son rêve, rien ne pouvait plus briser ce rêve, sinon sa propre mort.

Le trajet de la Terre à Pluton dura plus d'un an, car les planètes se trouvaient en opposition : l'Odin devait passer aux abords du Soleil, afin de bénéficier de son énergie. Négligeant les précautions les plus élémentaires, Tag Fades subit trop longtemps les feux ardents du Soleil. Petit vaisseau commercial, l'Odin n'était pas aussi bien protégé qu'un Abowo dans les environnements extrêmes : tel un nouvel Icare, Tag Fades y brûla ses yeux, sa peau et sa conscience.

Cet incident qui faillit lui coûter la vie, puis les longues heures passées dans l'alvéole de soins à se faire refaire la peau, les rétines et le sang, l'incitèrent à réfléchir sur le fait qu'il existait un espace autour de l'astronef – non un simulateur de Spatiocraps ou un vide noir abstrait, mais un tissu de forces, d'ondes et de rayonnements capables de souffler sa vie minuscule aussi aisément qu'un incendie grille un moucheron. Il réalisa la précarité de sa vie dans ce milieu hostile, terriblement *inhumain* – et à quel point il y tenait –, étincelle de conscience et de bruit au milieu de la nuit infinie, du froid absolu, du silence éternel... Il se mit à observer davantage l'extérieur, l'espace autour de lui. Mais l'immensité des distances l'effrayait, les étoiles innombrables l'accablaient comme autant de regards scrutateurs... Il se surprit à guetter un changement dans ce paysage d'apparence immuable : une planète roulant sur son orbite, un astéroïde surgi des ténèbres, voire un vaisseau croisant au large et lui envoyant un signe...

Mais aucune planète à perte de vue, nul astéroïde errant, pas de vaisseau amical. Son itinéraire avait été soigneusement calculé pour qu'il restât du début à la fin un Voyageur Solitaire : toute possibilité de quitter son véhicule avait été proscrite. Alors Tag ferma un à un ses écrans, hublots, panos, tous ces moyens d'observation directe de l'extérieur. Seul le visar resta vigilant, qui lui montrait des choses très éloignées, des images synthétiques représentant des événements abstraits, hors d'atteinte. Peu à peu Tag se replia sur lui-même, se réfugia dans le rêve et l'ambionie, oublia les étoiles scrutatrices, les splendeurs et fureurs de l'espace autour de lui, se lova dans le cocon de sa cabine, se gava de mets fins, de drogues voluptueuses, de rêves machiniques... Il avait oublié les hologrammes humains : nul doute qu'il les aurait activés sinon, pour sombrer avec eux dans les affres et délices de l'illusion...

Ainsi arriva-t-il aux abords de Pluton : tel un mollusque en sa coquille, indifférent aux houles et marées.

L'ord de bord tira Tag Fades de sa torpeur ruminante. Dans la petite sphère du visar, il découvrit que l'Odin s'approchait d'un point brillant, situé entre deux grosses boules noires qui escamotaient le fond du ciel. Il mit un moment à réaliser que ceci ne se trouvait pas à des distances inaccessibles, mais serait atteint dans quelques heures : c'était là cette fameuse balise de Plasmatics, où il devait se ravitailler en carburant. (Il eut aussi conscience – très confusément – que c'était également le seuil ultime du Système Solaire, la dernière trace d'humanité avant onze années-lumière de vide absolu – vingt-cinq ans de voyage...) Tag n'ouvrit pas son pano, préférant se fier à l'ord du vaisseau pour se raccorder à la balise.

Elle était immobile dans l'espace, bloquée au barycentre exact de Pluton et Charon. Les deux planètes déroulaient autour d'elle une lourde valse, au rythme lent d'un tour tous les six jours (TU). Elle évoquait une sorte de gros cylindre percé de plusieurs ouvertures, sas et hangars, dont la base était constituée d'immenses « râteaux » à particules (seule source d'énergie de la balise) et le sommet d'un dôme de travail/habitation muni sur tout son pourtour de gros hublots ronds, coiffé d'un buisson d'antennes de toutes tailles et fonctions. Aucune voix, aucune lumière, aucune activité n'en émanaient : ville abandonnée, sinistre –, artefact humain malgré tout, symbole rassurant entre ces deux mondes blêmes et gelés qui n'avaient jamais connu la vie...

L'Odin Accumulator se relia à un long boyau transparent étiré depuis le seul sas de secours en fonctionnement – ou du moins, ayant réagi à son appel. Tag Fades commanda l'ouverture de son vaisseau et se tint sur le seuil, frémissant d'appréhension, respirant l'air froid, à l'odeur métallique, exhalé par la balise. Il la considéra, massive au bout du tuyau transparent, à peine éclairée par un Soleil lointain, telle une pièce rouillée échappée du char des dieux. L'image lui rappela toute cette mythologie grecque explorée au cours de ses heures de lecture : Pluton, le dieu des Enfers – noir sur sa gauche, masquant les étoiles ; Charon, le Passeur, en dessous sur sa droite, livide et raviné ; la balise pouvait figurer sa barque... Mais quelle obole demanderait-il ? Et où était Cerbère, le chien à trois têtes, gardien des Enfers ? Et qu'était... le Styx ?

Tag s'avança dans le tuyau... et il vit le Styx.

L'Espace Profond.

Partout autour de lui, des milliards d'étoiles. Des nébuleuses, des galaxies, des amas. Le vertige du regard perdu dans l'infini...

Objectivement, l'espace ne paraît pas différent vu de Jupiter ou de

la Lune. Mais Tag Fades sentait, *physiquement*, le bord du vide : plus d'autre planète au-delà de ces boules froides. Onze années-lumière de vide jusqu'à Tau Ceti – un autre soleil, une nouvelle lumière. Vingt-cinq ans dans le royaume de la mort... un environnement où l'homme n'est rien, n'a pas sa place.

Tag se sentit défaillir au milieu du tuyau – car le vide n'était pas *vide* : il percevait une pulsation universelle, un ressac d'ondes corrosives, un vent d'infini qui le poussait vers le néant... Progresser sur ce chemin translucide devenait un calvaire : il avait à chaque pas l'impression que la paroi n'existait plus, qu'il allait tomber, tomber sans cesse, aspiré par l'Espace Profond, le vide avide. Il fut tenté de courir se blottir dans son vaisseau, mais il était plus près de la balise et chaque pas était compté, arraché à ce vide terrifiant.

Enfin il s'effondra dans le sas d'urgence. Il y resta un long moment, afin de recouvrer son équilibre, à contempler cette géométrie fonctionnelle, ces repères familiers, à tâter le métal et le plastique, à goûter les lueurs falotes mais rassurantes des veilleuses, à écouter les bruits cacochymes de la balise qui croupissait là depuis plus de trente ans... Quelque peu rasséréné, il gagna le dôme d'habitation pour contempler en face l'objet de sa terreur, protégé par une coque solide et opaque.

C'était moins effrayant vu à travers le hublot poussiéreux, mais l'impression demeurerait d'un danger indicible, omniprésent. Les étoiles fixaient Tag Fades tels les yeux de Cerbère – le guettaient au-dehors pour dévorer son âme. Et cette noirceur infinie, porteuse de rayonnements mortels, était bien le Styx..., le fleuve sans fond que Tag devait traverser. Les eaux du Styx rendent invulnérable, dit la légende. Encore fallait-il s'y plonger... et avant, affronter Cerbère, le gardien des Enfers – quel qu'il fût.

Tag Fades passa trois jours dans la balise.

Le premier jour, il l'explora de fond en comble. Rien ne fonctionnait hormis les systèmes vitaux : air, eau, chaleur, un soupçon de pesanteur. Tag voulait s'assurer que personne n'habitait là, que ces bruits provenant des tréfonds avaient une origine naturelle – manifestations de l'interminable agonie de la balise.

Dans la soute, il découvrit le carburant promis : une centaine de conteneurs estampillés *Plasmatics Illimited*. Il devait les monter manuellement jusqu'au sas d'urgence, sous le dôme supérieur, et les charger un à un dans l'Odin Accumulator. C'est-à-dire parcourir le boyau transparent cent fois dans chaque sens. À chaque fois, affronter le vertige, surmonter la terreur.

La première nuit, il dormit au niveau inférieur, juste au-dessus de la soute aux conteneurs, dans une pièce vide, froide et résonnante, dont la veilleuse diffusait une lueur jaunâtre, moribonde. Quelque

part, des chaînes ou des pièces métalliques cliquetaient lugubrement aux lentes oscillations de la balise sur son orbite. Un air piquant, aux relents de rouille, s'infiltrait sous la porte disjointe.

Tag eut un rêve : il poursuivait quelqu'un, mais n'arrivait pas à le voir. Il l'entendait monter les escaliers devant lui, apercevait son ombre au détour d'un couloir, écoutait ses pas sur une passerelle au-dessus de sa tête. Ce n'était pas un cauchemar : il n'avait pas peur. Il voulait seulement voir le visage de l'autre, le rencontrer face à face. Mais l'autre se dérobait... Tag le poursuivit toute la nuit, et se réveilla épuisé.

Le second jour, il travailla d'arrache-pied à remonter les conteneurs dans le sas d'urgence. La faible pesanteur les rendait certes plus légers, mais ils offraient peu de prises et une grande inertie. De plus les ascenseurs ne fonctionnaient pas. Tag Fades en accumula une trentaine dans le sas d'urgence, puis se sentit trop faible pour continuer. Il avait froid, faim, désirait se reposer dans son vaisseau infiniment plus confortable que la balise.

Prenant son souffle, il s'engagea de trois pas dans le boyau transparent – ne put s'empêcher d'ouvrir les yeux.

Il vit une forme au milieu des étoiles. Une ombre immense estompait leur éclat. Elle cernait la balise, noire et menaçante.

Elle occulta les étoiles, éteignit le Soleil – et fondit sur lui.

Tag plongea dans la balise et se terra dans un coin, pétrifié de terreur.

Rien d'autre n'arriva – sinon un bruit dans l'escalier : il crut entendre une course... Un rat peut-être – ou plutôt son imagination : car la forme noire et menaçante n'était que Pluton. Il n'y avait rien dehors, personne dans l'escalier.

Trop de solitude, une préparation succincte, une angoisse qui ne demandait qu'à s'extérioriser : voilà ce qui le minait. Reprenant contenance, il gravit les marches qui menaient au dôme d'habitation, se posta devant l'un des gros hublots.

L'espace qui s'ouvrait devant lui, peuplé d'astres lointains, lui apparut dangereusement attirant. Cependant la solide épaisseur du hublot et la poussière qui le recouvrait établissaient une distance suffisante, à la façon d'un écran, irréalisant ce qui se trouvait au-delà.

Tag Fades passa la seconde nuit sous le dôme, et eut encore un rêve.

Trois personnes le regardaient à travers trois hublots. La première était Nora, espiègle et souriante. La seconde était son chef de bureau à la Troyenne Terraforme, qui semblait toujours affligé par la situation. La troisième était sa mère, avec cet air de mise en garde contre la méchanceté des adultes comme quand il avait sept ans. Tag sortit dans le boyau transparent pour rejoindre ces trois visages qui avaient

marqué sa vie...

C'étaient les trois têtes de Cerbère, qui l'attendaient pour le dévorer. Le chien monstrueux se rua sur lui, si vite qu'il ne put s'enfuir. Alors toute son énergie se concentra en un coup de poing surhumain – qui écrasa le crâne de son chef de bureau. Cerbère recula, abasourdi – revint aussitôt à la charge. De nouveau Tag lança un coup de poing prodigieux – moins puissant que le précédent, car la tête de sa mère ne fut qu'assommée. Le chien recula encore mais il lui restait une tête valide : de nouveau, il chargea. Tag n'avait plus la force de frapper la face de Nora. Le visage rieur fondit sur lui, ouvrit la bouche – une gueule de loup, une gueule d'enfer – Tag hurla... et s'éveilla.

Quelqu'un était penché sur lui.

Il sursauta, cligna des yeux, scruta l'obscurité à peine combattue par les veilleuses. Tassé sur sa couche, le cœur battant, il écouta les bruits de la balise...

Personne. Il ne *pouvait pas* y avoir quelqu'un. Ce n'était qu'une rémanence de son cauchemar...

Dans les hublots en face de lui, Pluton emplissait à moitié le champ de vision. Un arc brillait sur le limbe, un reflet de glace : l'aube...

Le troisième jour, il essaya de remonter de nouveaux conteneurs. Mais il était trop faible, se traînait misérablement. Les bruits nombreux autour de lui – grincements, cliquetis, chocs – ne cessaient de l'inquiéter. Il appréhendait de descendre dans la soute : ce visage entrevu aux franges du rêve le hantait...

Tag tenta une fois de plus de rejoindre son vaisseau. Or contempler – seulement contempler – ce long tube à peine visible, tendu dans l'espace, lui provoquait des spasmes d'estomac. Pourtant, son Odin l'attendait à l'autre bout, chaud, confortable, illuminé...

Illuminé ?

Il ne se rappelait pas avoir laissé les lumières en le quittant. Par contre il se souvenait très bien que le panoramique était fermé.

La peur l'agrippa au ventre, le vida de son sang, de ses forces.

Il recula dans le sas d'urgence, monta sous le dôme. Il ne pouvait croire ce qu'il venait de voir. Ou bien sa mémoire défaillait...

Tag observa son astronef depuis l'un des hublots : brillamment éclairé, sas et pano grands ouverts. Il scruta le poste de pilotage à travers le pano : personne – apparemment...

Il devait en avoir le cœur net, s'assurer qu'il ne sombrait pas dans la folie. Il mit longtemps à se décider – très longtemps, immobile dans le silence de la balise.

Le silence... Écrasant, sépulcral. Il le remarquait soudain.

Pas à pas, il redescendit vers le sas d'urgence. Plus de cliquetis ni de grincements. Tout paraissait mort. Tag lui-même éprouvait des

difficultés à marcher. Il était vidé de toute vitalité.

Il pénétra dans le sas et reprit son souffle, appuyé contre la pile de conteneurs. Une fois de plus il considéra le long tube transparent, et le sas de son vaisseau à l'autre bout – ouvert...

Il ferma les yeux, se prépara à affronter la traversée.

Alors il entendit un rire.

Tel un écho ayant longtemps ricoché, il ne sut d'où le rire venait : du vaisseau, de la balise, ou... de lui-même ?

Il se jeta à corps perdu dans le boyau – et Cerbère fondit sur lui.

Les étoiles s'éteignirent, un trou horrible s'ouvrit pour l'engloutir. Tag crut mourir – avança malgré tout vers son vaisseau, fixant le sas illuminé devant lui tel un phare, un havre.

Il aperçut la silhouette qui se découpait dans la lumière.

Un hologramme, pensa-t-il absurdement. Les holos se sont activés, ont pris le contrôle du vaisseau.

L'homme vint à lui, opaque à contre-jour. Solide, matériel. Tag tendit la main pour le toucher... et le reconnut.

Il tomba. L'espace l'aspirait telle une bouche vorace. Noir comme la mort, percé de millions d'yeux de feu qui le scrutaient – toute sa vie l'avaient scruté – ; cette fois il ne pouvait plus s'échapper.

Il hurla, voulut s'accrocher – rien à quoi s'accrocher. Au fond du gouffre, Tag vit la main tendue – sa propre main. Penché sur lui, son propre visage. Il leva un bras – geste dérisoire et vain pour s'arracher à l'emprise des ténèbres, qui l'aspiraient, l'aspiraient, tourbillonnantes...

Sa main fut prise, serrée. Tirée.

L'énergie afflua en lui. La solidité, la confiance.

Les ténèbres refluaient au-dehors. Les étoiles brillaient, innombrables, chaudes, colorées..., accueillantes.

Tag s'ébroua, cligna des yeux. Il était au milieu du boyau transparent, qui l'avait tant terrifié lors de son premier passage. Pourquoi cette terreur ? Que s'était-il passé ? Une crise passagère... qui déjà s'estompait dans sa mémoire. Peut-être ce fameux « mal de l'espace » dont on lui avait rebattu les oreilles à l'entraînement... « L'espace mène à la folie – ou à la sagesse », l'avait-on averti.

Comment une telle splendeur peut-elle mener à la folie ? s'interrogea-t-il, assis au milieu du tuyau, perdu dans la contemplation de ces deux valseurs lourds et lents – Pluton et Charon – par-dessus les rivières d'étoiles, le velours noir du ciel semé de diamants... si proches et si lointains – une vie pour les atteindre, un regard pour les cueillir...

Rasséréné, heureux d'être ici – particule vivante au sein du vaste univers –, Tag Fades bondit sur ses pieds et retourna dans la balise, pour y achever le transbordement des conteneurs de deutérium.

Deux heures après, empli d'une joyeuse impatience, il ferma le sas de l'Odin Accumulator, le décrocha de la balise morte – cocon desséché de sa mue – et s'élança dans le vide, les yeux grands ouverts, plongeant dans le Styx, l'Espace Profond – vers Canaan.

Cent ans plus tard, les Canaanéens l'attendent toujours... Certains prétendent même avoir aperçu son vaisseau, trait de lumière filant entre les étoiles, particule vivante au sein du vaste univers. Mais l'espace recèle tant de légendes...

Chroniques des Nouveaux Mondes

(2109)

L'ASTROPORT

Dans les premières années de l'expansion spatiale, les accidents étaient nombreux, et souvent fatals. (En témoignent les épitaphes, ex-voto ou sépultures que l'on découvre ici ou là, dans les astroports ou les stations orbitales.) Or il arriva que certains naufragés, particulièrement résistants ou bien entraînés, parvinssent à survivre dans des conditions épouvantables, portés par l'espoir – souvent vain – d'être sauvés...

Cependant aucun naufrage ne fut plus étrange et dramatique que celui qui frappa, en 2099, les membres d'une expédition de prospection au large de Triton (Neptune, Système Solaire). Expédition de routine, ni dangereuse ni hasardeuse, dont rien ne laissait prévoir la fin tragique – et pour cause : ce qui la provoqua emporta tous ses secrets dans les limbes d'où il avait surgi... Ni les Hyadims, ni les Pléiadims ne purent fournir à l'humanité le moindre élément de réponse. « Coup de sonde » ou artefact oublié d'une race inconnue, mystère ou menace encore redoutée des explorateurs : tel fut l'Astroport...

Les naufragés

27/8/99

Horreur.

C'est le premier mot qui me vient à l'esprit pour commencer ce journal de bord.

Horreur et stupéfaction. Même six mois après, alors que nous parvenons

juste à survivre, alors que la mort n'est plus perchée sur notre épaule, mais rôde seulement autour de nous. Six mois après, ces sentiments subsistent, et viennent s'y ajouter l'angoisse et la solitude.

Heureusement, tout espoir n'est pas perdu. L'espoir que nos appels aient été entendus, que l'on vienne nous délivrer. L'espoir de revoir des hommes un jour, que ce journal tombe en des mains humaines, afin que le monde sache où et comment nous avons survécu.

Il nous faut survivre... ne serait-ce que pour témoigner.

Mais d'abord je dois relater l'accident. C'est en revivant ces moments terribles, gravés dans ma mémoire, que m'est venu ce mot : horreur.

Je m'appelle Gantoong Mash Majathan, et ma coéquipière – devenue, par la force des choses, ma compagne – Omali Xin Alia-Alta. Nous étions membres de l'expédition de prospection codée TT/R.S1N-28.2, commanditée conjointement par le CARTEL et la Troyenne Terraforme...

Gantoong Mash Majathan et Omali Xin Alia-Alta.

Il murmura leurs deux noms à voix basse, les fit rouler sur sa langue, comme pour vérifier qu'ils n'avaient rien perdu de leur saveur. Ils avaient tout perdu bien sûr. Ils étaient devenus insipides et inutiles : c'était *lui* et *elle*. Et leur fils s'appelait Fils. À quoi lui aurait servi un nom ?

Ses mains tremblaient tandis qu'il relisait le début de son récit. Il pencha le flexe raide et jauni vers la lueur vacillante exsudée par la lampe solaire, pour déchiffrer les caractères à demi effacés par le temps. Certains mots étaient devenus illisibles, mais il connaissait son journal par cœur. Il l'avait tellement lu...

Gantoong avait besoin de plonger dans ses souvenirs, retrouver les sentiments du passé. Si les souvenirs demeuraient, inchangés, comme une page d'histoire, les sentiments évoluaient. L'horreur s'était estompée, l'espoir aussi – affaibli et vacillant comme la lumière de cette lampe solaire. L'angoisse et la solitude s'étaient installées en lui – en eux – telle une vieille maladie, chronique et familière.

Dix ans... À peine un seizième d'une année neptunienne. Une courte pause dans le voyage éternel de l'Astroport. Une fraction infinitésimale de la vie du Système Solaire. Mais largement le temps pour l'humanité, envolée vers d'autres étoiles, d'oublier qu'il y avait eu jadis une expédition vers Triton codée TT/R.S1N-28.2... disparue corps et biens.

Gantoong examina leur « maison » – ce qui en tenait lieu : les murs nus, froids et rugueux de cette pièce oblongue, enfouie dans l'Astroport, les boursouflures mamillaires des distributeurs d'eau et d'air chaud, les reliques de leur existence jonchant le sol – et surtout le morceau de carlingue éventré, noirci et tordu qui traversait la pièce de part en part. Jadis, cela faisait partie du vaisseau qui les avait amenés – avec huit autres personnes – en orbite autour de Triton. Désormais, ce n'était plus qu'un tronçon de cylindre fondu, intimement mêlé aux parois de l'Astroport. Jadis, c'était une partie des soutes – c'était maintenant leur « chambre », froide et froissée, mais au moins humaine.

D'autres vestiges semblables étaient disséminés dans l'Astroport. Soudés à lui pour toujours – maigres restes d'un vaisseau de la Terre.

Gantoong passa une langue sèche sur ses lèvres gercées, et lorgna le mamelon blanc du distributeur d'eau. Il avait soif... mais il devait se réfréner : il avait déjà bu la moitié de sa ration quotidienne. L'autre moitié était réservée pour le repas du « soir »... Ce mot lui tira un sourire amer. Soir. Matin. Jour et nuit... Notions terrestres. Ici, la nuit est perpétuelle, le Soleil est comme un phare lointain, inaccessible – sans chaleur, d'aucun réconfort.

La Terre... Gantoong avait connu la Terre. Il y était né, y avait vécu. Omali, elle, était martienne. Elle n'était jamais allée sur Terre – trop lourde pensait-elle, à l'air épais. Trop polluée... À quoi bon se rappeler tout ça ? Pourquoi retourner encore le couteau dans la plaie ? Il ne pouvait s'en empêcher pourtant. Quand l'avenir est bouché, le passé vous étouffe. Douloureusement.

Hochant la tête, Gantoong reprit sa lecture :

Le but de l'expédition était d'établir pour le CARTEL un recensement des ressources minérales et géologiques de Triton, et pour la Troyenne Terraforme, d'étudier en détail les trois sites envisagés pour l'implantation d'une base permanente. Omali et moi étions chargés de l'examen d'un de ces sites, qui semblait plus propice que les deux autres. Quant au recensement géologique, il s'effectuait depuis le vaisseau mère qui survolait Triton en orbite basse. C'est pourquoi nous étions seuls sur Triton lorsque l'accident arriva...

Gantoong s'interrompt de nouveau, ferma les paupières. Aussitôt l'éclair s'imposa à lui, éblouit sa mémoire.

D'abord, le point rassurant du vaisseau mère, à cinquante kilomètres d'altitude, et les plaisanteries un peu lourdes de Lager, le pilote, dans les écouteurs... Soudain – hurlement – l'éclair, l'onde de choc – une grosse tempête de méthane balaya Triton. Quand le calme revint, le vaisseau mère avait disparu, remplacé par une immense forme blanche.

Et l'absence dans les écouteurs.

Silence. Silence.

Puis la voix d'Omali près de lui, voilée de terreur – qui le fit réagir : rejoindre la navette, lancer un appel, tenter de retrouver l'astronef – ou ce qu'il en restait...

Il n'en restait rien.

Ultime recours : un S.O.S. sur le canal d'urgence, émis depuis le com de la navette ; un long, très long appel, qui atteindrait ou non la base la plus proche, Gôtterdammerung sur Obéron, à quelques deux milliards de kilomètres... L'évidence s'imposait, terrifiante : ils étaient seuls au bord du monde – seuls avec l'Astroport, cette monstruosité blanche qui avait pris la place du vaisseau mère, avait rompu leur unique lien avec l'humanité...

L'appel ne fut pas capté – du moins ils n'eurent jamais de réponse. (Plus tard, Gantoong découvrit cet autre piège de l'Astroport : il étouffait toutes les émissions radio dans un rayon de dix kilomètres autour de lui. Gantoong avait lancé en vain des centaines d'appels, épuisé ses batteries à écouter, ses forces à espérer.)

L'Astroport était un sanctuaire de glace, une cathédrale cosmique à l'entrée monumentale. Sa fonction de port spatial ne faisait aucun doute pour Gantoong, de même que son origine non-humaine. Un ancien havre abandonné... ou égaré ?

Ses dimensions étaient colossales : une station orbitale comme Bonne Arrivée aurait aisément tenu à l'intérieur. Sa structure était creuse, de forme hexagonale ; ses parois percées de galeries, qui menaient vers des salles vastes et sombres, vers des conglomérats de machines abscones, et vers la surface – jungle de tubulures, voiles, carters, blocs, entretoises et appareils mystérieux...

À mi-hauteur de la nef interne s'étendait une large piste translucide, sur laquelle gisaient trois vaisseaux... ou supposés tels. Ils ne possédaient (apparemment) aucun système d'ouverture. Tous trois semblables, ils paraissaient aussi anciens que l'Astroport lui-même : comme lui, ils étaient enrobés de givre – un scintillement blanc épais de quelques millimètres, qui recouvrait tout sauf la piste. D'après Omali, ce givre – composé de méthane et d'eau – provenait de l'atmosphère de Triton, une brume ténue qui s'échappe facilement dans l'espace. Depuis des années, Gantoong et Omali le récoltaient : maigre ressource palliant à l'épuisement des réserves de glace apportées jadis de Triton à l'aide de leur navette.

Dix ans plus tard, le problème posé par ce givre restait entier : car le dépôt d'une telle couche avait nécessité des millions d'années... Où gisait l'Astroport durant ces millions d'années ? De quelle faille spatio-temporelle avait-il surgi ? Et... pourquoi ?

Et s'il disparaissait tout aussi soudainement, les embarquait dans quelque futur, ou passé, ou monde parallèle inconcevable ? Parfois

Gantoong se surprenait à le souhaiter : peut-être y avait-il des « gens » là d'où il venait, des êtres intelligents qui pourraient les sauver... Au cours de ces dix années de survie, cet espoir s'était délité lui aussi : nul signe, nul message, aucun indice laissant croire que quiconque s'intéressait à cette immense épave gelée.

Alors, de nouveau, comme toujours, l'angoisse... familière et malade. Du moins pour Gantoong et Omali – car Fils, lui, restait serein. Curieux mais sans inquiétude. *Il est trop jeune encore*, pensait Gantoong. *À huit ans, il ne peut pas comprendre.*

Bon Dieu, qu'est-ce qu'il avait soif ! L'émotion du souvenir lui asséchait toujours la bouche... Il se rappela leur première visite : la navette survolait lentement cette piste immaculée, démesurée...

Ensuite ils découvrirent les débris du vaisseau mère, disséminés dans l'Astroport, fondus en ses parois. Et les cadavres des membres de l'expédition... étrangement intacts. Instantanément gelés.

Plus tard, ces corps leur servirent de nourriture, sous forme de tablettes sans goût mais riches en protéines, synthétisées par l'Astroport. De la même manière, il transforma la glace de Triton pour fabriquer de l'eau. C'était une trouvaille de Gantoong, mais ce fut Fils qui leur montra ce qu'il pouvait faire « avec les corps ». Fils ne savait pas *qui* étaient ces corps. Il ne connaissait pas d'autres humains que ses parents. Que signifiaient pour lui ces cadavres gelés ? À plusieurs reprises, Gantoong tenta de lui décrire l'humanité, lui expliquer la civilisation. Fils ne comprenait pas – et s'en fichait : il préférait se balader dans l'Astroport.

Il allait en des lieux connus de lui seul, où ses parents n'osaient s'aventurer. Fils n'avait pas peur.

Jamais. L'inconscience de l'enfance... Jusqu'à présent, il ne lui était rien arrivé, mais Omali tremblait d'anxiété chaque fois que Fils s'éloignait dans l'obscurité.

Quant à Gantoong, il avait généralement trop de travail pour s'inquiéter outre mesure. En ce moment même, il aurait dû être à l'extérieur, à racler le givre pour recharger la réserve d'eau. Or il s'était encore abandonné sur son journal de bord..., ses souvenirs d'une humanité perdue.

Il sentit ses yeux le piquer, une boule obstruer sa gorge. Il se contint : l'eau était trop rare pour être gaspillée en larmes, l'oxygène trop précieux pour être dilapidé en une crise sentimentale. Surtout que l'Astroport devenait pingre ces derniers temps : moins d'eau, moins d'air, moins de chaleur, moins de tablettes nutritives... Ses capacités de transformations s'épuisaient-elles ? Ou sa mystérieuse source d'énergie ? *Combien de temps allons-nous tenir ?* s'interrogea-t-il – pour la énième fois – en se dirigeant d'un pas usé vers son vieux scaf rapiécé, suspendu à une excroissance de la paroi.

Alors qu'il le décrochait, il entendit le grincement/chuintement du sas : Omali était de retour.

Elle revenait du « jardin », serrant dans ses gants un sachet étanche contenant des choses blanchâtres d'apparence végétale. C'était sa fierté, sa raison de vivre : le local hydroponique, créé de ses propres mains. Un jour – lui promettait-il depuis des années –, Gantoong s'occuperait d'étanchéifier le passage menant au jardin : ainsi elle n'aurait plus besoin d'utiliser son scaf pour s'y rendre.

Au sortir du sas, elle jeta un regard circulaire dans la pièce – nota l'absence de Fils. Elle ôta son casque, désigna du menton le scaf de Gantoong :

— Tu vas le chercher ?

— Oui, mentit-il.

Il voulait aller dehors gratter un peu de givre avant le dîner. Réfléchir encore, sous l'éclat lointain du Soleil. Peut-être chercher quelque chose à inscrire dans son journal de bord : il n'avait rien écrit depuis plusieurs mois...

Après tout, Fils reviendra tout seul. Il revient toujours.

Omali secoua la tête, libérant ses longs cheveux de son scaf. Jadis noirs et soyeux, ses cheveux, maintenant gris et rêches... Jadis lisse et délicat, son visage, d'une beauté toute martienne, maintenant ridé et émacié. Jadis vifs et pétillants, ses yeux clairs, ferme et fuselé son corps, maintenant éteints ses yeux pâles, osseux et anguleux son corps. Une éternité qu'il ne l'avait pas vue nue... Une éternité qu'ils ne faisaient plus l'amour. Il n'osait plus se rappeler son âge... Ça l'aurait fait pleurer encore.

Sans doute avait-il subi la même transformation. Pas de miroir pour s'en assurer, mais il le devinait au hasard d'un reflet... Il redoutait d'en voir davantage.

Omali lui lança un regard pénétrant.

— Va le chercher, insista-t-elle. Ça fait trop longtemps qu'il est parti.

Soupirant, Gantoong enfila son scaf, vérifia les taux d'oxygène et de pressurisation (insuffisants, mais qu'y pouvait-il ?), prit néanmoins sa raclette et un sac, et sortit.

La faible lueur jaune de son frontal dansa sur les parois blanches, creusa les recoins obscurs, dévoila des perspectives vertigineuses, scintilla brièvement sur une poutrelle tordue fichée dans le sol, et portant encore l'estampille de Spatiocraps Unirole – comme pour lui rappeler sans cesse son origine.

Les lourdes semelles de son scaf avaient perdu une grande partie de leur pouvoir gravifique, aussi flottait-il plutôt qu'il ne marchait dans l'étroit boyau qui menait à la surface. Il décida d'aller gratter quand même : où trouver Fils ? Pourquoi gaspiller lumière et oxygène à errer

au hasard ? L'Astroport était vaste comme une ville, et complexe comme un labyrinthe...

Tandis qu'il gravissait la rampe spiralée débouchant dans la jungle du « toit », il se heurta soudain à Fils. Le choc, ajouté à l'apesanteur, l'envoya bouler à plusieurs mètres.

Il se releva en jurant dans sa barbe. Fils était penché sur lui, engoncé dans son scaf trop grand qui tire-bouchonnait sur ses jambes, ses bras et son ventre. Le frontal de Gantoong éclaira le visage lisse et plat du garçon, soulignant le trait horizontal de ses lèvres minces, ombrant son nez (excroissance de chair autour de narines minuscules) se reflétant dans les grands lacs noirs de ses yeux.

Alors Gantoong frémit – car pour la première fois, il y décela de l'inquiétude.

*

* *

Janvier (?) 2101.

Omali est enceinte. Il n'y a plus de doute. C'est affreux : nous n'avons aucun moyen de contrôle, aucune idée de ce qui va sortir de son ventre. Cette pensée m'effraie, mais pas autant qu'Omali. Elle a déjà eu des enfants bien sûr – tous nés de la Cuve. Elle ne croyait pas qu'elle pourrait un jour donner elle-même naissance à un enfant, chair de sa chair. Elle a bien une idée de la manière dont cela se passe : il existe encore des femmes qui choisissent une grossesse naturelle... Mais sentir cette présence en elle, qui croît et modifie son métabolisme... À la crainte quant à ce qui sortira d'elle s'ajoute la peur de la grossesse, de ses complications éventuelles – et surtout de mourir en accouchant... Nous n'avons ici aucune assistance, aucun moyen d'intervenir, d'interrompre le processus.

L'anxiété la tenaille... mais aussi un sentiment indéfinissable, une espèce de joie masochiste, un bonheur douloureux. Elle ne bouge plus, de peur de souffrir, et surtout de faire mal à l'être qu'elle porte...

Quant à moi, je souhaite secrètement que celui-ci ne survive pas. Nous ne pouvons nous permettre d'avoir une bouche de plus à nourrir. Or Omali, oubliant la précarité de notre situation, rêve d'un beau bébé qui égayerait les heures creuses de sa vie monotone...

Ils mangeaient en silence, réunis autour d'une caisse métallique servant de table, les végétaux fibreux, au goût de carton, qu'Omali avait ramenés du jardin. Tout en mâchant consciencieusement, Gantoong jetait à Fils des regards dérobés, et se remémorait ce passage de son journal de bord : l'inquiétude et la peur encore... toujours.

L'accouchement s'était bien déroulé : aucune complication majeure

n'était survenue, et leur fils n'était pas un monstre. Quoique... S'il l'observait sous l'angle du souvenir, s'il le comparait aux gamins qu'il avait connus dans sa vie antérieure, il trouvait celui-ci beaucoup plus pâle, maigre, malformé : membres trop longs, yeux trop grands, cheveux clairsemés, déjà gris. Il souriait rarement, ne riait jamais, ne criait pas, ne pleurait pas ; il lui manquait cette exubérance propre aux enfants et qui irrite souvent les parents. Malgré les efforts de Gantoong et d'Omali, il ne savait ni lire ni écrire, et ne s'intéressait à rien d'autre qu'à l'Astroport. *Peut-on l'en blâmer ? s'interrogeait Gantoong. Il est humain malgré tout – et j'essaie de faire en sorte qu'il le reste... Mais comment lui décrire la mer, un oiseau, une ville ? Tout cela ne signifie rien pour lui.*

Gantoong soupira, repoussa son assiette (une pièce métallique arrachée à l'un des vestiges), y laissant un résidu insipide et dur. Une bouffée de désir le traversa – qu'il considéra avec détachement : un bon steak d'algues..., une bière fraîche... Il termina d'un trait sa ration d'eau ferreuse, lança un nouveau regard à son fils.

Fils le fixait. Ses yeux écarquillés lui dévoraient le visage.

Omali se leva pour débarrasser – s'interrompit, interdite –, laissa échapper un gémissement : une tension régnait dans la pièce confinée, une tension qu'elle ne pouvait plus supporter.

— Eh bien ? lança Gantoong d'une voix qu'il aurait souhaitée plus ferme.

— Y en a qui vont mourir.

— Oh ! s'écria Omali. Il ne faut pas dire une chose pareille, mon chéri.

— Attends, la coupa Gantoong, fourrageant nerveusement dans sa barbe. Que veux-tu dire par là, Fils ?

L'enfant ne répondit pas. Il se leva, saisit son casque. (Il n'avait pas ôté son scaf trop grand qui lui conférait, dans cette pièce soumise à la pesanteur, une allure de bibendum flétri.) Gantoong l'arrêta :

— Réponds-moi ! Qu'est-ce que tu as voulu dire ?

— Reste avec nous, l'implora sa mère.

— Lâche-moi ! se débattit Fils, sous la poigne de son père.

Il se dégagea d'une secousse et bondit dans le sas. Moins rapide, Gantoong se heurta à la porte intérieure qui se refermait hermétiquement. À travers le hublot, il vit Fils achever de fixer son casque. Ses lèvres remuaient comme s'il parlait. Puis la porte extérieure s'ouvrit et Fils disparut dans le couloir obscur, sans allumer son frontal.

Gantoong se tourna vers Omali défaite, écartant les bras en un geste d'impuissance.

Fils parcourait les couloirs noirs en longs bonds gracieux, facilités par la faible attraction de ses semelles. Il chantonnait une sorte de

mélopée sans rythme ni harmonie, juste un son agréable appris en écoutant l'Astroport... Il courait/sautait avec aisance et sûreté dans l'obscurité totale : il connaissait le chemin – tous les chemins – et malgré les ténèbres, il distinguait les contours, les volumes, la chaleur. Jamais l'Astroport ne l'avait dérouté – bien au contraire.

Pendant sa course, il percevait la très vieille vie de l'être-machine : les poches d'énergie, les organes qui ne s'arrêtaient jamais de travailler, les mécanismes assoupis, les gouffres noirs des zones mortes. Il *sentait* que l'Astroport suivait sa course. Il *sentait* son inquiétude.

Ce n'était pas vraiment de l'inquiétude : ça ressemblait à ce qu'éprouvaient ses parents. Ils étaient pénibles ces deux-là, avec cette morosité qui sortait d'eux comme une mauvaise sueur. Évidemment, l'Astroport la répercutait, avec gentillesse : si ça leur plaisait... Mais Fils n'aimait pas ça : ça le rendait taciturne. Il préférerait rire et jouer avec l'être-machine.

Et voilà que l'Astroport lui-même se mettait à dégager une pulsion morbide... Pour le réconforter, Fils émit une pensée joyeuse, un souvenir de leur dernière partie de labyrinthe. En retour, la lumière obscure s'irisa de rose – une couleur que Fils aimait bien. Mais la tristesse demeurait sous-jacente.

Bon, ça ira mieux tout à l'heure, se dit Fils. Quand il arriverait dans son endroit favori. Il avait des tas de choses à demander à l'Astroport : ce qu'il avait raconté à papa, par exemple. Qui va mourir ? Et c'est quoi, mourir ? Est-ce devenir tout noir, comme certaines zones de l'Astroport ? Fils était allé une fois dans l'un de ces lieux : il y faisait sombre et froid, et terriblement silencieux. C'était triste... Or papa lui avait expliqué que les « corps » que l'Astroport avait changés en nourriture étaient des hommes morts. S'ils étaient froids, ils n'étaient ni tristes, ni noirs. Ils n'entendaient rien, cependant. Papa et maman n'avaient pas l'air d'entendre non plus – pourtant ils étaient vivants : l'Astroport leur parlait souvent, et ils ne répondaient jamais. Ils étaient sourds de peur !

Fils chassa ce problème de son esprit, car il arrivait à son endroit favori : là où il captait clairement l'Astroport, où il pouvait lui parler au fond du cœur.

C'était sur le toit, vers l'arrière, émergeant d'un fatras d'appareils, réservoirs, tubes, sculptures abstraites, mécaniques et givrées. Cela ressemblait à une hélice torsadée à cinq pales, une énorme hélice de bateau tordue. Fils l'appelait « l'oreille ». Le centre formait un trou spiralé, protégé par une membrane translucide, et qui paraissait sans fond. Le garçon aimait s'installer dans ce trou, contre la membrane, les pales géantes déployées autour de lui, le chaos de machines à ses pieds, et devant les yeux l'horizon vert-de-gris de Triton, éclairé par le

globe bleuté de Neptune. Il avait alors l'impression d'être au creux d'une oreille bienveillante, à l'écoute du vaste murmure de l'Univers. Il y passait des heures à converser avec l'Astroport : Fils s'exprimait par des mots ou des pensées formulées, et l'oreille lui renvoyait des... idées.

Une fois, papa l'avait repéré ici. Mais il était tellement effrayé qu'il n'était pas monté le chercher : il avait replongé dans le trou d'où il était sorti. Qu'est-ce que Fils avait pu rire avec l'Astroport ! Papa avait été malade pendant trois jours. Et maman... elle n'allait jamais plus loin que son jardin : elle trouvait l'Astroport dangereux, maléfique !

Avant de grimper dans l'oreille, Fils s'arrêta devant un petit distributeur qui émergeait du sol comme un périscope.

— Donne-moi une glace à la fraise.

Aussitôt le distributeur cracha un petit cylindre rose et dur. Fils sortit d'une poche de son scaf une tige métallique qu'il planta dans le cylindre, puis monta s'installer dans son trou. Il en salivait d'avance. Cela faisait un an que l'Astroport lui avait fait découvrir la glace à la fraise : un plaisir jamais tari. *Quand je pense à papa et maman, avec leur eau pourrie... D'ailleurs ils en ont de moins en moins.* Car il faut de l'eau pour la glace à la fraise – et Fils en avait autant qu'il en voulait. *Tiens, la prochaine fois j'essaierai le steak d'algues : j'ai entendu papa avoir ce désir, tout à l'heure. Ça a l'air drôlement bon !*

Fils se cala au creux de l'oreille et déverrouilla son casque : aussitôt le conduit souffla à travers la membrane un air léger, chaud et parfumé. Si l'air était « volé » aux rations de Gantoong et Omali, le parfum, lui, était une trouvaille secrète de Fils : un petit flacon contenant une glace ambrée, récupéré dans un « vestige » (comme disait papa) et versé dans une de ces bouches qui s'ouvraient partout dans l'Astroport... Et voilà : Fils respirait un air qui sentait bon. Si seulement papa et maman cessaient d'avoir peur, ils profiteraient de tous ces bienfaits. Mais chaque fois que Fils tentait de leur en parler, ils avaient encore plus peur – peur pour lui...

La glace à la fraise se ramollissait dans la bulle d'air chaud soufflée par l'oreille. Fils se mit à la sucer, soupirant d'aise, promenant un regard rêveur sur les lointains paysages de Triton : montagnes de glaces, lacs de méthane... Neptune, haut dans le ciel, émettait une apaisante lumière bleue, qui faisait briller les lacs de son satellite. Les étoiles étaient une poussière de givre dans le ciel noir... Le petit Soleil scintillait, au fond du ciel. Tout allait bien. Pourquoi s'inquiéter ?

— Pourquoi tu t'inquiètes, Astroport ? demanda-t-il à haute voix.

La question resta en suspens. Là-haut, les épais nuages de Neptune s'étraient en bandes paresseuses... (Apparemment : en réalité, ils étaient déchirés par des tempêtes phénoménales, des vents dépassant les 1000 km/h.) La nuit gagnait lentement du terrain. Une nouvelle

couche de givre, épaisse de quelques microns, se déposait sur toutes choses.

Fils termina sa glace et l'*idée* lui vint :

L'humanité.

Papa lui en avait beaucoup parlé : des tas de papas et mamans, qui s'appelaient aussi hommes et femmes, avaient même des noms comme Gantoong et Omali, et des enfants comme lui. À la fois réunis et disséminés sur des planètes comme Triton. Or il n'y avait personne sur Triton. Ni sur Neptune, faite de nuages. L'humanité vivait plus près du Soleil, et aussi près d'autres étoiles (Gantoong lui avait montré lesquelles, mais Fils avait oublié.) Elle habitait dans des Astroports, mais également sur les planètes elles-mêmes. Et tous ces hommes et femmes voyageaient, se promenaient dans l'espace. Cette idée lui plaisait, à Fils : il aurait aimé en faire autant... Mais (lui avait expliqué papa), ils ne se déplaçaient pas comme ça, pour le plaisir : c'était beaucoup plus compliqué. Ils devaient forcément aller *quelque part*, emporter des tas de choses avec eux, et les voyages duraient très longtemps. C'était sans doute une des raisons (toujours d'après papa) pour lesquelles les hommes n'étaient pas encore venus jusqu'ici... Hé ! Voilà ce qui inquiétait l'Astroport : des hommes *risquaient* de venir ici.

— Et s'ils viennent ? interrogea Fils.

Il y en a qui vont mourir.

Voilà qui devenait clair. C'était plutôt bien : si Fils avait compris la mort, ça donnerait de nouveaux corps à l'Astroport..., de nouvelles sources de nourriture.

Creusant l'idée, Fils découvrit un facteur qu'il n'avait pas considéré : le nombre. Les hommes et les femmes étaient... beaucoup. Au moins autant que toutes les étoiles qu'il pouvait voir. Ça c'était plutôt effrayant : ressemblaient-ils tous à papa et maman ? Viendraient-ils tous ici ? L'Astroport pourrait-il les supporter ? Et Fils ?

— Est-ce qu'on ne pourrait pas... *voyager* aussi ? Partir ?

Pensée agréable... Or ça semblait difficile : l'Astroport était très gros, et très vieux. Il ne se déplaçait pas facilement. Il lui fallait beaucoup d'*énergie* – bien plus que n'en donnaient Gantoong, Omali et Fils réunis. Et aussi beaucoup d'habileté, de subtilité, un savoir que Fils ne possédait pas. Et puis – d'après papa –, un Astroport, ça reste immobile : c'est un endroit où viennent se reposer les vaisseaux. Les vaisseaux, c'est ce qui permet de voyager dans l'espace. La navette en était un petit, les « vestiges », un autre – avant l'Accident (quoi que fût un accident).

Tout ça n'avait aucun sens : Fils n'avait jamais vu fonctionner la navette : elle était morte – aussi morte que le zones noires dans l'Astroport. Quant aux « vestiges »... Fils ne comprenait pas comment

Gantoong voyait un vaisseau là-dedans. De plus, Gantoong avait décrété que les trois disques en bas sur la piste étaient également des vaisseaux – alors qu'ils faisaient partie de l'Astroport. Ils étaient comme sa tête, son cerveau... *Hé ! Ce sont eux qui peuvent le faire bouger ! Il suffit d'entrer dedans et...*

— Apprends-moi, Astroport ! Apprends-moi !

Fils se redressa, excité : il venait de comprendre. Il avait envie d'essayer tout de suite... Mais il *sentait* que ce n'était pas le moment. Il fallait certaines conditions, qui lui échappaient encore. Il avait tant de choses à savoir...

— Quand le moment sera venu, est-ce qu'on pourra partir ?

Lui et l'Astroport – voyager ensemble. Vers d'autres étoiles...

— Quand ? Quand partirons-nous ?

— *Lorsqu'il faudra échapper à l'humanité.*

— Nous lui échapperons, tu verras, jubila Fils.

*

* *

Fils me chagrine, pensait Omali, allongée dans l'obscurité de la « chambre ». J'ai l'impression qu'il nous échappe – surtout à moi, qui pourtant le chéris de tout mon cœur. On dirait qu'il préfère la solitude effrayante de l'Astroport à nos soins, à notre amour ! Est-ce que tous les enfants naturels sont ainsi ?... Elle se souvint du fils naturel de Shilda, sa meilleure amie sur Mars. Comme ils s'aimaient ! Il ne voulait pas quitter sa mère... Ne pense pas au passé, Omali, c'est malsain. Tu es ici, maintenant, et du dois t'efforcer de croire que Fils a un avenir. Peut-être qu'un jour... Que se passera-t-il alors ? Comment Fils réagira-t-il ?

Comment réagirait l'Astroport ? Voilà ce qui l'inquiétait. Cette machine monstrueuse, au sein de laquelle ils vivaient comme des parasites, lui paraissait douée d'une forme de conscience, d'une sorte de vigilance malveillante. Et Fils s'y promenait comme un poisson dans l'eau ! Il ne lui arrivait jamais rien, elle était obligée d'en convenir. Il semblait exister une sorte de connivence entre eux, une secrète compréhension... *Non, non, ce n'est pas possible ! Qui peut mieux comprendre un fils que sa mère ?*

Gantoong, à ses côtés, grogna et remua dans son sommeil. *Il doit rêver... du passé une fois de plus. Gantoong vit tellement dans le passé... C'est malsain. Souvent, il tente de communiquer à Fils ses souvenirs, sous prétexte de l'éduquer. Mais le pauvre chéri ne comprend pas, bien sûr. Pourquoi lui rebattre les oreilles de choses qu'il ne connaît pas, alors qu'il a surtout besoin d'amour ? C'est mauvais pour lui de vivre dans cette inquiétude perpétuelle. Omali aurait aimé toucher son fils par la force*

de son amour, pendant qu'il dormait dans la pièce en contrebas, près de la bouche de chaleur. Le caresser mentalement...

Cette idée de caresse lui amena d'autres pensées : huit ans, c'est l'âge où l'on aborde l'éducation sexuelle des enfants, pour qu'ils entrent dans l'adolescence en sachant de quoi il retourne. Que faire pour Fils ? Ne rien dire, au risque de le voir perturbé par son ignorance ? Ou lui en parler malgré tout ? Quitte, à défaut de partenaire, à ce qu'elle se sacrifiât pour son expérience... *Comment Gantoong prendrait-il la chose ? Peut-être qu'il s'en fiche : la dernière fois qu'on a fait l'amour remonte à si longtemps... Dire que j'ai trente-quatre ans*, se rappelait-elle avec amertume. L'âge de la plénitude sexuelle... Mais l'Astroport avait fait d'elle une vieille femme. Sale et usée.

Gantoong gémit quelques mots indistincts. Omali, elle, souffrait d'insomnie. Chaque nuit, elle tournait et retournait de sombres pensées, et quand finalement elle s'endormait, elle semblait dans des cauchemars épuisants. *Je vais craquer*, se dit-elle. *L'Astroport nous rendra fous... Non – je dois tenir, résister. Pour Fils, mon chéri. Il faut le sauver des griffes du monstre.*

À cet instant un souvenir horrible s'imposa à elle, malgré tous ses efforts pour le chasser.

C'était au début, quand elle était enceinte. Gantoong était descendu sur la piste transparente, auprès de leur navette et des trois vaisseaux étrangers. Omali restait seule, rongée par l'angoisse. N'y tenant plus, elle avait décidé d'aller le rejoindre. Elle connaissait par cœur le chemin menant à la piste. (Combien de fois l'avaient-ils emprunté, quand ils remorquaient depuis Triton ces énormes blocs de glace que l'Astroport changeait en eau...) Son scaf encore en bon état éclairait vivement ses pas.

Pourtant, elle se perdit... Chaque couloir, chaque salle, chaque rampe la menèrent plus haut, plus loin de la piste. Elle l'apercevait parfois à la faveur d'une trouée, pâle reflet dans les profondeurs. Son angoisse croissait...

Elle sentit une présence derrière elle. Elle savait pourtant qu'il n'y avait personne dans l'Astroport : sa lampe n'éclairait qu'un corridor vide. Elle se mit à courir... Mais plus elle courait, moins elle avançait – et la présence se rapprochait. La terreur lui coupait les jambes, lui dévorait le ventre. Une fois encore elle se retourna – elle crut voir... Elle heurta quelque chose. violemment. Le choc l'étourdit, son frontal s'éteignit, elle culbuta et roula dans les ténèbres, noires et froides comme un caveau. La présence était sur elle, elle sentait son souffle glacé...

Gantoong la trouva là, presque morte de peur, à cent mètres à peine de leur antre : elle avait tourné en rond. Il n'y avait rien dans les couloirs.

Après ce jour, Omali n'alla jamais plus loin que le jardin hydroponique. Et Fils qui se baladait tout seul parmi...

Gantoong poussa un hurlement.

Omali bondit hors des couvertures, tâtonna à la recherche de la lampe solaire. Sa lueur falote révéla le visage gris et ridé de Gantoong, mangé par la barbe et déformé par la frayeur, les yeux écarquillés sur son monde intérieur. Il cligna des paupières, reconnut Omali, soupira, passa une main tremblante sur son front.

— J'ai fait un cauchemar, grogna-t-il.

— Tu as sûrement réveillé Fils avec ton cri, lui reprocha Omali. Je vais voir s'il va bien.

Elle s'emmitoufla dans une couverture et descendit dans la pièce – se pétrifia près de la bouche d'air chaud, devant la couche de Fils, en désordre – et vide. ***

— Allez, montre-moi, insista Fils. Apprends-moi.

Il faisait face à l'un des trois disques enflés, gris-blanc, alignés au bord de la piste translucide. Derrière lui, la navette – artefact grossier, rebut humain. Ouverte, à moitié démontée, greffée de réparations diverses et infructueuses. Elle commençait à se couvrir de givre, imperceptiblement, une buée ténue qui blanchissait au fil des ans.

— Je ferai très attention, tu sais, argumenta le garçon. Je toucherai que ce que tu me diras de toucher...

L'Astroport ne répondit pas : les trois disques restaient obstinément clos. Fils baignait dans sa chaude bienveillance, loin de l'ancre froid et nauséabond de ses parents. Il en avait assez de subir les rêves violents de Gantoong, d'entendre les pensées troubles d'Omali, de s'enliser dans son amour gluant et maladif. *Un jour, se dit-il, je ne reviendrai pas. Maman et papa ne me retrouveront jamais. J'irai au cœur de l'Astroport, là où il pense le plus fort, où il fait le plus noir, où ils auront tellement peur, s'ils y viennent, qu'ils en mourront sûrement.*

Pour cela, il aurait besoin de quelques affaires : des couvertures, des piles à oxygène pour son scaf, quelques légumes à faire améliorer par l'Astroport – bref, de quoi s'installer confortablement. Dans l'oreille par exemple : c'est doux et chaud, le paysage est joli... Mais Fils devait attendre le moment propice : quand ses parents iraient au jardin ou gratter le givre. Alors peut-être il partirait avec l'Astroport vers les étoiles... Fils était impatient – mais l'être-machine ne connaissait pas l'impatience : il avait l'éternité pour lui.

— Bon, d'accord, j'attendrai, bougonna Fils, un peu contrarié.

Une onde de colère le traversa en retour, froide et piquante, qui lui contracta l'estomac et lui fit crispier les poings. (L'Astroport n'aimait pas la contrariété : il préférait voir Fils joyeux, curieux, insouciant ; ils étaient alors en parfaite harmonie.)

Fils avança sa main gantée, aux doigts trop longs et fripés, caressa

légèrement la surface granuleuse du disque le plus proche. La colère reflua, laissant place à cette familière complicité. Fils soupira, se détendit, s'éloigna à petits pas des trois disques gris-blanc...

Loin devant lui, l'immense entrée béait sur un champ d'étoiles multicolores, qui se reflétaient sur la piste translucide. Fils avait l'impression de marcher dans le ciel... Un signe évident, la plus belle réponse que l'Astroport pouvait lui donner.

Levant les yeux vers les vraies étoiles, Fils aperçut, dans l'espace, un fin trait lumineux qui s'évanouit derrière le limbe bleuté de Neptune.

*

* *

Accrochés à l'extérieur, Gantoong et Fils récoltaient le givre provenant des vapeurs de Triton, composé à 80 % de méthane. Les 20 % d'eau que l'Astroport en tirait suffisaient à peine à leurs besoins vitaux... Mais Gantoong n'avait jamais découvert de fontaine dans l'Astroport, et doutait fort qu'il en existât.

Ils étaient suspendus chacun à un câble passé dans une saillie d'une haute paroi verticale, longue de près d'un kilomètre, percée d'ouvertures sombres à son sommet et sur toute sa longueur. La paroi était couverte de givre. Une corniche s'étendait dessous, large d'une cinquantaine de mètres. Totalement débarrassée de son givre, elle se paraît de nuances gris bleu au Soleil levant. À droite, la proue formait une falaise de métal, surmontée par un réseau d'antennes et une sorte de grosse balise qui rougeoyait faiblement. À gauche, la légère courbure de l'Astroport se perdait dans les ténèbres.

Gantoong lança un regard à Fils qui le lui rendit – indéchiffrable. Il soupira, secoua sa raclette dans son sac (brume de méthane autour de lui). Impossible de savoir ce que Fils avait en tête... Gantoong aurait souhaité lui parler maintenant, en travaillant, d'homme à homme. Revenir sur la dispute de ce matin, s'excuser au besoin de l'avoir frappé... mais que Fils comprît enfin. Lui expliquer calmement, posément, pourquoi il ne devait plus disparaître pendant des heures, même si ça lui plaisait, même s'il ne lui était encore rien arrivé... *L'Astroport est dangereux. Il faut qu'il le sache. Il fait mourir sa mère d'angoisse à la longue, et moi je gaspille à chaque fois une énergie précieuse à le chercher. Et si vraiment il a la bougeotte, au moins qu'il dise où il va ! Ça éviterait des scènes pénibles comme celle de ce matin. Mmh... Peut-être est-ce déjà trop lui accorder. Je dois me montrer plus ferme... mais aussi plus attentionné. Je dois m'occuper de lui davantage, essayer de mieux le comprendre.*

Il jeta un nouveau regard à Fils, qui grattait avec zèle et ne lui prêtait aucune attention. *S'il pouvait m'entendre*, pensa Gantoong, *lire dans mes pensées... Il verrait qu'on ne lui veut que du bien.*

Il se remit à racler le givre, qui tourbillonnait autour de lui, myriades de cristaux brillants. Une pellicule s'amassa peu à peu sur son outil – simple morceau de tôle, éclat probable du vaisseau mêlé à l'Astroport.

À son tour, Fils observa son père qui travaillait mollement, perdu dans ses réflexions. Il les *entendait*, bien sûr – elles le faisaient rire intérieurement. Souriant, il se retourna et, d'un geste délibéré, lança au loin sa raclette, qui disparut en tournoyant dans l'espace. Puis il s'approcha de Gantoong et lui fit comprendre par gestes que son outil lui avait échappé des mains, et qu'il était perdu maintenant... Gantoong prit un air courroucé. Fils craignit un instant que leur dispute ne reprenne – mais les scafs les isolaient l'un de l'autre. Gantoong soupira de nouveau, lui fit signe d'aller chercher une autre raclette, rapidement et sans détour.

— Imbécile, émit Fils à haute voix – tout en acquiesçant de la tête.

Il glissa le long du câble jusqu'à la corniche en dessous, la traversa en quelques bonds légers et s'engouffra dans un boyau obscur.

*

* *

Omali, dans son « jardin », faisait face à un plant de choux manifestement morts. Ils gisaient, rabougris et flétris, sur leur substrat alvéolaire. La filtration de ce bac devait être défectueuse, ou peut-être était-ce le circuit général... Comment le savoir ? Elle inspecta le reste des cultures – ce qu'elle appelait carottes, salades, poireaux : tiges blanchâtres et fibreuses, feuilles racornies, malades. C'était le mieux qu'elle pût espérer de légumes baignant dans un liquide rare et douteux, chauffés au gaz de méthane (qui ne manquait pas, merci), et chichement éclairés par deux lampes solaires moribondes.

Que quelque chose eût réussi à pousser à partir du stock de graines gelées retrouvé dans un vestige du vaisseau tenait du miracle. Un miracle qui se perpétuait depuis cinq ans déjà... Or le stock de graines s'épuisait. La plupart de celles qui restaient avaient été grillées par le froid et les rayons durs... Et toute tentative pour faire se reproduire ces végétaux misérables avait échoué : c'est déjà difficile de les maintenir en vie jusqu'à un stade mangeable.

Sa gorge se noua : Omali devinait proche la fin de son jardin hydroponique. Les légumes dépérissaient plus vite qu'ils ne poussaient... Elle se demanda ce qu'elle pourrait cueillir pour le dîner,

qui n'eût pas l'air ni le goût d'un bout de ficelle.

Des larmes perlèrent à ses paupières. Ici, dans son domaine, loin de Gantoong, elle se permettait de pleurer, de « gaspiller de l'oxygène ». *C'est la fin*, gémit-elle intérieurement. *Presque plus d'eau ni de lumière. De moins en moins de nourriture. Seul l'oxygène ne manque pas encore – pour combien de temps ? Et Gantoong qui devient violent, Fils qui nous échappe... Nos relations se dégradent. Bientôt nous nous tasserons chacun dans notre coin, crevant de faim, nous rongeant jusqu'au sang, comme des bêtes prises au piège...*

— Non ! Non ! s'écria-t-elle, horrifiée par cette perspective.

Gantoong n'aurait pas dû frapper Fils. Il lui en veut maintenant. Il est capable de se sauver pour de bon, réalisa-t-elle. *Oh ! mon Dieu ! Elle se souvint que Fils était dehors avec Gantoong, à racler le givre. Et s'il essayait de s'échapper ? Est-ce que Gantoong le frapperait de nouveau ? Il ne doit pas faire ça. C'est traumatisant pour un enfant – surtout à son âge... Fils aurait dû rester avec moi. Il sait que je l'aime et ne le frapperai jamais. Je représente une sécurité pour lui – il en a besoin.*

Je vais le chercher, décida Omali. Elle ramassa son casque, le verrouilla sur sa tête et affronta avec courage le corridor ténébreux qui la séparait du logis.

De retour à la « maison », Fils ne prit pas le temps d'ôter son scaf. Il ouvrit son sac (le givre se sublima aussitôt en vapeur nauséabonde), et le remplit des ustensiles et menus objets dont il estimait avoir besoin pour s'installer dans l'oreille. Il jeta un regard circulaire, ajouta à ses affaires trois piles à oxygène, une tente gonflable, le couteau de Gantoong. Qu'oubliait-il ? Ah oui, des couvertures. Il grimpa dans la carlingue, ôta deux couvertures à la couche parentale, les enfourna dans le sac. Elles ne rentraient pas : il devait les plier. Ce qu'il fit sommairement, gêné par ses gants trop grands. Mais elles ne rentraient toujours pas. Il en laissa une à regret, réussit à fermer le sac étanche et sauta dans la pièce en contrebas.

À cet instant Omali sortit du sas.

Engoncé dans son scaf, Fils ne l'avait pas entendue venir.

Il bondit, la bouscula – trop tard : la porte intérieure du sas se referma devant son nez. Omali s'accrocha à lui, en larmes :

— Fils ! Chéri ! Reste avec moi, mon amour...

— Imbécile ! cria Fils enragé.

Mais Omali ne pouvait l'entendre.

*

* *

Saisi d'un doute, Gantoong glissa à son tour le long du câble et

gagna le boyau qui menait à leur antre. Il se pencha sur l'ouverture obscure, se rappela que le garçon se déplaçait aisément dans le noir total.

Bon, je dois lui faire confiance... D'un pas traînant, Gantoong retourna à son câble, qui pendait dans le vide. Il leva la tête – aperçut le vaisseau.

Un petit vaisseau, genre navette, qui se dirigeait lentement vers l'entrée béante de l'Astroport – comme surgi du néant.

Gantoong se figea, n'en crut pas ses yeux. L'appareil s'approchait doucement. Il pouvait voir tourner l'antenne de son visar.

L'adrénaline envahit son corps usé, frémissant. Sa bouche s'ouvrit sur un cri muet, ses bras s'agitèrent, comme animés d'une vie propre. Il sauta, rebondit lourdement.

L'engin fit demi-tour. Il s'éloignait !

Un mot, un souvenir fulgura dans son esprit : *fusées*.

Il avait extrait, bien des années auparavant, une dizaine de fusées de détresse de sa navette morte, qu'il conservait précieusement dans l'attente du Grand Jour...

Il plongea dans le tunnel menant au logis. Le cri coincé dans sa gorge sortit enfin, éclata dans son casque et lui vrilla les oreilles.

Les sauveteurs

— Qu'est-ce que c'est ?

C'était apparu dans le pano, éclairé par le Soleil qui se levait derrière Neptune. Cela planait à cinquante kilomètres au-dessus de Triton. C'était blanc, scintillant, creux – immense.

Et silencieux.

— D'où ça vient ?

— On n'a rien capté ! Ça sent le piège.

— Un piège de qui ? Pourquoi ?

— Approchons-nous... avec prudence.

— *Lieberi 2 ? Flux ? Lieber 2 ? Flux*, on survole en ce moment la face diurne de Triton. On vient de découvrir une chose extraordinaire...

— Inouï ! Fabuleux ! Historique !

Priz adressa un geste agacé à Tellmo, et poursuivit sa communication avec Flux.

— Attends, je t'envoie l'image... Non, non, ça ne semble pas

d'origine humaine.

— Ça ne l'est pas, sans aucun doute, renchérit Tellmo.

— Mets le général, Priz, ordonna Qwart. Je veux entendre ce qu'il dit.

... — C'est grand comment ? résonna la voix métallique de Fluux. Je reçois très mal votre image. Qu'est-ce que ce truc fout ici ? Comment se fait-il...

Sa voix s'estompa, son visage dans le com vacilla et s'éteignit. Priz fixa l'écran noir, interloquée.

— Et alors ? aboya Qwart.

— J'ai perdu le contact. (Elle lança plusieurs appels, sur diverses fréquences – en vain.) Ça ne fonctionne plus, dit-elle calmement. Je ne capte rien, même pas de parasites.

Ashash, assis devant le visar, intervint d'une voix excitée :

— J'ai cru voir quelque chose bouger !

Qwart pivota vers lui, mais Tellmo plus prompt se pencha sur le visar.

— Quoi ? Où ?

Ce n'était qu'une impression, un mouvement entr'aperçu, peut-être un simple reflet. Ashash inversa le sens de balayage du visar, ralentit l'allure..., retrouva l'endroit : une longue corniche sur un côté, surmontée d'une paroi verticale, percée d'ouvertures à son sommet. Il stoppa le balayage, grossit l'image. Il sentait le souffle acide et chaud de Qwart sur son oreille gauche, et cela le gênait. À sa droite, la tête frisée de Tellmo lui masquait une partie du champ. Tellmo monologuait avec excitation :

— Là ! Il y a quelque chose qui bouge en effet. Augmente la portée, Ashash... Oui... Recentre-toi dessus maintenant... Tu ne peux pas être plus net ?... Oh !

L'image était floue, sombre, trop agrandie, mais la silhouette qui se détachait sur un fond granuleux était reconnaissable : un homme qui gesticulait.

— Enfer ! rugit Qwart.

Le visar, programmé pour la poursuite du mouvement, suivit la silhouette qui bondissait d'une façon désordonnée.

— J'aime pas ça du tout, grogna Qwart.

Il se tourna vers Priz toujours devant le com, qui répétait machinalement « *Lieberi 2*, navette appelle *Lieberi 2* », tout en essayant de comprendre ce qui se passait.

— Toujours rien ?

Elle secoua négativement la tête.

Qwart s'installa aux commandes, à côté d'Ashash. Les moteurs sifflèrent, l'image de l'Astroport bascula dans le visar.

— Hé ! Qu'est-ce que tu fais ? s'écria Ashash.

— Je fais demi-tour. C'est un foutu piège, ce truc-là.

— Mais enfin, tu ne vas pas...

— Ferme ta gueule, Ashash, et surveille. Je tiens pas à me faire canarder par-derrrière.

Ashash soupira, exaspéré, se pencha de nouveau sur le visar. L'immense structure blanche s'éloignait dans le champ. L'homme – ou l'humanoïde – avait disparu. Il ne s'y passait plus rien.

— J'ai de nouveau *Lieberi 2* ! annonça Priz.

Qwart coupa les moteurs. Le visage inquiet de Flux apparut dans l'écran. Priz lui sourit, soulagée.

— Enfin, vous revoilà ! Figurez-vous qu'il y a une zone d'absorption radio, très près de votre position.

— Sans blague, ricana Qwart.

— L'ord est en train de calculer son étendue, poursuivit Flux. Ce truc que vous avez vu pourrait en être la cause. Au fait, Priz, je n'ai toujours pas d'image.

— Je sais, répondit-elle. C'est incompréhensible : les caméras n'ont rien enregistré. Elles n'arrivent pas à faire le point dessus.

— Ce machin-là est dangereux, je vous dis ! s'écria Qwart.

— Il se passe quelque chose, observa Ashash, collé devant le visar. L'humanoïde est revenu. Là-bas, au milieu de cette grande ouverture. On dirait qu'il marche dans le vide...

— Tu permets, s'interposa Tellmo, qui poursuivit le commentaire : Ils sont deux maintenant ! Et peut-être un troisième... On dirait un couple et son enfant ! Ils font des signaux... Ils lancent des choses !

En effet, même à l'œil nu dans le pano, on distinguait de minces traits lumineux qui fusaient de la gueule béante de l'Astroport.

— C'est une attaque ! rugit Qwart.

La plupart des traits lumineux s'éteignaient au loin dans l'espace. L'un d'eux se résolut en une étincelle fumeuse. Soudain un éclair jaillit, droit et blanc, explosa haut dans le ciel en une étoile éblouissante. En même temps le com de la navette fut saturé par une série de bips puissants.

Une fusée de détresse, réalisa Qwart.

Le S.O.S. faiblissait à mesure que l'éclat de la fusée pâlisait, se désagrégeait.

— C'est vous qui avez envoyé une fusée de détresse ? interrogea Flux dans le com.

— Non, répondit Qwart. Ça vient de ce satané engin. On dirait bien qu'il y a des hommes à bord.

— Des naufragés ! s'écria Priz, sous le coup d'une intuition.

— Comment ? s'étonna Flux.

— Ce sont des naufragés, répéta-t-elle. Des survivants de l'expédition de 99.

— Il y a dix ans ? Impossible, rétorqua Fluux. Elle a été perdue corps et biens. Il n'y a même pas eu d'appel au secours.

— Faux ! Je travaillais sur ce projet à l'époque, expliqua Priz. J'ai même failli faire partie de cette mission ! Par la suite, j'ai appris qu'une station d'Uranus avait reçu un appel. Très faible, indistinct, et qui n'a jamais été répété. La station n'a pas donné suite.

— Ça pouvait aussi bien être une émission fossile, un écho perdu...

— Peut-être... Mais nous serons bientôt fixés : dès que nous aurons récupéré les naufragés.

— Une seconde ! intervint Qwart. Ça c'est à *moi* de le décider !

— À *nous*, rectifia Fluux. Et en accord avec le CARTEL, que je vais appeler immédiatement.

— Mais ça prendra des heures !

— Pas *des heures*, Qwart. Quarante-cinq minutes au plus. Et puis rien ne te presse, si ? Tu as peur de rater le feuilleton sur Espace Virtuel ?

— O.K., O.K., grogna Qwart – qui coupa la communication sans autre formalité.

En attendant la réponse du CARTEL, ils se mirent à discuter avec animation sur la validité de l'intuition de Priz et sur ce qu'il convenait de faire. Saisi par l'enthousiasme du scientifique devant une nouvelle découverte, Tellmo proposait de se poser tout de suite dans l'Astroport et d'organiser une exploration préliminaire. Priz préférait embarquer d'abord les naufragés à bord du *Lieberi 2* où ils trouveraient soins et réconfort, dont ils avaient certainement besoin. Qwart et Ashash n'étaient pas d'accord, comme d'habitude. Ashash préconisait une observation pondérée, et souhaitait proposer à la direction du CARTEL de modifier l'objectif de la mission, pour la consacrer tout entière à une étude poussée de cet artefact extraordinaire. Pour Qwart, ce truc inconnu représentait un danger potentiel extrêmement grave : c'était sans doute la cause du naufrage de l'expédition de 99, et ça ne valait pas le coup de risquer la vie de quatre personnes pour en sauver une ou deux, folles et moribondes.

Une seconde fusée de détresse éclata non loin de la navette, aveuglant brièvement son équipage et saturant le com de S.O.S. Lassé d'argumenter, Ashash se remit à observer les naufragés dans le visar. Le Soleil levant n'éclairait pas encore l'intérieur de l'Astroport et Ashash les distinguait mal : deux silhouettes floues qui en tenaient peut-être une troisième, à moins qu'il ne s'agît d'un paquet volumineux – ce qui semblait plus plausible. Un enfant ! Pourquoi pas un chien, ou un veau ?

Fluux rappela enfin :

— J'ai les directives du CARTEL. C'est à toi que je les donne ? demanda-t-il à Priz assise devant le com.

Qwart bondit et l'écarta.

— C'est à *moi* que tu les donnes ! cria-t-il à Fluux. C'est *moi* le chef de la mission !

Fluux afficha un sourire condescendant. Qwart se retourna, et voyant qu'Ashash écoutait la conversation, passa en mode privé. Ashash rongea son frein, fixant le dos rond de Qwart, sa grosse tête rasée coiffée des écouteurs, qui signalait des oui ou des non.

Puis il coupa et se tourna vers l'équipage.

— Voilà ce qu'on va faire, expliqua-t-il. On va récupérer ces gens et les transporter sur le *Lieberi 2*. Étant donné que nous opérerons dans un total silence radio, d'une part il n'est pas question de traîner (regard appuyé vers Tellmo), d'autre part nous devons placer une borne. Cette borne, ce sera un mouchard que nous larguerons ici même, en bordure de la zone d'absorption radio. Nous aurons un maximum d'une heure pour le reprendre. Si le mouchard retourne tout seul au *Lieberi 2*, Fluux a ordre de détruire ce truc géant. C'est clair ?

Chacun hocha la tête en silence.

— Nous serons armés, continua Qwart. J'ai l'autorisation de déplomber le râtelier. Si quoi que ce soit vous semble dangereux, n'hésitez pas à vous servir de votre arme.

— Des armes ! Absurde ! (Ashash haussa les épaules.) Ces pauvres types ont vécu dix ans là-dedans, et nous les accueillons avec...

— Ta gueule, Ashash ! À partir de maintenant nous sommes en service commandé ! Encore une critique de ce genre et je te considère comme insoumis ! Et s'il faut faire sauter ce truc, on le fera sauter, que ça te plaise ou non ! (Qwart s'emporta, cramoisi :) D'ailleurs je signalerai ton insubordination ! Non mais tu te crois où ? Dans un de tes colloques de branleurs de têtes ? (Il pivota vers Tellmo qui le dévisageait bouche bée.) Et toi, qu'est-ce tu fous ? T'as pas encore largué le mouchard ?

Tellmo s'empressa d'obtempérer. Le mouchard fut abandonné, petit cube hérissé d'antennes, et la navette pénétra de nouveau, chargée de haine et de colère, dans le silence attentif de l'Astroport.

*

* *

Elle glissait lentement au-dessus de la piste translucide. Ses projecteurs puissants éclairaient une immense caverne technologique. Sur un côté, à mi-distance du fond, s'alignaient trois disques enflés, couverts de givre. Non loin, sur l'autre bord, gisait une vieille navette à moitié démontée. Le double T de la Troyenne Terraforme se devinait sur sa coque, sous une fine pellicule de glace.

Et tout près, debout dans la lumière, fantomatiques et misérables, les trois naufragés. Un couple et un enfant : Tellmo avait vu juste.

L'appareil se posa sur la piste immaculée, à proximité des naufragés qui attendaient sans bouger, serrés l'un contre l'autre. Priz les contempla avec un mélange d'admiration et de pitié : ils avaient l'air si faibles, si maladifs dans leurs vieux scafs qui fuyaient... Et pourtant ils avaient tenu *dix ans* !

— Qui va les chercher ? demanda Qwart. J'ai l'impression que ces crétins nous prennent pour une hallucination.

— J'y vais, proposa Priz.

— Je viens avec toi, s'avança Tellmo.

— Non ! aboya Qwart. C'est Ashash qui va l'accompagner.

— Ashash ? Mais pourquoi ?

— On ne discute pas les ordres du chef, dit Ashash d'un ton sarcastique.

Tandis que Priz ouvrit l'armoire aux scafs, Qwart tapa un code sur la serrure du râtelier d'armes, qui s'ouvrit, en déclarant :

« J'ai été déplombé en parfaite connaissance de cause par le dénommé Qwart Caltung, né le 15.03.78 à Manille, Philippines, Terre, sous-chef de mission de l'expédition C/SD.S1N-09.10, et qui est prêt à en assumer toutes les conséquences. Je contiens cinq lasers-bi, deux lance-missiles et dix micromines-K, matériel appartenant à la Police de l'Air et de l'Espace et qui devra lui être restitué en bon état. »

Qwart sortit deux lasers-bi qu'il tendit à Priz et Ashash. Priz refusa :

— Non. Je ne peux pas accueillir les armes à la main des naufragés qui n'ont pas vu un être humain depuis dix ans.

— En ce cas Ashash vous protégera, gente damoise, ironisa Qwart en collant une arme dans les bras d'Ashash. C'est un redoutable guerrier, hein ?

— Je n'ai jamais porté un truc pareil de ma vie, protesta Ashash, tenant gauchement le laser-bi.

— T'as intérêt à savoir t'en servir, l'avertit Qwart. Car t'es responsable de la vie de Priz et des naufragés jusqu'à leur retour à bord.

Priz acheva d'enfiler son scaf et, casque à la main, attendit Ashash, plus lent. Tellmo leur décochait des regards d'envie : il aurait tant aimé toucher du doigt cette étrange merveille...

— Faites un essai radio, pour voir, suggéra Qwart.

Priz et Ashash bouclèrent leurs casques. Ensemble, ils parlèrent dans leur com, et ensemble ils nièrent d'un signe de tête. Cette synchronisation les fit sourire. Puis tous deux s'entassèrent dans le minuscule sas de la navette, et peu après posèrent le pied sur la piste translucide.

Collé au pano, Tellmo surveillait leur progression : d'abord incertains, leurs pas se raffermirent – signe que cette surface lisse n'était pas glissante malgré les apparences. Priz marchait devant, dans les faisceaux des projecteurs, mains ouvertes en un geste de salut et d'amitié supposé universel. Ashash la suivait, s'efforçant de cacher le laser-bi qui dépassait dans son dos.

Les naufragés semblaient trois spectres agressés par la lumière. L'homme tenait l'enfant d'une main tremblante. Il fit un pas en avant mais le gosse recula, manifestement réticent.

Priz les rejoignit. La femme s'écroula tout à coup, s'affaissa comme une marionnette aux fils coupés. Priz la soutint contre elle. L'homme hésitait. Ashash tendit la main vers lui. Soudain l'enfant s'échappa dans l'ombre. Désarmé, l'homme regardait tour à tour la navette et la direction où l'enfant avait fui. Ashash lui fit signe d'aider Priz à transporter la femme dans la navette, puis alluma son frontal et s'élança vers les ténèbres, à la poursuite du gamin.

— Quel con ! explosa Qwart. Il n'a aucune chance de le retrouver. On perd du temps, merde !

— Calme-toi, intervint Tellmo. Ça ne fait que dix minutes qu'on est là.

— Cet endroit pue le piège ! J'ai pas envie d'y laisser ma peau !

— Celle du petit est en jeu aussi, rappela Tellmo sur un ton contenu.

— J'en ai rien à foutre ! La vie de quatre, non, six adultes est plus importante que celle d'un chiard famélique sorti d'on ne sait où !

Tellmo préféra ignorer un égoïsme aussi primaire, et observa la scène qui se déroulait sur la piste : Priz revenait vers la navette, traînant la femme inconsciente, à peine aidée par l'homme hagard. Au loin, Ashash s'enfonçait dans un boyau ; la lumière de son frontal s'évanouit.

Tellmo éprouvait une sensation bizarre : l'ambiance aurait dû être joyeuse, excitée, émouvante. Un sauvetage ! Or elle était lourde, tendue, angoissante... et ce n'était pas seulement dû à la paranoïa de Qwart.

Un signal sonore et lumineux annonça l'occupation du sas. Tellmo s'approcha, frémissant d'impatience. Devant la console de pilotage, Qwart contemplait d'un œil morne la piste translucide – sur laquelle il vit avec surprise Priz réapparaître. Elle lui fit signe qu'elle allait rejoindre Ashash à la recherche de l'enfant. Qwart bondit dans son fauteuil :

— Jamais, tu m'entends ! Reviens tout de suite !

Mais Priz ne pouvait le capter. Elle s'enfonça à son tour dans les ténèbres.

Le sas s'ouvrit sur les deux naufragés chancelants. Les premiers

mots qu'ils entendirent de l'humanité retrouvée furent les beuglements de Qwart :

— Mais je vais les casser ces enfoirés d'insoumis de mes deux !

*

* *

Allongé sur une couchette, l'homme fixait la cloison devant lui, le regard perdu. Une tête blafarde et squelettique, des yeux rouges et creux, des cheveux rares et grisâtres, une barbe filandreuse. Sur la couchette en face, sa compagne reprenait connaissance : son visage parcheminé recouvrait quelque couleur, stimulé par l'air riche et frais de la cabine. Ses paupières papillotèrent, s'ouvrirent. Elle croisa les yeux de Qwart, noirs et perçants. Elle frissonna, détourna la tête.

Tellmo s'agitait autour d'elle, ne sachant que faire. Elle devait être confiée à une alvéole de soins bien sûr, mais pour cela il fallait retourner au *Lieberi* 2...

Qwart scrutait l'homme à présent – qui sursauta comme s'il avait reçu une décharge électrique.

— Quel est ton nom ?

— Gan... Gantoong, murmura le naufragé, sans oser regarder Qwart.

— Comment ? J'ai mal entendu !

— Gantoong... Mash... Majathan, répondit-il d'une voix sourde, hésitante.

— C'est exact ? demanda Qwart à Tellmo. C'est bien un membre de l'expédition de 99 ?

— Eh bien, il en a l'air... Priz pourra sans doute le confirmer.

— Oui... oui..., proféra Gantoong, hochant la tête. L'expédition. C'est ça...

Il cherchait ses mots, désespéré. Il aurait voulu expliquer, raconter, mais les phrases échouaient sur sa langue, les souvenirs s'emmêlaient dans sa mémoire. Il avait rêvé d'une déclaration historique, chargée d'émotion, pour le Grand Jour ; d'une humanité qui les aurait accueillis avec allégresse et respect, effaçant dans sa chaude amitié dix années d'une vie aberrante.

Ce n'était pas ça du tout. Ébloui par la lumière, suffoqué par l'air trop pur, reçu comme un chien crotté. Pas un mot de bienvenue, pas même une sensation de soulagement : l'Astroport, autour de lui, l'accablait toujours.

— Et elle ? lança Qwart, désignant la femme du menton.

— C'est Omali...

Entendant son nom, elle se redressa, parcourut l'habitable d'un

regard affolé :

— Où est Fils ? gémit-elle. Mon chéri... Où est-il ?

— On est parti le chercher, la rassura Tellmo. Ne vous inquiétez pas, il sera là dans un instant.

Omali s'agrippa à lui :

— Retrouvez-le ! Par pitié, faites-le revenir !

— On s'en occupe, madame, on s'en occupe, fit Tellmo, décontenancé.

Il se dégagea de l'étreinte de cette femme repoussante. Dans la douce chaleur de la navette, les corps des naufragés exsudaient une puanteur animale mêlée de miasmes de méthane et de pourriture..., comme si le froid avait stoppé un processus de décomposition qui s'accélérait maintenant.

Qwart s'écarta, écoeuré par cette odeur. Il regagna le poste de pilotage et examina les environs, guetta le retour de Priz et d'Ashash – avec ou sans l'enfant, peu lui importait. Sa main droite caressait machinalement le laser-bi posé contre le fauteuil, et destiné à Priz à l'origine. Il consulta sa montre : déjà vingt-cinq minutes de perdues.

Les projecteurs de la navette faisaient miroiter la piste, soulignaient la base d'une haute paroi, posaient des reflets ternes sur les trois disques tapis dans l'ombre. Tout était immobile, figé par l'éternité. Mais quelque chose palpitait dans les ténèbres, que Qwart n'arrivait pas à définir. Une étrange oppression s'emparait de lui : il sentait se refermer sur lui les mâchoires d'un piège fatal...

Dans vingt minutes je décolle, qu'ils soient ou non revenus, décida-t-il. Il entreprit de vérifier point par point le bon fonctionnement de l'appareil, afin d'être certain de partir le moment venu.

Tellmo devisageait les deux rescapés, cherchant une question pertinente à leur poser. Il se sentait mal à l'aise, déplacé, lui d'habitude si direct et enthousiaste. Pourtant ils devaient avoir des milliers de choses à raconter, d'observations précieuses à rapporter. L'étude de leur système de survie, par exemple, serait une mine d'informations sur le problème de la vie en milieu spatial... Mais Tellmo n'était pas d'humeur à théoriser. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté sa Terre natale, il se trouvait petit et vulnérable au sein d'une immensité hostile et inhumaine. Lui qui avait plongé dans les nuages de Jupiter, établi des relevés topographiques parmi les volcans de Io, glissé au fond d'un cratère sur Callisto, affronté les tempêtes de sable martiennes, subi bien plus de vicissitudes que n'en exigeait la recherche scientifique, jamais il n'avait éprouvé un tel sentiment d'impuissance, de désarroi face à l'inconnu.

— Ils sont tous morts, dit soudain Gantoong.

— Hein ? sursauta Tellmo.

— Les autres. Membres. De l'expédition. Gantoong parlait d'une

voix hachée, au prix d'un grand effort. Il fixait l'extérieur baignant dans la lumière blanche des projecteurs avec une telle crainte que Tellmo sursauta.

Mais il n'y avait rien dehors, que la nuit cosmique... Tellmo rencontra le regard de Qwart, étréci par la peur et la nervosité. Le laser-bi pointait entre ses jambes écartées.

— *Qui est mort ?* cracha-t-il.

Son arme visa Gantoong, dont le visage vira au gris. Tellmo eut un mouvement de recul – heurta Omali qui se cramponna à lui :

— Mon Fils ! Rendez-moi mon chéri... L'Astroport veut le...

Elle s'interrompt, les traits déformés par la terreur. Gantoong se leva brusquement.

Un vent de panique traversa l'appareil – un long cri spectral, à peine audible, jailli d'une autre dimension, vibra dans l'air et dans les nerfs.

Omali hurla. Qwart scruta l'obscurité, affolé.

— *Fais-la taire !* beugla-t-il.

Tellmo ne réagit pas, glacé. Gantoong saisit Omali, tenta de la calmer. Elle le repoussa non sans vigueur. Ses hurlements devinrent des cris, des appels :

— *Fils ! Chéri ! Reviens !*

— *Enfer !* Mais qu'elle se taise ! brailla Qwart. Tellmo s'agita autour du couple qui se débattait. Il diagnostiquait une crise d'hystérie, mais la pharmacie de la navette, singulièrement dégarnie, ne contenait même pas de sédatifs.

Devant le pano, Qwart s'efforçait de reprendre son calme, d'envisager clairement la situation, d'agir avec efficacité. S'il pouvait augmenter la portée des projecteurs... Seulement ils étaient déjà à leur puissance maximale. Il envisagea d'expédier un missile au fond de ce tunnel obscur, mais il craignait des représailles. Il voulait débusquer l'ennemi, affronter une menace réelle enfin, plutôt que subir cette attente insupportable.

À force de scruter les ténèbres, il parvint à distinguer quelques détails de la paroi en face. L'un d'eux, notamment, l'intrigua. Il passa en traitement vidéo et grossit l'image : la luminosité s'en trouva diminuée d'autant, et la mise au point resta incertaine – pourtant Qwart reconnut sans erreur possible cette ferraille conique fichée dans la paroi : c'était un cône de gicleur auxiliaire d'un vaisseau de classe C genre Lieberi.

Comme celui de l'expédition de 99.

Déplaçant le champ de grossissement, Qwart découvrit d'autres objets incrustés dans la paroi, qui ressemblaient fort à des débris d'un vaisseau humain.

Piège, piège.

Son regard se porta vers les trois engins discoïdaux garés au loin. Il ne savait pourquoi, ils lui paraissaient la source de la menace. Les lumières de la navette venaient mourir à leur pied, esquissant leurs silhouettes en ombres denses et pâles reflets.

Qwart crut voir quelqu'un là-bas. Debout entre les disques.

Il centra aussitôt le zoom sur ce point. Mais la lumière était trop faible : il ne discernait que des taches indistinctes.

Puis un mouvement.

Une zone claire s'obscurcit un bref instant.

Il s'écarta, scruta à l'œil nu, ne vit rien, se replaça devant le zoom, cœur battant.

Rien ne bougeait – sinon les ténèbres elles-mêmes, vastes suaires de la mort.

Qwart consulta sa montre : quarante minutes qu'Ashash et Priz étaient sortis. Qu'est-ce qu'ils foutaient ?

Derrière lui, la femme sanglotait, les traits ravagés. L'homme lui tenait la main, murmurant des mots rassurants. Tellmo tournait en rond devant le sas, anxieux.

Le cri se répéta, sans avertissement, comme si toute la peur de l'humanité s'abattait soudain sur leurs épaules, comme si tous ceux qui en ont péri poussaient d'outre-tombe ce hurlement que la mort leur avait ravi... Tellmo se boucha les oreilles – en vain. Qwart bondit comme un loup pris au piège, fixa le pano.

Un visage ricanant.

Juste au centre du zoom, un visage d'enfant, à demi voilé par la visière embuée de son scaf. Des yeux noirs trop grands, perçant un visage blanc, ridé, riant, riant.

— Fils ! cria Omali. Mon amour ! Viens !

Elle s'approcha du pano, mains tendues, implorante. Qwart la repoussa brutalement. Elle s'écroula, entraînant Gantoong dans sa chute. Qwart se jeta sur la console de pilotage, programma un décollage d'urgence.

La navette frémit – ses moteurs rugirent. Elle s'éleva en spirale de la piste translucide, pointa son nez vers l'espace et accéléra.

Accroché à une main courante, Tellmo se hissa jusqu'à Qwart.

— Arrête ! Tu es fou ! Priz, Ashash...

Il saisit Qwart à l'épaule – qui se dégagea d'un coup de coude, lui hurla à la face :

— Ils sont *morts*, connard ! Casse-toi !

Tellmo hésita, horrifié par la terreur bestiale qui déformait le visage de Qwart.

— Mais enfin, comment peux-tu affirmer...

Il tendit la main vers l'interrupteur d'urgence.

— *Dégage !*

La main de Tellmo se posa sur l'interrupteur – un objet froid et pointu s'enfonça dans son abdomen : le canon du laser-bi. Son regard rencontra celui de Qwart : un fauve.

— Qwart, tu ne...

— Recule ! Contre le mur !

— Mais...

— Ta gueule ! Bouge plus ! Un seul mot, un seul geste et je te grille, enculé ! Tu m'empêcheras pas de sauver notre peau ! Et toi non plus, pigé ?

Le canon se pointa sur Gantoong accroupi devant Omali, recroquevillée contre la couchette, les yeux révoltés, qui murmurait d'une voix mouillée, atone :

— Mon Fils... Mon amour...

Le regard de Gantoong, dessillé, alla d'Omali au laser-bi et au visage de Qwart, tordu par la peur, agité de tics nerveux. Il hochait tristement la tête :

— Alors c'est ça l'humanité...

— Ta gueule ! Un mot de plus et je te descends !

Qwart se détournait pour reprendre en mains le pilotage. La litanie d'Omali se perdait dans le sifflement des moteurs :

— Mon Fils... mon chéri...

— Faites-la taire, bon Dieu ! Faites-la taire !

Tournant le dos à l'Astroport, la navette monta vers le Soleil levant – vers Triton et le *Lieberi 2*. Le mouchard la rejoignit et se fixa à ses flancs. Son bip d'alerte s'éteignit.

*

* *

— L'Humanité s'enfuit ! L'Humanité s'enfuit ! jubilait l'enfant.

Il sautillait au milieu de la piste translucide, qui avait recouvert sa beauté diaphane à la lumière stellaire. Fils ne tenait pas en place, tout excité par cette aventure. *Non seulement ils emmènent papa et maman, mais en plus ils laissent deux corps à transformer en steaks d'algues !* Fils était encore électrisé par l'atmosphère de lutte et de peur, par toutes ces *émotions*, cette énergie nouvelle reçue par l'Astroport – la force qui lui manquait. Il aurait aimé continuer, se battre à nouveau, étouffer cette humanité grossière et agressive dans sa propre panique. La victoire avait été facile, le butin généreux. Mais deux d'entre eux s'étaient enfuis...

— Vont-ils revenir ? interrogea-t-il.

Fils attendit longuement la réponse. Ici, dans cette immensité vide, la communication avec l'Astroport était beaucoup plus floue et

malaisée que dans l'oreille. Peut-être que ça irait mieux s'il s'approchait des disques...

Fils rejoignit les trois formes tapies dans les ténèbres, autour desquelles il rôdait tout à l'heure, jouissant de la terreur humaine. Sur l'autre bord de la piste gisait la vieille navette de Gantoong et d'Omali, vestige d'une époque révolue. Fils l'ignora et fit le tour du premier disque, chercha une fissure, un signe, une réponse...

Le disque garda son mystère, mais il obtint un élément de réponse.

La sensation d'un danger extrême – et imminent.

Réprimant un frisson, Fils passa au second disque, le flaira, le caressa. Il lui sembla capter une sorte de palpitation à l'intérieur... Puis une chaleur l'envahit, depuis des tréfonds insoupçonnés de lui-même. Il se sentit lié à l'Astroport non plus comme un copain de jeu, mais comme un complice, un partenaire. *Tu as besoin de moi, comprend-il. Comme j'ai besoin de toi. On mourrait l'un sans l'autre. Car l'humanité peut nous attaquer, et cette fois nous détruire.*

Devant le dernier disque, Fils sut ce qu'il devait faire.

Empli de la chaude amitié diffusée par ces machines antiques, il posa la main en un point précis de la coque. Une ouverture se dessina, s'élargit... Fils s'avança, émerveillé, dans la lumière.

Son regard tomba sur un cadavre, accroché à un siège. Recroquevillé, desséché, carbonisé, méconnaissable.

Pourtant, il le reconnut.

C'était lui-même, à l'autre bout de sa vie – il contemplait là sa propre mort.

Alors il se rappela tout.

Il devait agir en effet – sans plus attendre.

*

* *

Quand le *Lieberi 2*, armé et paré à tirer, parvint à l'emplacement de la zone d'absorption radio calculée par son ord de bord, il ne trouva que le vide – le vide ondoyant de l'espace, semé des regards scintillants des étoiles.

Les témoignages des membres survivants de l'expédition incitent à croire que l'Astroport a réellement orbité autour de Triton, durant un certain laps de temps, puis a disparu aussi mystérieusement qu'il était apparu. La fin a été ajoutée, à notre avis, pour suggérer l'hypothèse que l'Astroport serait

une machine temporelle. Le débat reste ouvert... Jusqu'à ce jour, cet étrange artefact n'est jamais réapparu dans notre univers.

Chroniques des Nouveaux Mondes

(2113)

LE TRAQUEUR D'EXTRÊMES

Tandis que SPAACE et Spatiocraps Uniroke tentaient d'intéresser les Terriens à la colonisation des nouvelles planètes, ceux-ci s'enfonçaient dans l'indifférence et la morosité, davantage préoccupés par leur survie immédiate et par la recherche de plaisirs aussi exotiques que frelatés. La Terre se mourait autour d'eux, ils en prenaient conscience et s'en sentaient confusément responsables. Plutôt que réagir, lutter, modifier leurs comportements, ils préféraient flirter avec la mort (si présente autour d'eux) en créant des sports délirants, des compétitions terrifiantes. Ainsi vit-on apparaître des surfeurs de nuages, des skippers de voiles solaires, des chasseurs d'amérantes, des psycho-killers, des saute-montagnes, des explorateurs de mondes virtuels...

Parmi tous les sports bizarres qui s'épanouirent à cette époque, un des plus prisés fut sans doute celui pratiqué par Dard DeVille (que l'on surnomma plus tard « l'homme variable » à cause des multiples transformations de son corps) : le traqueur d'extrêmes.

LE TRAQUEUR D'EXTRÊMES

Souvent, quand des gens se trouvent en face de moi, j'intercepte leurs regards d'effroi ou de suspicion : ils voient en moi un clone raté, un surradié, une aberration génétique. Et le sourire qu'ils m'adressent est plutôt une grimace crispée...

De telles réactions ne me gênent plus – enfin, plus *tellement*. Je

pourrais éviter pareil désagrément, en participant à l'un de ces nombreux shows médiatiques qu'on me supplie sans cesse d'accepter : ainsi personne ne serait plus surpris de la tronche de golem du célèbre Dard DeVille, le traqueur d'extrêmes. Mais pour moi, ce serait pire : les fans s'accrocheraient à ma peau écaillée, me harcèleraient pour des autographes, me soutireraient mon opinion sur ci ou ça. Les pubistes me poursuivraient pour que je parraine leurs produits de sports ou de beauté. Tout le monde voudrait savoir quand, comment, avec qui, pourquoi. On m'imposerait des colloques sur l'attrait de la mort, de l'aventure ou des gouffres ammoniacaux...

Je déteste la pub, je déteste m'étaler au grand jour, tous ces fans béats me hérissent. Ces contacts humains provoqués, *imposés*, sont pour moi une épreuve bien plus terrible que toutes mes confrontations avec la Nature Sauvage.

Je suis solitaire, mais pas seul : les volcans me parlent, les océans chantent, les glaces me confient leurs secrets millénaires, l'espace me caresse d'énergies pures. Un journaliste a dit que je violais sans cesse la nature, par soif de sensations fortes. C'est faux : je fais sans cesse l'amour avec elle, par soif d'union, d'unité.

Vous qui lisez cette biomémoire (si vous avez eu assez de cran ou de moyens pour la repêcher), vous vous demandez peut-être : Pourquoi l'avoir laissée, alors ? Pourquoi t'être fendu d'un témoignage, si les gens t'emmerdent ?

Mais les gens ne m'emmerdent pas. Je leur répugne, et ils me déséquilibrent. C'est physique, incontournable, irréversible. Or – malgré tout – je *suis* humain. Les gouffres et les volcans n'écoutent pas *tout* ce que je raconte : je ne peux *tout* leur dire. J'ai besoin, comme les gens « normaux », de me confier de temps à autre à qui m'écoute et me comprend. Et *vous* peut-être, vous me comprenez, explorateurs acharnés qui suivez péniblement mes traces, qui vous obstinez comme moi à rechercher la virginité originelle, à peine effleurée de la pénétration discrète de Dard DeVille...

À moins que je ne me trompe encore. Peut-être formez-vous une équipe bardée d'appareils et de sécurités, venue faire des relevés en vue d'une exploitation industrielle du site. Peut-être vous foutez-vous de la virginité de la nature, et ne cherchez-vous qu'un nouveau point stratégique où planter vos griffes mécaniques, vos yeux électroniques et vos oreilles radars...

Oui, je sais, mon rôle est ambigu, les cristaux qu'on m'octroie équivoques : là où je peux aller à pied, pénétrer à mains nues, braver les éléments et m'en sortir, là, plus tard, n'importe quel techno entraîné et suréquipé viendra faire son boulot obscur et *bien sûr* indispensable. C'est pourquoi je m'évertue maintenant à ne rechercher que des lieux sans *aucune* valeur industrielle, militaire ou scientifique.

De tels lieux sont rares, et me coûtent cher (cette politique ne m'attire évidemment pas la sympathie des sponsors) : leur inaccessibilité, leur inhumanité fondamentale obligent les génétechs à de véritables prouesses.

Ainsi, pour me permettre de descendre ici, il leur a fallu me greffer un système de respiration par capillarité, modifier ma peau afin de la rendre résistante à une pression d'une tonne par centimètre carré, changer mes oreilles en sonars aquatiques ultrasensibles, remplacer mes yeux par des optiques microdésiques, siliconer mes os, plasmifier mon sang, que sais-je encore...

Et je subis ce genre de traitement (jamais le même) pour chacune de mes « excursions »... (Quand je dis que je n'ai pas de sponsor, c'est en partie faux : Gen'Hom traite en exclusivité toutes mes transformations corporelles – je suis en quelque sorte leur laboratoire vivant.)

Mais le résultat, direz-vous, vaut bien ces sacrifices : quelle joie, quel bonheur indicibles de contempler, après des jours ou des semaines d'efforts, de peurs, d'endurance, de souffrances... – contempler ce que nul n'a jamais vu, toucher les délires les plus grandioses de la Nature, ressentir l'extase inexprimable de pénétrer les domaines des dieux, affronter seul, à mains nues, sans gadgets, les forces ineffables de l'univers, être le premier...

Non. Cet enthousiasme de néophyte s'est tari depuis longtemps. Cette mystique de l'inconnu est devenue anachronique, voire idéaliste. Les lieux « inviolés », comme on dit, sont aussi rares qu'un rayon de soleil sur une montagne vénusienne – du moins dans le Système Solaire. À l'abri dans leurs machines, les hommes ont fouiné partout.

Impossible, croyez-vous ? Laissez-moi vous dévoiler quelques secrets sur mes « exploits », dont les médias n'ont pas eu connaissance.

Il y a dix ans, vous vous souvenez, j'ai entrepris l'escalade du versant sud-est du Nix Olympica, le plus haut volcan de Mars, sans autre ressource qu'une poignée de pitons, quelques mètres de corde et des tablettes nutritives. (Mon sang et mes poumons avaient été modifiés pour que je puisse respirer du CO₂). « Pour la première fois dans l'existence du Système Solaire, clamaient les médias, un homme a planté sa tente dans la caldeira du Nix Olympica ! »... Je n'étais pas le *premier* : j'y ai trouvé les restes gelés d'un astronaute antique, qui avait vécu en ermite dans son module des années durant. Bien entendu, Galactica Touristica a pris soin d'effacer ces vestiges avant d'ouvrir le site au tourisme.

Deux ans plus tard, je plongeais dans la gueule béante de Plume de Faucon (l'une des huit Plumes de Io), à demi brûlé par les projections d'acide sulfurique, malgré mon corpus-H/SO. Et là, dans une anfractuosité instable, tout au bord de la gueule rouge et vomissante

du volcan, j'ai découvert un vieux moine fou, défiguré par les émanations. Armé d'un crucifix et d'un laser, il attendait depuis cinq ans l'apparition de Satan, persuadé que c'était là la porte de son antre. Il m'a pris pour un démon, et a failli me tuer.

Il y a cinq ans, j'ai creusé un tunnel dans la banquise antarctique, avec un matériel de mineur du début du xx^e siècle, prêté par le Musée d'Alii. Arrivé au socle rocheux, but de mon expédition, j'ai trouvé d'antiques conteneurs éventrés, écrasés par la pression des glaces. Ces conteneurs laissaient fuir dans le sol et la banquise de l'iode 129 et des actinides, résidus probables des centrales nucléaires primitives du xx^e siècle.

En 2111, j'ai été lâché en Espace Profond, quelque part entre le Système Solaire et Toliman, enfermé dans le nouveau scaf de sortie de Spatiocraps Unirole. C'était à la fois un test de résistivité, un coup de pub (mon dernier) et un record : combien de temps un homme pouvait-il tenir, abandonné en Espace Profond, sans moyen de communication ? Au bout de trois mois, mon coin était envahi de messages publicitaires en provenance d'une borne errante, perdue par une agence de pub qui partait s'installer sur Rigil-K !

Je pourrais citer d'autres exemples de cette sorte, mais leur souvenir m'est pénible. J'ai beau rechercher des lieux secrets, des territoires inhumains, les derniers mystères qui témoignent encore de l'étrangeté primordiale d'un monde asservi, souillé par l'homme... Trop souvent je tombe sur un ermite à demi fou ou tout à fait mort, ou sur quelque déchet navrant, trace odieuse d'un viol oublié. Et pourtant je me dis chaque fois : là où je vais, ce n'est *pas possible* qu'un autre soit passé avant moi...

C'est ce que j'espère – encore maintenant.

*

* *

Je vais tenter un nouvel exploit, une nouvelle *traque d'extrême* : je vais faire l'amour avec ma mère, pénétrer sa plus profonde intimité. C'est une allégorie bien sûr : ma mère, c'est la Terre, ma planète natale. Mais j'aime penser en ces termes (et les enregistrer sur cette biomémoire), tandis qu'à mille lieues de mes songeries troubles, technos et reporters s'affairent autour de moi, efficaces et diligents.

Je reviens à la réalité : au bateau, fonctionnel et racé, bourré d'instruments de mesures et contrôles dont la plupart ne serviront à rien ; à tous ces gens qui s'agitent, m'observent, m'encouragent d'un signe ou d'un regard, guettent sur mes traits rocaillieux les symptômes de la peur ; à l'océan, si bleu, si calme (on ne dirait pas qu'à moins de

1 000 km au nord, une marée géante d'algues rouges étouffe les poissons par centaines de tonnes) ; et au ciel, presque pur ici, que je ne verrai peut-être jamais plus...

Car je vais plonger dans les abysses.

Sous ce bateau – qu'il paraît fragile et fluët en comparaison ! – s'ouvre la fosse des Mariannes. au large de l'île de Guam – le plus terrifiant gouffre marin jamais sondé(1) : 11 500 mètres d'eau nous séparent du sol, en cet endroit précis.

Je vais descendre au fond.

J'aimerais être seul – seul avec le ciel, le soleil, l'océan. Je déteste cette fébrilité qui m'entoure, surtout destinée à rendre l'instant grandiose. Elle ne le rend que grandiloquent. Heureusement, les journalistes me connaissent et n'essaient pas de recueillir mes dernières impressions : ils se contentent de me filmer de loin.

Les technos n'en finissent pas de préparer, contrôler, vérifier encore et encore. Quant à moi je suis prêt depuis longtemps – je pourrais déjà être au fond. Seul. À l'abri. Loin de tout..., loin des hommes.

... Ça y est, tout est en place. On me fait signe : quand tu veux.

Tout de suite !

Sans un mot, sans un adieu, je plonge.

Le monde du silence...

J'oublie déjà leurs voix, leurs cris, les cliquetis de leurs machines, leurs couleurs agressives, leurs gestes nerveux. Je flotte un moment entre deux eaux, admirant les diamants du soleil qui dansent là-haut sur la houle. La coque rouge vif du bateau m'évoque une excroissance obscène. D'un puissant coup de reins, je m'enfonce plus avant.

Moins 100 mètres. Il commence à faire glauque. La lumière solaire n'est plus qu'un crépuscule bleuté. Je lâche un sillage de bulles blanches, à mesure que mes poumons se vident et s'aplatissent. Ma respiration capillaire a pris le relais... Ma température interne est déjà descendue d'un degré et demi. Est-ce trop, était-ce prévu ? Je ne sais pas. Je m'en moque. Je suis bien.

Moins 200 mètres. Un banc de poissons s'enfuit devant moi – je distingue à peine leurs formes pâles et véloces dans la pénombre. De petits poissons, que je ne parviens pas à identifier. J'espère qu'ils survivront aux algues rouges... Une pensée me traverse, qui m'inquiète un instant : s'il venait un requin ? Impossible, m'a-t-on assuré : une barrière d'ultrasons les tient éloignés jusqu'à 3 000 mètres de profondeur.

Moins 500 mètres. C'est la nuit. Mes yeux microdésiques, photosensibles, tirent encore parti des infimes rayons bleus qui parviennent jusqu'ici. Mais il n'y a rien d'autre à voir que les cercles lumineux des contrôles à mes poignets. Je les consulte : pression 50

bars, température externe 8 °C, interne 34,7, rythme cardiaque 48 b/m, pression artérielle... Bah, je m'en fous. Je suis bien.

Moins 1 000 mètres. Je flotte dans le noir total. Je ne sens rien – ni la pression, ni le froid, rien. Je suis tel un fœtus dans son liquide amniotique. Je croyais faire l'amour à ma mère... En fait, je retourne dans son ventre. Est-ce là ce que je cherchais ?... J'espère que non.

Moins 2 000 mètres. Je reconsidère ce « retour à la matrice » sous l'angle de mes explorations passées. Je constate avec effarement que près des trois quarts ont consisté à m'enfoncer dans un trou : volcan, caverne, maelström, gouffre, tunnel... Moi qui croyais traquer la *vraie* vie loin des hommes, n'aurais-je cherché qu'à ne pas naître ?... Hé ! Qu'est-ce que c'est ? Je perçois un mouvement – venant du bas...

Moins 2 200 mètres. Le mouvement s'approche. Une lente pulsation, qui monte vers moi... J'hésite : dois-je allumer mon frontal, au risque de me faire repérer ? Je me rappelle qu'à cette profondeur, les animaux ont d'autres sens que la vue pour traquer leurs proies. Prêt à tout, j'allume.

Hein ?! Qu'est-ce que ce – cette... On dirait une amibe, gigantesque, démesurée. Elle monte vers moi, misérable microbe, pour me dissoudre... C'est blanchâtre, ça palpite, ça étend aussi loin que je peux voir des myriades de tentacules épais comme un doigt – chevelure de Gorgone... Une méduse. Une méduse géante. À 2 000 m de profondeur ! Comment est-ce possible ?

Elle m'a repéré. Le monstre accélère sa hideuse reptation. Quelles aberrations passées ont pu provoquer une telle mutation ? Je n'ai pas le temps d'y réfléchir – car il se rapproche.

Je me démène, me déplace, opère une retraite oblique. Peine perdue : il me suit. Il s'étale sur près de cinquante mètres. Mes mouvements sont si lents !

Il n'est plus qu'à quelques longueurs de bras. Je nage désespérément. Je prends soudain conscience de l'inertie de toute cette eau, de la pression qui me freine et m'écrase. Je n'ai aucun moyen de me défendre – j'ai refusé d'emporter une arme.

La chevelure serpentine s'étire vers moi, prête à me happer. J'en distingue les millions de papilles vénéneuses. Si seulement j'avais une radio, un laser, un câble de remontée... *Au secours ! Aidez-moi !*

Comme une réponse télépathique, un fil de lumière rouge surgit des hauteurs obscures et descend lentement vers la méduse géante. Le fil fluctue dans le courant, générant un chapelet de bulles qui cascadenent vers la surface.

Je tente de m'éloigner à violents coups de reins, de pieds... Chuintement.

Le rayon laser perfore la créature.

Elle se recroqueville telle une araignée spectrale au bout du fil de

lumière. L'eau bouillonne sous les multiples fouets des tentacules. Le protoplasme diaphane impluse en un lent flash rosé qui se résoud en un champignon d'écume – les courants induits par la chaleur me propulsent à plusieurs dizaines de mètres.

Ainsi, ils me surveillent. Ils assurent ma sécurité. Je ne plonge pas *complètement* sans filet...

Moins 3 000. Je me demande s'ils me voient encore ou s'ils me captent seulement, depuis leur bateau à la surface. Sondent-ils en permanence autour de moi, afin de prévenir tout danger ? Comptent-ils les mètres que je descends ? Me règlent-ils intérieurement ?

Moins 4 000. Leur présence insidieuse à mes côtés m'est aussi désagréable que celle de la méduse géante. Ils me *protègent* – moi qui ne cesse de fuir les hommes ! Ce sont peut-être ces instruments à mes poignets qui me lient à eux... ou un implant dans mon thalamus ?

Moins 5 000. Je recouvre une certaine sérénité : j'ai arraché tous mes instruments. Les fils, les palpeurs, tout. J'ai de nouveau l'impression d'être *seul*. Seul au sein de l'océan – dans le ventre de ma mère...

Moins 7 000. Je commence à me sentir très lourd. Chaque mouvement me demande un effort accru... Je ne pourrais plus, maintenant, fuir le monstre comme je l'ai fait. À une telle profondeur, ma respiration capillaire me sous-oxygène, m'occasionne quelques vertiges. C'est pénible, mais supportable si je me laisse tranquillement couler.

Moins 10 000. Je perçois une paroi sur ma droite. Je dois m'approcher du bord de la fosse... Mon oreille-sonar droite capte une sorte de grondement subliminal : un lent courant, ou bien la reptation tectonique de la roche...

Moins 11 500. Encore vingt petits mètres et je touche le fond. La nuit abyssale acquiert ici cette étrangeté d'un *autre* monde – je dois faire l'effort de me rappeler que je suis toujours sur la Terre. La faible clarté de mon frontal glisse sur les aspérités argentées de la roche, que ne couvre aucune végétation. Par endroits, le roc a des reflets mordorés et semble onduler sans cesse. Il évoque un menhir titanesque, dérivant dans l'océan d'hydrogène de Jupiter... Chère inhumanité.

Ça y est : je touche le fond. Le sol est bouleversé, luisant et glissant, comme couvert de savon noir, ou de bitume. La pression atteint une tonne par centimètre carré : je me sens roc moi-même. La paroi résonne sur ma droite. Une autre me renvoie son écho, là-bas sur la gauche. Au loin, quelque chose d'énorme se déplace avec une lenteur infinie. Malgré moi, je m'inquiète encore... Mais on dirait que « ça » s'éloigne.

Par contre, autre chose se rapproche : la résonance de la paroi, sur

ma droite. Elle devient quasiment *audible*, comme un martèlement grondant. Je capte également une vibration plus rapide, sur une fréquence plus élevée... Tout cela paraît venir vers moi.

La paroi se *rapproche* ?

Je me remémore mes connaissances en tectonique : non, c'est ridicule. Une paroi de rift ne peut pas bouger comme ça, à cette vitesse.

Lentement, péniblement, je me tourne vers la falaise, qui se dresse à la limite de mon champ visuel. J'écoute avec attention, tendant mes deux oreilles. Le martèlement s'accroît, plus aigu, accompagné d'ultrasons et d'autres ondes, très régulières, à diverses fréquences – qui toutes s'amplifient.

Pas de doute, *quelque chose* se rapproche.

Dans la roche ?

Ma logique s'écroule, ma certitude d'être sur Terre m'abandonne. Je me donne au mystère, regrettant maintenant d'avoir arraché mes instruments. J'espère qu'ils captent quand même ça, à la surface...

Le martèlement devient très puissant, synchrone avec un vrillement toroïdal. Une radiosource intense : elle traverse le roc et fait ondoyer l'eau alentour.

La roche se fendille ! Le bruit est assourdissant pour mes oreilles-sonars trop sensibles.

La paroi s'éventre de *l'intérieur* – geyser de bulles et de boue. Une vrille énorme et brillante apparaît.

Une foreuse !

Elle jaillit dans une tornade d'écume aspirée par le trou. Ce maelström m'entraîne lourdement vers l'engin – qui s'immobilise. Le trou qu'il a foré dégorge, la cataracte s'écrase contre la paroi. Ma propre inertie me ballote au gré des courants qui se dispersent, agitant avec peine la boue surcomprimée du fond.

La foreuse est habitée, munie d'un sas, d'un moteur à hydrogène et de hublots éclairés, derrière lesquels je devine des silhouettes – humaines. Je commence – douloureusement – à me souvenir de certaines choses...

Qu'une voix confirme – explosant dans mes oreilles-sonars :

— Hello ! Nous sommes l'Expédition Underground : nous faisons le tour du monde souterrain, mais apparemment notre trajectoire a dévié. Pouvez-vous nous indiquer où nous sommes ?

Je leur réponds, par le relais transmetteur de ma biomémoire :

— Vous êtes dans la fosse des Mariannes, au sud de l'île de Guam, par 11 520 mètres de fond. Vous trouverez une paroi où vous enfoncer légèrement sur la gauche, à trois kilomètres environ.

— Merci ! Bonne journée !

Et la machine disparaît lentement dans les ténèbres abyssales. Je

capte bientôt le hurlement lugubre de sa vrille monstrueuse attaquant la roche.

Je vais maintenant arracher de ma tempe cette biomémoire et la poser là, sur les traces de la foreuse. Ce sera la dernière biomémoire que je laisse derrière moi. S'ils s'avisent de me remonter, j'irai plonger dans le Soleil. Il n'y aura rien à récupérer.

Après enquête, il s'avéra que Dard DeVille ne fut jamais remonté de la fosse des Mariannes. L'homme qui, l'année suivante, traversa le Soleil de part en part à bord d'un Thor Superbar n'était donc pas lui.

Chroniques des Nouveaux Mondes

(2157)

LES CHANTS DE GLACE

Bien avant Gitane-Titane, certains scientifiques avaient pressenti que les planètes chantent – c'est-à-dire émettent des trains d'ondes sur certaines fréquences, ondes qui, une fois retranscrites et amplifiées en un spectre audible, peuvent être interprétées en termes de rythmes et d'harmonies – donc de musique. Et pas seulement les planètes, mais aussi les étoiles, les quasars, les pulsars, les galaxies entières... Ce phénomène fut magnifiquement mis en évidence, trois ans plus tard, par le groupe K'ho-12 Loops avec ses Variations sur un Pulsar, réglées durant 100 jours (TU) sur le rythme du pulsar M1 (nébuleuse du Crabe).

Mais ce fut la danseuse-lumière qui la première eut l'idée de créer un spectacle total autour de ces vibrations particulières. La planète qui se prêtait le mieux à cette expérience ne pouvait être que Saturne, avec ses innombrables anneaux gelés, en perpétuelle résonance, et qui depuis toujours composent pour l'Univers leurs Chants de Glace...

LES CHANTS DE GLACE

Nous avons capté les Chants de Glace, se disait-elle. Or nous mesurons toujours, nous expliquons sans cesse : cela vient du tore de Titan, de l'hydrogène métallique au fond de Saturne, du vent solaire sur les anneaux... Nous croyons les connaître, et cela nous rassure : il n'y a pas de mystère. Mais moi je *sens* le mystère : les Chants de Glace nous échappent – car nous ne savons pas les écouter...

Derrière le mur de verre de sa pagode, Gitane-Titane contemplait rêveusement les constructions néo-chinoises de Keïtan qui s'épalaient à ses pieds, au bord de la baie de Kowloon, grande tache argentée perdue au loin dans la brume orange.

Moi non plus, je ne sais pas écouter, pensa-t-elle. Et pas davantage elle ne savait *voir* – percer les apparences. Ainsi ces nuages pourpres qui sourdaient de la brume : du méthane ; et cette bruine jaunâtre : des hydrocarbures, des proto-organismes... Tout ça n'est pas vivant, lui avait-on expliqué : il fait bien trop froid dehors.

Et si je prétendais, moi, que la vie bouillonne dans ces nuages ? Ou dans les marécages d'azote, les falaises de clathrates ? On rirait de moi... comme on a ri quand j'ai prétendu faire chanter les anneaux de Saturne ! Heureusement, il existe encore des âmes sensibles comme Lady Godiva ou les gens de la Fondation pour y croire... Mais ici je ne vois que des nuages fumeux, une pluie délétère. Je ne suis qu'une humaine... une simple humaine bornée. Qu'en diraient les Hyadims ?

Gitane-Titane se détourna avec une moue amère de son mur de verre, se laissa tomber dans un grand fauteuil d'air pulsé, orné de lueurs mouvantes et moirées (une de ses premières créations). Aussitôt son chat Malunga accourut de quelque recoin pour se blottir sur ses genoux. Elle caressa d'une main distraite sa soyeuse fourrure tricolore, provoquant un ronronnement sonore. Son regard se perdit dans l'épaisseur ocracée de l'atmosphère qui tourbillonnait derrière la vaste baie.

Bien qu'elle fût danseuse-lumière, Gitane-Titane aimait rester dans l'ombre – surtout avant un spectacle important comme celui qui l'attendait. Cela l'aidait à se concentrer... En principe. Présentement, elle s'enfonçait dans la morosité. Ce n'était pas le trac – heureusement, cette émotion débilatante lui était étrangère –, mais quand même une sorte d'appréhension : à cause de Racim...

Les lueurs chromatiques de son fauteuil combattaient faiblement ce jour grège et triste, glissaient sur elle et son chat en reflets irisés. Juste une surface brillante, songea-t-elle. Et derrière, le vide... En sera-t-il ainsi tout à l'heure ?... toujours ?

Elle considéra l'animal pelotonné sur ses genoux, retira sa main. Malunga entrouvrit des yeux langoureux (d'un jaune doré étonnant), désirant d'autres caresses. Est-ce que tu vois, toi, ce qui se cache dans la brume ? Tes oreilles de chat captent-elles les Chants de Glace ?... Pourquoi pas ? Ce chat est sans doute né ici, sur Titan. Elle l'avait trouvé un an auparavant, dans le sas d'entrée de sa pagode, à sa grande surprise : comment était-il arrivé là ? Qui l'avait déposé ? Questions qu'elle n'avait jamais cherché à résoudre, accaparée durant toute cette année par les préparatifs de son grand spectacle dans les anneaux. Quoique silencieux (Malunga ne miaulait jamais), il

meublait agréablement sa solitude..., davantage que les trop rares visites de Racim, son musicien et amant.

Gitane-Titane se leva brusquement, décidée à secouer cette morosité qui la gagnait. Malunga tomba sur la moquette, agita la queue d'un air courroucé, puis alla s'installer devant la baie vitrée pour se perdre dans la contemplation de la brume orange (il passait des heures ainsi).

La jeune femme s'approcha d'un holomiroir installé entre deux phyllos rigiliens géants, l'activa et scruta son visage allongé, aux pommettes saillantes, au nez un peu trop pointu à son goût, encadré de mèches asymétriques noir et or. Elle tâta la peau mate de ses joues, passa une main dans ses cheveux (des étincelles dorées s'en échappèrent)... Sa main se promena sur son corps mince, vêtu d'une moulante kinesthésique, souligna la courbe d'un sein, le creux des hanches, glissa sur son ventre plat, vers la douce éminence de son pubis... Troublée, Gitane-Titane stoppa son geste, éteignit le miroir. (Une autre main féminine s'était pareillement promenée sur son corps, suite à une promesse d'aide et de soutien financier – la main de Lady Godiva... qui ne s'était pas arrêtée là.)

— Hello, c'est le sas, retentit une pimpante voix synthétique. Racim demande à entrer. Je l'autorise ?

— Oui !

Le voilà déjà, s'affola Gitane-Titane. Et je ne suis pas prête !

Tandis que la pagode s'affairait à accueillir le glisseur de Racim en son sous-sol, Gitane-Titane se précipita dans la salle de bains, suivie par sa penderie. Elle en ressortit fardée et maquillée, habillée de sa robe *Voie Lactée*, une floue 100 % pure énergie, composée uniquement de lumières thermotropiques fluctuantes (une autre de ses créations) – et se heurta à un énorme bouquet de ladygodivas sur le point de papillonner. Des étamines s'en échappèrent, ainsi qu'un juron étouffé.

— Racim ? C'est toi ?

Une figure contrariée apparut entre les fleurs-libellules, et le bouquet tomba dans les bras illuminés de Gitane-Titane, semant dans le couloir un essaim d'étamines parfumées.

— Je te trouve enfin, grommela Racim. J'en ai la tête qui tourne à force de l'avoir dans ce bouquet !

— Enivrantes ladygodivas...

Souriant au double sens de ces mots (enivrante Lady Godiva...), Gitane-Titane embrassa Racim qui époussetait nerveusement sa combi perlée (geste inutile, car le vêtement était autonettoyant). Puis elle enfouit son visage dans ce bouquet somptueux, s'imprégna de son parfum étrange et capiteux..., produisant une nouvelle nuée d'étamines tintantes.

— Elles vont boucher tes filtres, si tu ne les mets pas dans un vase

attractif, la prévint Racim.

Gitane-Titane emporta les fleurs dans le salon et les arrangea avec soin dans le vase attractif, tournant le dos à Racim pour lui cacher son désappointement. C'était sans doute une grande marque d'estime, venant de Racim et sa froideur d'acier... Depuis un an qu'ils se fréquentaient, elle n'avait pas pu s'y habituer... et ne le pourrait sans doute jamais. Un bouquet qui valait une fortune – pour lui dire quoi ? Jamais une caresse ni un mot d'amour, pas de tendresse ni de folie – une relation efficace et prévisible, basée sur l'intérêt et la compétition. Et de temps en temps, un cadeau luxueux pour cacher ce vide misérable de leur relation. (*Une surface brillante – et derrière, le vide...*)

Le champ attractif du vase, trop ancien, n'était plus assez puissant pour retenir l'envol des grappes supérieures. Des nuées d'étamines tintinnabulaient dans l'air climatisé du salon, qu'elles embaumaient de leur chavirante fragrance.

Malunga se mit à bondir après ces germes ailés, qui semblaient l'éviter avec adresse. Gitane-Titane l'observa un moment, souriant à ses maladroitesses cabrioles. Le chat lui lança un regard – bref éclair doré – et sauta de plus belle, pattes en l'air, queue battante.

Le sourire de Gitane-Titane s'effaça – cet étrange regard l'avait décontenancée : si peu *animal* –, pourtant Malunga était on ne peut plus chat...

— Mais qu'est-ce que tu fais ? intervint Racim d'un ton impatient. On va être en retard !

Gitane-Titane cligna des yeux, se ressaisit, suivit son amant dans le couloir. Au moment où la porte du salon coulissait, Malunga se glissa par l'entrebâillement, à la poursuite des étamines volantes.

— Malunga ! Viens ici !

Elle tenta de l'attraper mais le chat l'esquiva sans mal, s'éclipsa dans l'escalier qui menait au sous-sol.

— Laisse-le, dit Racim, on n'a pas le temps. Il se débrouillera bien tout seul.

— Je veux qu'il reste dans le salon !

— Pourquoi ? Où peut-il aller ?

Gitane-Titane ne sut que répondre : où pouvait-il aller en effet ? L'air, dehors, était mortel, et la pagode ne saurait le laisser sortir. Elle haussa les épaules et suivit Racim jusqu'à son glisseur – inquiète pour son chat malgré tout.

— Au revoir les amis, et bon voyage ! souhaite le sas de son aimable voix synthétique, alors que la bulle de verre du véhicule se refermait sur ses occupants.

Puis l'iris extérieur s'écarta lentement, et l'appareil s'enfonça en sifflant dans la brume orange de Titan.

Alors que l'iris se refermait, un éclair doré fusa par l'ouverture et se fondit dans le brouillard. Les contrôles biologiques ne réagirent pas, l'alarme resta muette... Le silence s'installa dans la pagode de Keïtan, la demeure sombre et un peu triste de la danseuse-lumière – un silence ronronnant de machines toujours à l'œuvre, à peine troublé par les tintements légers des fleurs rigiliennes prisonnières du vase attractif.

*

* *

Les nuages incarnats s'écartaient comme à regret devant la navette – un appareil privé, loué spécialement par Racim –, crépitant sur sa coque et arrosant le panoramique d'un grésil glacé. Elle jaillit bientôt dans la stratosphère, d'un bleu profond et rassérénant, parsemée de cirrus nitriques étincelants. À l'horizon, un pâle soleil cerclé d'un vaste halo n'en finissait pas de se coucher. Au profond du ciel bleu-noir, Saturne, fin croissant aux teintes délavées, coupé d'une striure brillante : les anneaux... Oublieux du temps, insensibles aux hommes qui s'agitaient autour d'eux, ils tournaient depuis toujours, diffusaient les Chants de Glace aux étoiles attentives... Qui comprendra jamais, se demandait Gitane-Titane – qui peut ressentir ce que chante une planète ?

— Tu es bien songeuse, constata Racim.

— Je pense à notre... insensibilité.

— À quel propos ?

Elle hésita, ne sachant comment présenter son inquiétude, l'exprimer en termes assez rationnels pour le prosaïque Racim.

— Je pense que Malunga, tout chat qu'il est, peut percevoir des choses que nous ne captons qu'à grand-peine, à l'aide de machine coûteuses et sophistiquées – et auxquelles certains d'entre nous ne croient même pas encore.

— Percevoir des choses ? Quelles choses ?

— Ça, par exemple...

Elle ôta prestement une boucle d'oreille, l'ouvrit et en sortit une microblaste qu'elle ficha dans sa Petite Voix Intérieure, sur sa clavicule. Puis elle posa deux doigts sur le tactile de l'ambio de bord.

— Toi qui es musicien, écoute et dis-moi ce que ça t'évoque.

En une seconde l'appareil intégra dans sa mémoire le contenu de la microblaste. Gitane-Titane retira sa main et murmura « Play ».

Un orage de parasites craquants éclata dans la cabine, sous-tendu par un ample souffle électromagnétique. Un son naquit de ce souffle, s'amplifia lentement – une note aux lancinantes modulations..., unique mais riche, et complexe – ô combien... Chaque variation

engendrait comme un tintement de cloches, qui se fondirent en un carillon lointain... Des cris s'élevèrent, tout aussi lointains, comme des piailllements d'enfants, qui s'entremêlaient aux harmoniques de ces cloches anciennes – et appelaient, appelaient du fond des âges... Peu à peu les parasites augmentèrent, et emportèrent ce son étrange sur leurs vagues indifférentes.

— Alors ?

— Ça ressemble à un alphaseur débouté, bloqué sur une note, critiqua Racim. Mais ce n'est pas ça, je présume.

— Ce sont les Chants de Glace... Ça rayonne dans l'espace autour de nous, ça ondule parmi les anneaux qui tournent là-haut, c'est l'éternelle plainte de Saturne – et nous, nous venons avec nos grosses machines pour transformer cette magie en danse-lumière !

Racim lui jeta un regard soupçonneux.

— Où veux-tu en venir ?

— Je veux dire qu'il y a plein de *musique* là-dehors, mais nous faisons comme si elle n'existait pas, et avec nos machines nous prétendons faire mieux, surpasser cette harmonie planétaire...

— Évidemment ! Ce que je viens d'entendre, ce n'est pas de la musique, c'est juste du bruit. Des parasites qu'il faudra éliminer. Je dois d'ailleurs en tenir compte...

— Du bruit ! s'emporta Gitane-Titane. Et tu te prétends musicien ! Tu n'as rien écouté ou quoi ?

Racim ne répondit pas : il s'était plongé dans l'étude du plan de montage de la danse-lumière. Il avait appelé à l'écran une carte du système saturnien et dialoguait silencieusement avec l'ord de bord, connecté à sa prise MAN, pointant les endroits stratégiques avec un stylet UHF : ici l'ampli de stase principal, là les deux masers géants, qui émettraient sur ces deux satellites, lesquels diffuseraient sur les anneaux ici et là, et lui-même et Gitane-Titane sur Prométhée et Pandora, recevant les impulsions du laser-tri n° 8 posé sur Mimas et en opposition de phase avec la batterie de grippeurs située en B, etc., etc. L'ord de bord suivait le schéma, calculait, mesurait, envisageait des variantes, traçait une toile d'araignée multicolore sur le système de Saturne. Penché sur l'écran, l'air concentré, Racim évoquait un général élaborant une stratégie de bataille complexe.

Gitane-Titane l'observa un moment, furieuse – finit par se détourner, cherchant le calme dans la contemplation des étoiles. Racim est plus à l'aise avec l'ord qu'avec moi-même, pensa-t-elle. Le dialogue est facile pour lui... Il comprend mieux la pensée d'un ord !

Son amertume s'effaça devant la beauté saisissante du paysage. La navette survolait Téthys à la faible hauteur de mille kilomètres. La surface du satellite était de type lunaire, grise et grêlée, mais ici la glace conférait cette touche de magie que la Lune avait perdue : le

globe orangé de Saturne et ses anneaux brillants se reflétaient sur les plaines gelées, parant Téthys de teintes chaudes et cuivrées. C'était pourtant un monde mort et froid, qui n'abritait qu'une ou deux stations scientifiques...

Or le cratère Odysseus – qui crevait la surface ridée du satellite comme un furoncle géant – était entièrement couvert par une immense antenne parabolique, gros œil orange et rond, visible à mille kilomètres de distance.

À la vue de cette antenne démesurée, Gitane-Titane prit soudain conscience de l'ampleur du projet : transformer les anneaux de Saturne en danse-lumière ! Cela mettait à contribution une bonne dizaine de satellites naturels et artificiels, trois cargos de matériel, six mois de calculs et simulations, et un an de mise en place – tout ceci en cachette des médias –, juste pour trois heures de spectacle ! Bien qu'elle fût à l'origine de ce projet mégalo – soutenue, il est vrai, par Lady Godiva –, c'était Racim qui s'était occupé de toute la partie technique (la partie financière ayant été assurée par la Fondation, mère attentionnée – et intéressée – de beaucoup d'artistes).

Jusqu'à récemment, Gitane-Titane n'avait pas vraiment cru en la réussite de cette folie... malgré les plans, les visites de chantiers, les rapports de progrès. Maintenant elle survolait les satellites, s'approchait de Saturne, ne voyait même plus le bout de ses anneaux, qui s'étiraient dans l'espace comme une longue déchirure de lumière... Elle se compara à une araignée qui essaierait de tisser une toile sur toute la surface de l'antenne d'Odysseus. Tant de démesure la fit rire.

— Pourquoi tu ris ? demanda Racim, qui s'était déconnecté.

— Cette toile d'araignée que tu dessines dans ton écran... (Racim regarda son écran, puis de nouveau Gitane-Titane, qui préféra changer de sujet :) Où va-t-on exactement ?

Racim se repencha sur sa carte, posa son stylet sur un minuscule point lumineux, tout contre Saturne :

— Ici. Sur Mimas. La base du CARTEL, au fond du cratère Herschel, nous sert de Q.G. Parce que c'est sur le pic central de ce cratère que nous avons monté le pulseur d'antiquarks qui doit directement charger l'émulateur ambiophonique placé sur...

Racim s'interrompt, car à son tour Gitane-Titane ne l'écoutait plus : elle composait en mode clavier un numéro sur le com du bord.

— Qui appelles-tu ? Tu crois que c'est le moment ?

— J'appelle chez moi.

— Chez toi ? Tu attends un message ?

Gitane-Titane ignore la question, s'adresse à l'appareil :

— Appel technique : je veux recevoir l'état de surveillance des lieux, en visuel et temps réel.

Le com acquiesça, et diffusa une petite mélodie d'attente, le temps

de transmettre l'appel et recevoir la réponse.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Racim. Tu crains un cambriolage ?

— Je veux voir si Malunga est là, répondit-elle, les lèvres pincées, les yeux fixés sur l'écran gris perle.

— Celle-là c'est la meilleure ! ricana Racim. Mais où veux-tu qu'aille, à la fin !

L'écran du com s'anima : des images apparurent, nettes et précises, de lents balayages automatiques, inspectant chaque pièce de la pagode de Keïtan. Intérieur, extérieur, du sous-sol au toit, pas un centimètre carré n'échappait au système de surveillance de la maison.

Tout était inerte et silencieux, sombre et plus ou moins en ordre. Dans le grand salon au mur de verre, les ladygodivas avaient perdu de nouvelles étamines, qui étaient allées boucher les filtres du circuit d'air. L'atmosphère intérieure était assez lourde, indiquait l'analyseur, mais l'incident était en voie de se résorber. À l'extérieur, la glace craquait, le vent gémissait, le grésil crépitait sur les fausses tuiles du toit.

Aucune trace de Malunga.

— Je veux recevoir l'enregistrement de la dernière heure, déclara Gitane-Titane. Sélection sur tout mouvement.

Les images défilèrent rapidement, toujours les mêmes, ralentissant parfois sur l'envol difficile des étamines, leur errance vers les filtres qui les aspiraient. Nul autre mouvement.

— Malunga n'est pas là, déclara Gitane-Titane d'une voix blanche.

Racim haussa les épaules :

— Penses-tu ! Il dort dans un coin, voilà tout !

— Mais j'ai regardé *partout* !

— Enfin, Gitane-Titane, qu'est-ce qui te prend de t'inquiéter ainsi pour ce chat ? Tu sais que tu dances dans deux heures et douze minutes devant tous les mondes habités ?

*

* *

Gitane-Titane se le demandait encore une heure plus tard, alors que la navette descendait en spirale vers Pandora, un conglomerat rocheux en forme de pomme de terre, saturé de cratères, luisant sous l'anneau F qui étendait au loin son orbe diffuse.

Qu'avait-elle à s'inquiéter de la sorte pour Malunga ? Quel étrange pressentiment l'avait saisie ? C'était un fait, il ne pouvait sortir – sous peine de mourir instantanément. Il le savait, et la pagode aussi, qui ne l'aurait pas laissé faire. Alors pourquoi pensait-elle *maintenant* à ce

chat, alors qu'elle aurait mieux fait de se concentrer, détendre son corps, vider son esprit ?

Elle avait cru pouvoir le faire lors de l'escale sur Mimas, mais cet ultime check-up technique s'était avéré plutôt éprouvant pour ses nerfs : des pièces remplies de matériel, un personnel tendu, un Racim surexcité, qui voulait tout vérifier, contrôler, dérangeait les techniciens dans leurs réglages minutieux. D'inévitables reporters avaient réussi à s'infiltrer dans la station, et l'avait assaillie sitôt qu'elle y avait posé le pied... Heureusement un techno (et non Racim) avait usé de fermeté pour éloigner les journalistes avides d'exclusivité.

Elle avait quitté cette fourmilière technologique presque aussi épuisée qu'après une danse-lumière, et le trajet jusqu'aux satellites n'arrangeait pas son état :

Racim l'avait énervée à l'abreuer de détails techniques dont elle n'avait que faire. Elle lui avait répondu sèchement et depuis il lui faisait la gueule. Ça commençait bien...

La navette fit le tour de Pandora, et Gitane-Titane découvrit, posée dans un cratère (comme salivée par une bouche de roche) une bulle d'une parfaite transparence. Elle devina à l'intérieur les ombres noires d'appareils complexes, révélés par les clignotements et rougeoiements de leurs voyants de contrôle.

Impeccablement guidé par l'ord de bord, le véhicule se posa contre la bulle. Leurs sas respectifs se joignirent en un froid baiser mécanique. Gitane-Titane se leva et, frissonnante, descendit dans le dôme. Au-dessus de sa tête, les anneaux emplissaient le firmament, tel un fleuve adamantin, une longue traînée de poussière d'étoiles, qui contournait les cascades dantesques des nuages saturniens, et ne se résolvait qu'au zénith en blocs de glace erratiques...

Racim l'accompagna pour lui montrer une machine trapue, au nez d'espadon, qui pointait vers le sommet de la bulle, par-dessus la piste de danse-lumière.

— Il faudra faire attention, prévint-il. C'est ton maser-psi. Si tu modifies son orientation d'un seul millimètre, tu dérègles tout le système, et les conséquences seront catastrophiques. Mais tu ne sautes quand même pas à trois mètres de hauteur...

— Rarement.

— Bon, je vais rejoindre ma place. Ça ira ?

— Racim...

Il effleura ses lèvres d'un rapide baiser, rejoignit le sas du dôme, lui envoya un autre baiser du bout des doigts.

— Je sais que tu es forte, dit-il. Ce sera grandiose, tu verras... Notre meilleur spectacle. Je le *sens* !

— Malgré tout, murmura-t-elle, tandis que la navette s'élevait en douceur vers les anneaux, malgré toi... ma danse sera *vivante*.

En attendant l'apparition de Racim dans le moniteur de contrôle, Gitane-Titane examina le matériel qui l'entourait. Elle reconnaissait son équipement familier – masers, lance-photons, capteurs, etc. – mais démesuré, monstrueusement amplifié, d'une puissance quasi militaire. Elle frissonna de nouveau – plus d'appréhension que de froid : tant de machines, d'antennes, d'appareils, tout un réseau tissé autour des anneaux... et convergeant sur *elle* – fragile et minuscule forme humaine, marionnette cabriolant sur son tapis de softalis... Et à l'autre bout de la chaîne, tous ces yeux qui la scrutaient... elle qui n'avait jamais dansé que dans de petites salles, des studios tridis, des pistes aux dimensions intimes, créant des œuvres que l'on pouvait, par la suite, porter sur soi ou installer dans un salon... Mais *transformer les anneaux de Saturne en danse-lumière...* ? Ressaisis-toi, Gitane-Titane, ce n'est pas le moment de flancher !

Elle s'ébroua, éteignit sa robe Voie Lactée (qui se réduisit à un simple fil autour du cou, révélant son corps doré, souple et gracieux), exécuta quelques mouvements d'échauffement. Elle découvrit alors trois holocams qui suivaient ses gestes – trois yeux moirés, à facettes, semblables à ceux des mouches, munis d'antennes minuscules et d'un support antigrav, télécommandés depuis le Q.G. des médias installé sur Encelade. Des millions – ou des milliards ? – de spectateurs la regardaient par ces trois yeux, écroulés dans leurs sofas et leur ambionie, admiraient (espérait-elle) ses formes harmonieuses dont elle prenait tellement soin... Profitez-en, troupeaux de voyeurs, se dit-elle, car bientôt vous n'aurez plus assez d'yeux pour voir ! Elle campa à dessein une pose provocante : aussitôt une holocam plongea entre ses jambes, une autre zooma sur ses seins dressés, la troisième tourna lentement autour de sa taille...

Levant la tête, elle aperçut dans le fleuve de glace du ciel un *rayon d'anneau* – un gigantesque doigt d'ombre en formation parmi ces milliers de sillons concentriques. Il s'étendit rapidement vers l'extérieur, franchit la Division de Cassini – s'avança droit vers Gitane-Titane.

Le moniteur s'alluma, la tête de Racim apparut dans le petit écran et sa voix grésilla dans le micro-écouteur au creux de son oreille :

— Gitane-Titane, cesse ton cinéma ! Ce n'est pas un peep-show !

— Tu as vu ? Un rayon d'anneau...

— Oui, ce n'est pas gênant. Simple effet de réflexion.

— Mais il est pointé sur moi !

— Tu es prête ? (L'agacement perçait dans la voix de Racim.) On y va ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, se mit en place. Les holocams reculèrent. Le bourdonnement des appareils changea de tonalité comme ils se concentraient sur elle, commandés par Racim, dans sa bulle sur Prométhée, à 1 800 km de distance.

Puis la musique commença à s'écouler dans la tête de Gitane-Titane... Elle lança un dernier regard aux anneaux, où le sombre rayon s'estompait déjà.

La musique était basse, profonde, puissante. Son rythme s'accordait aux pulsations du champ magnétique de Saturne. La première danse-lumière était *Sur les eaux du volcan* – geysers et cascades bouillonnantes. Gitane-Titane connaissait ce morceau par cœur, l'ayant mille fois répété. Mais aujourd'hui, l'immensité de l'environnement et le rythme réel du champ magnétique apportait à la musique une dimension cosmique absente lors des simulations en studio... Gitane-Titane exécutait une danse aérienne et déliée, toute en ombres diaphanes, en courbes gracieuses. Autour d'elle, les appareils captaient, transformaient, amplifiaient, projetaient, le vaste réseau tissé par Racim entrant en action...

Gitane-Titane lança parmi les anneaux des traits de lumière fugitifs, de pâles fulgurances çà et là, de longs éclairs d'or qui les fendaient de part en part. À mesure que la musique gagnait en ampleur et la danse en voltige, les lueurs se multipliaient, s'évasaient, acquéraient une forme, une durée... Gitane-Titane se concentra sur ces lumières liquides qui ondoyaient dans le ciel – elle sentait monter en elle une énergie torrentielle...

Les trois cams dansaient aussi autour d'elle, de leur danse mécanique mais efficace, ne rataient pas une ondulation de bras, un jeté de jambe, zoomaient sur les seins qui palpaient au rythme lent du champ magnétique. Des centaines d'holocams semblables virevoltaient parmi les anneaux, traquaient tout mouvement de lumière, poursuivaient chaque rayon qui fusait du néant, captaient les blocs de glace éblouissants par les lasers. Au loin, dans la petite station d'Encelade, les technos des médias traitaient, mixaient, réglaient, transmettaient, dirigeaient le ballet de ces mouches électroniques, diffusaient la danse-lumière en des millions de foyers, dans le Système Solaire, sur Rigil-K, Canaan, Orange, Wang et Tatooïne...

Une cascade étincelante se répandait peu à peu dans les anneaux. La musique rugissait dans la tête de Gitane-Titane, son corps roulait dans la vague sonore qui l'emportait, l'emportait... Le final approchait. Elle devint elle-même lumière – flamme vive bondissant vers l'espace. La musique effaçait toute pensée, transformait son esprit en nébuleuse, balayée par la houle lente du magnétisme planétaire... Les anneaux formaient un immense fleuve chatoyant, qui s'écoulait depuis l'infini et « tombait » vers Saturne avec une puissante

majesté... Gitane-Titane s'arc-bouta, lança ses bras, fit jaillir ses doigts – des geysers flamboyants s'élevèrent, bondirent jusqu'aux étoiles... Alors elle donna la touche finale d'un pur et long frémissement des bras : la brume de la cascade, les panaches des geysers, créés dans la poussière des anneaux. La vapeur dorée monta, s'étala, envahit peu à peu le fleuve de lumière, estompa et recouvrit toute la scène, sur des milliers et des milliers de kilomètres – sur le long point d'orgue de la musique... Puis tout disparut, s'éteignit – c'était fini.

Gitane-Titane s'affaissa, en sueur, essoufflée. Les trois cams s'alignèrent devant elle. Au centre de leur œil électronique scintillait une lueur verte : le public exprimait son contentement.

Dans le petit moniteur, Racim souriait.

— Tu dances vraiment bien, émit-il, franchement admiratif.

— Pas tant que ça, répliqua-t-elle. La musique était trop lourde... J'ai dû me concentrer sur le rythme.

Racim se rembrunit :

— Comment ça, trop lourde ?

— Ça manquait d'émotion, de... spontanéité, de naturel en somme. Ton matériel l'aurait jouée sans toi, ç'aurait été pareil !

— C'est peut-être *toi* qui manquais de naturel, Gitane-Titane. Peut-être n'as-tu pas assez écouté !

— Je ne me contente pas d'*écouter*, Racim ! Tu devrais le savoir !

— O.K., on verra ça plus tard, grogna-t-il. T'es prête pour la suite ? C'est *l'Annonce à Magie*.

— *Quoi ?* Mais ce n'est pas ce qu'on avait décidé ! On n'a pas assez répété ce morceau !

— *Moi* je l'ai répété. Quant à toi... ton *naturel* te suffit, hein ? Prête ? C'est parti !

Racim enchaîna sans lui laisser le temps de répondre. Le salaud, il va tout bousiller, ragea-t-elle.

Les premières notes de *l'Annonce à Magie* résonnèrent dans sa tête – et dans les millions de foyers connectés. Comme elle s'y attendait, une espèce de déluge électronique compromit la pureté cristalline de l'introduction...

Le reste du morceau prit résolument le chemin du désastre : trop vaste, trop flou, artificiel. *l'Annonce à Magie* était une création intime, pour alcôves d'amour ou clubs de transe. Elle évoquait un apprenti sorcier recevant la Flamme de la Connaissance. La musique de cette danse-lumière aurait dû être jouée sur des instruments anciens, genre électroluth ou guitare non programmable... L'exécuter sur le matériel sophistiqué de Racim lui faisait perdre son charme antique – a fortiori quand ce matériel était relié à des machines d'une puissance militaire.

Cette fois Racim n'oublia pas *l'émotion* : il injecta un pathos d'opéra

qui fit friser le ridicule à cette scène délicate, laborieusement installée dans les anneaux par Gitane-Titane. Obligée de lutter contre le pathos gluant de Racim, d'alléger l'emphase de cette musique pourtant simple, en colère contre son musicien et désespérée par sa danse qu'elle jugeait pachydermique, elle rata à moitié *l'Annonce à Magie* : les mains de l'apprenti sorcier étaient diaphanes et maladives, la Flamme de la Connaissance apparut comme une grosse nébuleuse gazeuse, alors qu'elle aurait dû ressembler à un petit soleil intense et pur...

D'ailleurs les spectateurs ne furent pas abusés : à la fin du morceau, les témoins de popularité des trois holocams avaient viré au jaune.

— Je n'ai plus besoin de toi, Racim, siffla Gitane-Titane entre ses dents serrées, retenant ses larmes.

Dans le moniteur, le sourire satisfait de Racim tourna en grimace.

— Comment, tu n'as pas apprécié ? Pourtant j'ai mis de l'émotion !

— Ton émotion, tu peux t'étouffer avec ! Tu as vu les témoins de popularité ?

— Je n'ai pas d'holocam ici. Je n'ai pas besoin de témoin qui juge si je joue bien ou non !

— Tu joues *mal*, Racim ! Tu joues comme un robot ! Je n'ai plus besoin de toi, répéta Gitane-Titane sur un ton contenu. Tu peux remballer ton attirail.

— Tu ne peux pas danser sans musique.

— *J'ai* de la musique !

Elle porta une main à son épaule, où brillait le bouton argenté de sa Petite Voix Intérieure, posa l'autre main sur le tactile de son émetteur : il suffisait d'une simple pression sur sa clavicule pour...

— *Non !* cria Racim.

Elle le vit faire un geste vers son propre matériel, dont les commandes prévalaient sur les siennes. Alors – bouillant de rage et de haine – elle pressa le bouton argenté.

Immédiatement, tout le réseau s'enclencha – *quelque chose* se matérialisa derrière Gitane-Titane, bondit sur la flèche du maser-psi levée vers les anneaux – cette flèche réglée au millimètre, qui se mit à *vibrer*... La haine fusa de la danseuse en un flot de fureur, un cri de douleur.

Tout se passa très vite. Les cams n'eurent pas le temps d'enregistrer.

Un chapelet d'éclairs blafards cisaila les anneaux. Un rayon d'une couleur insoutenable fusa de nulle part – un soleil ultraviolet explosa dans la bulle de Racim – dont les miettes giclèrent dans l'espace.

Mais les Chants de Glace, diffusés par la Petite Voix Intérieure, transmis à tous les réseaux, étaient captés dans des millions de foyers, par des millions de spectateurs stupéfaits.

Des moniteurs clignotèrent, des appels sonnèrent dans le dôme – Gitane-Titane les ignora. Elle leva les yeux vers la planète géante qui l'invitait à danser, faire danser sa lumière... Elle découvrit Malunga – le sourire et les yeux dorés de Malunga –, là-haut sur la pointe du maser-psi, qui la contemplait avec bienveillance... Il ronronnait semblait-il – ou bien étaient-ce les appareils qui bourdonnaient ?

Gitane-Titane ne voulut pas comprendre, ne se posa pas de question. Les Chants de Glace s'insinuaient en elle, l'envahissaient tout entière. S'accrochant à son talent, à son *énergie* débordante, elle se laissa porter par les étranges modulations de ce chant planétaire... Son corps en suivit les variations, indépendant de sa volonté, ses bras esquissèrent des formes aériennes, ses jambes des entrelacs et arabesques...

Sa mémoire s'emplit des clathrates vert jade de Titan, des cratères givrés de Mimas, des vastes langues de glace d'Encelade, des cristaux d'ammoniac dans les vents de Saturne, des lacs de méthane gelé de Triton, des icebergs de Rigil-K et de la banquise d'Europa, des vallées enneigées et des cieux polaires de Tatooïne... Elle entendit les crissements de la glace et les cris lointains des oiseaux du Nord, les sifflements des blizzards – elle entendit ce son d'orgue ancien, cette note bizarrement modulée –, la plainte du vent sur la neige, les tintements des stalactites... Elle vit comme en un rêve la perfection des cristaux, des flocons, la pure transparence de la glace... Elle devint glace elle-même, froide, pure, transparente...

La lumière... La lumière sortit alors de ses doigts translucides.

Sa danse figée, presque immobile, forma ce rêve de glace au sein de la réalité.

Un inlandsis scintillant recouvrait les anneaux, aussi loin que portait le regard. Bleu, lumineux, opalescent – infiniment pur. Elle lança le vent gémissant, qui frisait la neige. Elle fit craquer et tinter la glace, en carillons fragiles, clochettes tintinnabulantes... Puis apparurent les oiseaux – piailllements lointains, ailes blanches dans le ciel rosé... Ils volaient très haut vers l'horizon, vers le soleil crépusculaire qui les noyait en ses pourpres et incarnats... Ils s'engloutirent un à un dans l'astre boursoufflé, qui semait sur la glace des rivières mauves, des chemins de rubis. Leurs cris finirent par se perdre en cette immensité... La modulation d'orgue s'évanouit lentement dans l'éther... Ne resta plus que le vent, l'âpre vent du Nord raclant la banquise.

Puis, très doucement, la banquise s'effrita, s'émietta en myriades de blocs gelés ; le vent du Nord s'évanouit dans un ample souffle électromagnétique ; le soleil s'épaissit, fuligineux, énorme et gazeux – et redevint Saturne... Enfin le ciel moiré s'assombrit, s'assombrit jusqu'au noir absolu de l'espace, piqueté d'étoiles...

Gitane-Titane s'effondra, bleue, pétrifiée. Juste au moment de sombrer dans l'inconscience, elle entrevit les trois holocams qui s'alignaient devant elle – leurs témoins brillaient d'un vert intense.

*

* *

Elle s'éveilla dans une douce chaleur et une agréable lumière jaune-orange, sur la surface moelleuse d'une couchette. Le décor fonctionnel, le noir de l'espace derrière un hublot, et un lointain sifflement lui suggérèrent qu'elle se trouvait à bord d'une navette.

Elle frémit, soupira, tourna la tête – un visage d'une grande beauté était penché sur elle, dont l'inquiétude assombrissait les yeux d'azur, dont les mèches d'or et de pourpre frôlaient son bras nu.

Gitane-Titane le reconnut aussitôt : Lady Godiva. Sa mécène, son amie..., son amante. Elle lui sourit faiblement.

— L'Esprit soit loué ! s'écria la Damoise. Te voilà de retour parmi nous, ma chérie.

— Je... Que s'est-il passé ? (Brusquement tout lui revint – elle s'accrocha au paréo de soie de Lady Godiva.) Le spectacle... Tout est fichu, n'est-ce pas ?

La jeune femme émit un chaud rire de gorge.

— Fichu ? Tu plaisantes, ma chère ! Ce fut le plus beau spectacle de tous les temps. Ton succès pulvérise tous les records.

— Mais – le maser... Racim...

Une seconde personne fit irruption dans la cabine : un petit homme replet, jovial, vêtu d'une pause mordorée : son agent de la Fondation.

— Un accident, dit-il. Terrible et regrettable, mais... Je dois saluer ton courage, Gitane-Titane, et ton esprit d'initiative. Toute autre que toi aurait abandonné après ce drame. Mais tu as continué – mieux : tu as *improvisé* – et ce fut parfait. Grandiose.

Gitane-Titane tenta de se lever, afin d'éclaircir ses idées. D'un doux baiser, Lady Godiva la retint sur sa couchette.

— Ne bouge pas, mon trésor. Tu es si faible encore... Tu t'es tant donnée. Nous allons t'apporter un remontant.

L'agent s'éclipsa vers la cambuse.

— Et les médias ? s'enquit Gitane-Titane. Qu'en disent-ils ?

— Ils sont déchaînés ! Nous avons eu un mal fou à t'arracher aux griffes des reporters. Ton malaise nous a aidés, pour ainsi dire... Tu as également évité la redoutable réception qui t'attendait après le spectacle. Mais nul doute que tout ce monde viendra t'assiéger chez toi. Tu n'auras pas une minute de répit. C'est pourquoi je te propose de t'installer quelque temps chez moi... (Une main fine et baguée

caressa tendrement la joue de la danseuse-lumière.) Tu verras, ce sera très agréable...

— Et ton mari ?

— Alac ne soulèvera pas d'objection. Il n'en soulève jamais.

— Merci, mais je préfère quand même retourner chez moi... J'ai deux mots à dire à Malunga.

— Qui est Malunga ?

Froncement de sourcils – une pointe de jalousie ?

— Mon chat...

Lady Godiva émit de nouveau son rire de gorge :

— Qu'à cela ne tienne ! Nous le prendrons avec nous...

L'agent revint dans la cabine, portant un plateau laqué sur lequel étaient posés un petit verre et une carafe de cristal contenant un liquide ambré. Il tendit le verre à Gitane-Titane, qui le huma.

— C'est de l'alcool de gloup, un fruit qui pousse sur Wang. C'est fort mais très bon.

Gitane-Titane goûta avec précaution le breuvage – aussitôt ses joues s'empourprèrent, ses yeux se mirent à briller.

— Ma chérie, tu es si belle ainsi ! s'écria Lady Godiva. J'ai hâte d'arriver... (Elle se tourna vers l'agent, quelque peu embarrassé par ce débordement d'affection.) Au fait, mon cher, il nous faut changer de direction. Ma douce Gitane veut passer chez elle récupérer son chat.

— Tu as un chat, maintenant ? s'étonna-t-il. Première nouvelle !

— Je ne suis pas sûre que ce soit un chat, murmura Gitane-Titane.

*

* *

De retour chez elle, tandis que Lady Godiva l'attendait dans le taxi garé dans le sas-hangar, Gitane-Titane explora une à une chaque pièce de sa pagode vide, sombre et un peu triste – sans trouver la moindre trace de Malunga. Elle s'y attendait plus ou moins... mais tenait à se le voir confirmer. Elle n'était pas certaine de l'avoir vu sauter sur le maser-psi, dans la bulle sur Pandora... Elle n'était même plus sûre d'avoir effectivement possédé un *chat*, durant toute une année, sorti d'on ne savait où...

Elle prit quelques affaires, sourde aux appels incessants de son com, et rejoignit le taxi dans le sas-hangar. Lady Godiva s'étonna qu'elle n'eût pas trouvé son chat, mais elles n'eurent pas le loisir d'approfondir la question : à peine le taxi avait-il pointé le nez dans l'éternelle brume orange de Titan qu'une nuée de glisseurs fondirent sur lui – tous estampillés aux logos des divers réseaux –, saturant son com d'appels. Seule l'habileté du pilote (un taximan chevronné,

habitué à véhiculer les célébrités qui résident à Keïtan) leur permit d'échapper à la plupart des journalistes. Certains les poursuivirent jusqu'à l'astroport... Les plus tenaces les traquaient encore au-delà de l'orbite d'Hypérion.

... Plus tard, bien plus tard, dans le vaste et luxueux Lieberi qui emmenait la Damoise et son invitée à Aire Delta Bleue sur Pallas, après qu'elles eurent épuisé tous les plaisirs, désirs et soupirs de leurs amours féminins, tandis que Gitane-Titane reposait, heureuse et rassasiée, dans les bras de son amante, il lui vint ce rêve étrange :

Gitane-Titane et Malunga étaient assis au sommet de la plus haute des falaises de clathrates qui entourent Keïtan. Le temps était exceptionnellement clair : chaque pagode émergeait de la brume, et leurs vastes baies se renvoyaient les pâles reflets du soleil. Au loin, la surface immuable de la Grande Mer d'Azote luisait comme du vieil argent, et son horizon se fondait dans la brume. Gitane-Titane se délectait de ce paysage enchanteur, magnifié par le Soleil qui n'avait pas percé la brume depuis des mois. Malunga jouait vaguement avec des flocons soulevés par la brise. Bien que l'atmosphère fût mortelle, la jeune femme ne portait rien d'autre que sa robe Voie Lactée.

— Malunga, tu as tué Racim. Pourquoi ?

— Non, c'est toi, répondit le chat. Le maser a vibré... et ta haine a été transmise. Elle a frappé Racim de plein fouet.

— Moi ? Oh non, je ne voulais pas sa mort...

— Si, tu la voulais. Nous la voulions. Il aurait tout fait rater.

— Qui, « nous » ?

— Toi... et moi peut-être.

Gitane-Titane resta interdite, considérant le chat qui la fixait de ses grands yeux dorés.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle enfin.

Malunga sourit... puis commença à s'effacer. La jeune femme tenta de le retenir : sa main traversa une image, se referma sur quelques flocons.

— Et toi, qui es-tu ? rétorqua le chat – le sourire du chat. Tu crées de la lumière au bout de tes doigts... tu crées un chat aux yeux dorés.

Il s'effaça sur ces mots... Comme la dernière image d'un songe. Seuls ses yeux dorés perdurèrent un instant..., s'évanouirent dans la brume, qui remontait du pâle océan.

— Malunga ? Reviens, Malunga ! Je ne sais pas tout !

Elle fit quelques pas sur le chemin gelé, scrutant le

brouillard qui s'épaississait. Seul le silence lui répondit..., les craquements de la glace, les soupirs de la brise.

Gitane-Titane s'éveilla à demi, dans l'obscurité chaude et parfumée de la chambre à bord du Lieberi, dans les bras doux et satinés de son amante. Elle ouvrit les yeux..., aperçut deux lueurs dorées, près du plafond, qui semblaient la fixer.

Je rêve encore, pensa-t-elle. Ce ne sont que des veilleuses...

Elle se retourna, enfouit son visage dans la chevelure pourpre et or de Lady Godiva. Alors qu'elle se rendormait, une autre pensée la traversa – saugrenue :

Tu n'as jamais cessé de rêver...

Qui était ce mystérieux chat aux yeux dorés ? Il fut comme occulté, par la suite, de la vie et de la mémoire de Gitane-Titane. À l'issue de notre enquête, nous avons réuni les éléments suivants :

— Les Hyadims sont très forts en matière de pouvoirs de l'esprit (et Gitane-Titane, au cours de ce spectacle, a bien développé une forme de pouvoir).

— Ils peuvent « voyager » hors de leur corps d'origine, et donc adopter la forme – ou plutôt l'apparition – qu'ils désirent.

— Trois ans après Gitane-Titane, K'ho-Kik a repris le même principe pour créer ses Variations sur un Pulsar avec K'ho-12 Loops. Et comme chacun sait, en matière de jeux de l'esprit, les Pléiadims apprennent tout des Hyadims.

— Cependant les Hyadims ne se mêlent jamais des affaires humaines...

Chroniques des Nouveaux Mondes

(2218)

SOUVENIRS

Comme tous les soirs, Vincent Hubé quitta la banque à 17 h 30 et emprunta l'escalier au coin de la rue Custine pour monter chez lui, près du sommet de la Butte Montmartre. C'était le chemin le plus court, mais aussi le plus épuisant, surtout après une journée de travail ennuyeuse donc harassante. Par chance, il y avait ce petit bistrot à mi-hauteur...

Vincent prit son souffle et commença l'escalade. En bas, le trafic s'écoulait paisiblement. Entre les immeubles séculaires, le ciel de Paris revêtait son voile de nuit. Tandis qu'il gravissait les marches glissantes. Vincent se revoyait, enfant, dévalant cet escalier qui lui paraissait alors plus haut qu'une montagne. Ces marches usées, ces pavés luisants, et la coupole du Sacré-Cœur telle une énorme promesse de glace à la vanille... Né dans ce quartier, Vincent ne l'avait jamais quitté – et n'était pas près de le faire, car il était propriétaire de son appartement sur la Butte, demeure familiale depuis des générations. Son grand-père avait connu l'époque des vignes, des jardins, de Toulouse-Lautrec... L'escalier n'avait pas changé – ne changerait jamais.

Le bistrot lui ouvrit sa chaleur bruyante et il reprit son souffle sur le seuil, humant la sempiternelle odeur de café et de vieux grailon. Ce troquet doit sentir la frite depuis un siècle au moins, pensa-t-il.

Il promena un regard circulaire sur le décor suranné, authentiquement 1900, aperçut Gérard au comptoir et le rejoignit, refrénant une grimace de dépit. Il ne s'attendait pas vraiment à y trouver Laureline mais le hasard, parfois... Gérard, lui, était inévitable : ôtez-le du comptoir et le bistrot s'effondre.

Vincent tira un tabouret et serra la main gonflée de Gérard. Son visage mal rasé était congestionné, ses yeux glauques mais brillants, et

il s'agitait nerveusement : il avait commencé tôt sa célébration quotidienne à Bacchus.

— Mimile ! beugla Gérard. Deux whiskies !

— Euh non, pas pour moi. Un demi plutôt.

— Allons, t'es tout pâle ! Un whisky te requinquera !

Mimile – le patron obèse, immuable et taciturne – apporta les verres, serra la main de Vincent et s'éloigna pour servir d'autres clients. Gérard braillait dans l'oreille de Vincent qui n'écoutait pas – car ses yeux s'étaient posés sur l'objet de ses rêves.

Laureline venait à lui en souriant.

Il sauta du tabouret, baisa ses lèvres fraîches. C'était la troisième ou quatrième fois qu'ils se voyaient : leur relation en était à ce stade merveilleusement flou de la découverte réciproque, riche de promesses et truffée d'incertitudes... Laureline ignorait que Vincent était marié. Il faudrait bien qu'il le lui apprenne... mais pas encore. Trop tôt.

Ils se sourirent. Laureline ouvrit la bouche pour dire quelque chose – elle en fut empêchée par un cri horrible.

Gérard se contorsionnait : sa main droite agrippait le col de son bleu de travail, l'autre se crispait sur son verre vide – qui se brisa entre ses doigts. Son visage bouffi avait tourné au violet. Ses bras s'agitèrent en tout sens – il cria encore, glissa de son siège, sa main blessée par les éclats de verre voulut se cramponner au bord du comptoir mais se déroba –, il renversa son tabouret, s'écroula sur le carrelage. Ses jambes et ses bras remuaient frénétiquement, ses râles devenaient rauques, sa figure virait au noir. Un liquide blanchâtre coulait entre ses lèvres...

Le silence était tombé dans le bar comme si le son avait été coupé. Pas un mot, pas un mouvement – sauf Mimile qui empoigna le téléphone, y grommela quelques mots, raccrocha et se remit à essuyer ses verres comme s'il ne s'était rien passé.

Vincent se pencha sur Gérard qui se tordait au sol tel un pantin désarticulé. Le liquide blanc dégoulinait de sa bouche violacée. Il râlait et s'étouffait... Vincent voulut lui redresser la tête. Il perçut un craquement dans la nuque – Gérard cessa de bouger : il resta arc-bouté, bras tordus, mains crochues – la lueur de la vie s'estompa dans ses yeux exorbités... *Non, Gérard, non – pas là ! pas comme ça !*

Affolé, Vincent leva les yeux pour demander de l'aide – tomba sur deux blouses blanches surmontées de deux têtes aux traits énergiques, carrés, fermés. Froids.

— Poussez-vous, intima l'un des infirmiers.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Crise de tétanie. Rien de grave. Demain il sera sur pied, expliqua l'autre infirmier.

— Poussez-vous, répéta le premier. Vous nous gênez.

Vincent s'écarta. Les arrivants empoignèrent Gérard tétanisé, le posèrent sur un brancard et l'emportèrent. Vincent les suivit : il connaissait Gérard depuis des années qu'il fréquentait ce bistrot...

Les infirmiers poussèrent le malade dans une camionnette blanche portant de grandes croix rouges, montèrent à bord et claquèrent les portières sans un mot ni un regard pour Vincent. L'ambulance démarra en trombe, ses pneus crissèrent quand elle tourna au coin de la rue Lamarck.

Vincent resta les yeux rivés sur le carrefour, interloqué. Une crise de tétanie ? Il n'en avait jamais vu d'aussi forte... Et c'était bien la première fois que ça arrivait à Gérard. Mais il buvait tellement...

*

* *

— Vincent ?

Une main sur son bras. Il cligna des yeux. Laureline l'observait avec inquiétude.

— Ça va, sourit-il. Je... je m'interrogeais.

— Tu m'as fait peur ! J'ai cru qu'il t'arrivait la même chose.

— Non, ne t'inquiète pas... C'est impressionnant, n'est-ce pas ? J'avais un vieil oncle sujet à ce genre de crises. La dernière lui a été fatale... Il était seul, personne n'est venu le secourir.

— Je n'ai pas pu supporter, avoua Laureline. J'ai dû sortir...

Elle frissonna. Vincent glissa un bras autour de ses épaules. Elle se serra contre lui.

— Oublions tout ça, dit-il. Gérard est en de bonnes mains... Tu m'accompagnes jusqu'en haut ?

— Tu rentres chez toi ? Je peux venir ? Je n'ai pas envie d'être seule ce soir, avec un pareil souvenir... (Elle effleura de ses lèvres la joue de Vincent.) Tu peux m'en donner un meilleur !

Aïe, pensa-t-il. L'instant fatidique est arrivé. Il faut que je lui explique que j'ai une épouse qui m'attend...

— Si ça ne te fait rien, je préférerais aller chez toi, transigea-t-il. Tu m'as décrit ton studio comme un vrai nid d'amour, tandis que chez moi...

— C'est plus près, le coupa Laureline d'un ton espiègle.

— Oui, mais... (Il ne savait comment s'y prendre. Cette situation était nouvelle pour lui qui, en dix ans de mariage, n'avait jamais trompé sa femme.) J'ai quelque chose à t'expliquer, se lança-t-il.

— Ah oui ? Quoi donc ?

Décelait-il une certaine méfiance dans la voix de son amie ?

Comment faire, sans rien casser ?

Ils étaient arrivés sur le parvis du Sacré-Cœur : Paris s'étendait à leurs pieds, ses millions de lumières, son grondement urbain... Une immense machine électronique, songea Vincent. Un vaste cerveau artificiel... dont les circuits sont les rues, et les octets les voitures ; chaque immeuble de bureaux est un microprocesseur, les tours de la Défense une mémoire vive... Quelle étrange pensée.

Il la chassa, serra Laureline dans ses bras. Elle leva vers lui son doux visage... Leurs lèvres se joignirent, leurs langues se touchèrent...

Leur premier vrai baiser. Vincent n'en retira aucun plaisir : comme s'il baisait ses lèvres de skaï, goûtait une langue en polyester, embrassait une poupée. Il n'eut aucune émotion, aucune érection – rien. Un corps mort touchant un autre corps mort.

Quant à Laureline, elle semblait contente – ravie même. Elle l'embrassa dans le cou, se frotta contre lui.

— On va où tu veux, soupira-t-elle, du moment qu'on reste ensemble...

Vincent reporta les yeux sur le panorama : il n'y voyait plus un cerveau artificiel géant, mais un décor, une surface à deux dimensions, habilement peinte en trompe-l'œil et percée de dix mille lumières. Il avait l'impression qu'il lui suffirait d'avancer de quelques pas pour loucher la surface rugueuse de la peinture, de sauter en l'air pour percer le voile soyeux de la nuit...

Un couple passa près d'eux. L'homme leur sourit avec complicité, la femme jaugea Laureline du regard... Ils s'éloignèrent sous les lampadaires, d'une démarche qui parut à Vincent raide et mécanique.

Qu'est-ce qui m'arrive ? s'inquiéta-t-il. C'est le whisky qui me tourne la tête à ce point ?

— Pourquoi tu ne veux pas qu'on aille chez toi ? insistait Laureline.

— Parce que c'est le foutoir, se défila Vincent. Je n'ose pas t'accueillir dans une telle porcherie. Mais dès que j'aurai fait le ménage, promis, je t'invite.

— Bon, alors allons dans mon nid d'amour ! Ce n'est pas très loin non plus...

Tout en se laissant entraîner vers la place du Tertre, Vincent se demandait quelle explication il donnerait à Sylvie pour son escapade nocturne. Il ferait mieux de lui téléphoner tout de suite...

— Je t'offre un verre, proposa-t-il à Laureline alors qu'ils passaient devant l'un des grands cafés de la place.

Il connaissait bien l'endroit, pour y avoir usé ses yeux et son argent de poche dans les jeux vidéo durant son adolescence. Or ce soir le bar tout entier lui paraissait aussi artificiel que ces jeux : gestes et paroles stéréotypés de clients stéréotypés... Demain à la même heure, ce sera pareil, et après-demain, et tous les jours...

Au téléphone, Vincent tomba sur le répondeur :

« *J'ai dû sortir !* » annonçait Sylvie, son épouse. « *Mon amie Carole est très malade... J'ignore quand je rentrerai, peut-être pas de la nuit. Il y a à manger dans le frigo. À plus tard, mon chéri...* »

Voilà qui règle la question, se dit Vincent avec soulagement... Cependant un malaise subsistait en lui : ce message si bien venu lui semblait factice. Même la voix de Sylvie sonnait faux – presque *synthétique*. À cause du répondeur ?

Bah, je me fais des idées, se secoua-t-il. Je travaille trop derrière un écran, ça finit par me rendre un peu dingo, je présume... J'ai besoin de vacances, c'est tout.

*

* *

La soirée se déroula d'une manière prévisible : il but (un peu trop), mangea (plutôt bien), raconta quelques parcelles de sa vie à Laureline qui lui dévoila en retour des bribes de la sienne... Puis ils se caressèrent en écoutant une musique douce 100 % électronique, et se retrouvèrent bientôt au lit car c'était ce qu'ils désiraient – du moins Laureline car Vincent, lui, ne désirait rien.

Son corps réagissait mais son esprit était déconnecté : aucune émotion, aucune passion amoureuse, aucune attention à l'instant présent. Il dérivait parmi des souvenirs obscurs, des réminiscences d'enfance, des anneaux de rêve incrustés dans sa mémoire : son père bourru, fumant sa pipe nauséabonde ; sa mère petite et frêle, si souvent larmoyante ; les vignes de Montmartre magnifiées par son grand-père ; le week-end en Normandie, avec son mystérieux départ en pleine nuit ; sa rencontre avec Sylvie chez des amis communs... Et toujours la grande machine autour de lui, ses millions de lumières, ses extensions mobiles, ses écrans terminaux... Depuis quand n'avait-il pas quitté Paris – son quartier, sa banque ? Curieusement, des souvenirs plus récents lui faisaient défaut : depuis quand n'avait-il pas vu ses parents ? Étaient-ils toujours en vie ?

Voilà les questions qu'il se posait tandis que son corps besognait Laureline – *besognait*, oui, avec une efficacité toute mécanique, nota-t-il non sans amertume. Pourtant Laureline prenait son pied et ne remarquait pas du tout le détachement de Vincent... qui l'observa plus attentivement.

Elle montrait tous les symptômes de la montée vers l'orgasme, et son corps se trémoussait avec conviction. Une belle machine à baiser... Où étaient la ferveur, la passion, la maladresse ? Où la sueur, l'excès ? Où l'amour – l'imprévisible amour ?

Plus tard, ils recommencèrent : tout baignait dans l'huile. Puis Laureline s'endormit : le programme était arrivé à son terme, imagina Vincent.

Et à son tour, il s'endormit...

*

* *

Il s'éveilla au milieu de la nuit. Cette fois une émotion l'envahit : la peur. Avait-il eu un cauchemar ? Il ne s'en rappelait plus : ses rêves – s'il en faisait – lui échappaient toujours au réveil, comme des fumées soufflées par le vent.

Le silence était total autour de lui, l'obscurité impénétrable. Stoppé le halètement de la grande machine. Éteintes ses millions de lumières.

Il se leva à tâtons, s'approcha de la fenêtre : les lumières apparurent dehors, comme si son regard les avait déclenchées. Deux lampadaires, trois fenêtres éclairées dans l'immeuble en face. Une voiture passa lentement dans la rue ; son pot d'échappement pétaradait – comme pour dire : tu vois, il y a toujours de l'animation...

Vincent gagna la salle de bains, s'examina dans le miroir : c'était bien lui, pas de doute. Un peu chiffonné par le sommeil... Normal, quoi.

Il avisa un petit transistor sur la tablette au-dessus du lavabo. Il l'alluma, tourna les boutons, parcourut les ondes.

Rien.

Rien, d'un bout à l'autre de la plage des fréquences.

Pourtant il y a des radios qui émettent 24 h / 24...

La peur l'envahit tel un poison fulgurant. Il déchiffra l'heure sur le réveil intégré au transistor : 1 h 18. Il revint dans la pièce unique, brancha la petite télé portable posée sur la moquette.

Rien. Neige et parasites électroniques.

Il tendit la main pour éteindre – quand un message s'inscrivit furtivement dans la neige cathodique.

J'ai mal vu, se dit Vincent, alarmé.

Car la langue et les caractères lui étaient inconnus.

Il attendit, mais le message ne se répéta pas.

Il se tourna vers Laureline endormie. La télé éclairait la pièce d'une lueur blafarde et scintillante. Sous cette lumière, le visage de la jeune femme paraissait de cire. Ses traits harmonieux étaient rigoureusement immobiles.

Vincent se pencha sur elle, la toucha : elle était froide. D'une main qui tremblait, il découvrit sa poitrine.

Elle ne respirait pas.

Il courait dans les rues noires et vides – dans un désert sans fin, sans direction, sans points de repère. Une faille béait dans son esprit, dégorgeant un flot limoneux de souvenirs disparates – son père et sa pipe, sa mère et ses larmes, son enfance de gavroche, les rues de Montmartre, la cour de l'école et son marronnier – brillants comme des perles de verre.

Il courait dans les rues vides – pas une lumière, pas un mouvement – car tous étaient censés dormir – et *lui aussi* !

Vincent arriva essoufflé devant chez lui – sa vieille demeure familiale –, leva les yeux vers les fenêtres obscures. Plus haut, le ciel nocturne semblait un dais de drap noir.

La peur le faisait tellement trembler qu'il eut du mal à introduire la clé dans la serrure. L'appartement était plongé dans les ténèbres. Il n'alluma pas, se dirigea vers la chambre.

Sylvie était là, dans le lit.

Elle non plus ne respirait pas : aussi figée que Laureline. Ses yeux clairs étaient grands ouverts. Elle n'était pas morte – pas plus que Laureline, comme il l'avait cru tout d'abord. Non, elle était... déconnectée.

Vincent tendit la main vers l'interrupteur – hésita : qu'allait-il déclencher ? Malgré lui sa main acheva le geste.

Le lustre s'alluma.

Et Sylvie aussi.

Elle soupira, cligna les yeux, ajusta son regard sur Vincent. Il vit nettement la vie revenir dans ses pupilles.

— Oh, c'est toi ? Je t'ai attendu... (Les premiers mots sonnèrent comme sur le répondeur – mais très vite la voix se régla.) Où étais-tu ?

Vincent ne répondit pas. Il recula, sortit de la chambre – s'enfuit hors de l'appartement. Sylvie l'appelait, *sincèrement* étonnée.

Il monta sur le parvis du Sacré-Cœur. Le panorama de Paris s'étalait toujours à ses pieds : un agglomérat confus de masses sombres sous le ciel noir.

Il dévala les escaliers du square Willette – ce square où il avait tant joué dans son enfance, ce massif où un gardien l'avait surpris un jour, ce banc où il avait embrassé son premier flirt... Il traversait le flot impétueux de ses souvenirs, résistant à l'envie de retourner chez lui, dormir et oublier – résistant à ce *contre-courant* qui le poussait à rejoindre la norme.

Il atteignit la rue de Steinkerque et la descendit – plus bas, toujours plus bas, hors de son quartier, vers Anvers, vers le centre de Paris où il n'était pas allé depuis... quand ?

Sa fuite éperdue fut stoppée net boulevard Rochechouart. Il voulut le traverser – et se heurta au décor.

Seule une moitié du boulevard était réelle. Le reste constituait un reflet – pas une peinture en trompe-l'œil, pas un décor de bois et carton – mais une immense surface de verre, un écran géant, une vitrine cathodique qui renfermait le reste de Paris – l'image de Paris.

Vincent longea le mur de verre, cherchant une faille, une issue – il devinait cependant qu'il ne trouverait rien : le mur-écran le cernait, faisait le tour de son quartier, l'enfermait dans une bulle de souvenirs.

Je comprends tout, pensait-il – croyait-il.

Une enclave, un lieu préservé... De quoi ? Pourquoi ? Et lui, avec ses souvenirs ? Et Laureline ? Sylvie ? Gérard ? Était-il aussi... comme eux ?

Dans sa marche fébrile, il buta contre une grille d'arbre déchaussée de son logement. Mû par une impulsion subite, il la dégagea, la souleva – la lança de toutes ses forces contre le mur de verre.

La grille rebondit dans un vacarme d'enfer. La paroi cathodique resta intacte.

Assourdi par le bruit, Vincent n'entendit pas l'ambulance arriver.

Une main dure et froide se posa sur son épaule. Il sursauta, pivota – face à ces deux visages carrées, énergiques et fermés.

Il voulut se débattre – n'en eut pas le temps. L'un des hommes en blanc passa la main dans son cou – qui craqua.

Vincent s'affaissa. Ses yeux s'éteignirent.

Les « infirmiers » le posèrent sur un brancard et l'enfournèrent dans la camionnette blanche, qui démarra en trombe.

*

* *

— Viens, intima la mère. Il n'y a rien à voir ici.

Le fils ne l'écoutait pas. Un bond léger l'avait propulsé tout contre le dôme sur lequel il pressait ses huit ventouses visuelles, indifférent aux radiations hertziennes du champ de force. Là, juste au bord, il avait perçu un mouvement. Il déplaça une ventouse pour ajuster sa vision.

— Tu vois bien qu'il fait nuit, émit sa mère depuis le seuil du vaisseau. Ça ne fonctionne pas. Nous reviendrons plus tard.

À l'intérieur, au bord du dôme, un homme miniature s'agitait, se déplaçait rapidement. Puis il se pencha, saisit un assemblage métallique et le lança contre la paroi. Captant la terreur de la petite créature, le fils gloussa : ses cils vibratiles frémirent dans leur bulle d'air.

Un véhicule blanc se précipita, deux autres homuncules en jaillirent, empoignèrent le premier, le couchèrent sur une surface souple et l'enfourmèrent dans l'engin, qui disparut aussitôt dans l'obscurité.

— Viens, fiston, résonna la fréquence du père. Il y a d'autres endroits à visiter, tu sais.

À contrecœur, le fils se détacha du dôme et opéra une lente reptation vers le navire. Les trajets dans l'espace le barbaient : il aurait souhaité que tout le musée soit réuni sur une même planète.

La mère compulsa l'holosphère touristique remise à l'entrée :

— Il y a une « Jungle Amazonienne » pas loin d'ici, où il devrait faire jour maintenant. On peut y voir 350 variétés différentes de créatures. Ça vous dit ?

— Oh oui ! répondit le fils, excité.

Ses cils vibratiles pulsaient et rougissaient. Pudique, sa mère étendit sur la bulle d'air de l'enfant sa membrane sensitive.

— Un peu de tenue, fiston, émit le père.

Les trois Hyadims entrèrent dans le vaisseau, qui décolla vers un autre astéroïde.

C'eût été déflorer cette histoire que de l'introduire – mais la fin appelle néanmoins quelques commentaires.

Elle nous a été rapportée par le contrôleur principal des droïdes du Musée d'Alii, qui l'a reconstituée d'après les enregistrements mnémoniques des droïdes eux-mêmes. Il est évident que ce contrôleur principal n'a jamais vu de Hyadims et n'a aucune idée de leur psychologie, vu la description qu'il en fait et les propos qu'il leur prête. De plus les Hyadims ne font jamais de tourisme.

Cette histoire nous paraît donc fortement enjolivée. Mais cela n'enlève rien à son charme ancien, si typique du Musée d'Alii.

Chroniques des Nouveaux Mondes

(2226)

LE SELF-NOMMÉ

Voici un étrange témoignage, recueilli par l'équipage d'une Corvette NAF d'Alpha-C venue relever un droïde d'observation sur Mercure. Ce fut le premier de ce genre. Par la suite il y en eut beaucoup d'autres, comme on sait... Mais le plus étrange dans cette histoire fut surtout le comportement du droïde (dûment mémorisé) face au phénomène. Au point qu'on le crut fou... et qu'on ignora la réalité de son expérience. C'était un vieux Nexus-4 proche de la réforme, un des premiers modèles des Concepteurs de Saturne, qui s'était forgé une identité et s'était self-nommé...

LE SELF-NOMMÉ

Rochers brûlés, torride été. Poussière glaciaire, stérile hiver. Le Soleil incendie le ciel d'un hémisphère, la nuit craquelle le vide de l'autre. Mercure se fend et fond au bord de la couronne solaire. Les vents ont la violence discrète des radiations nucléaires, les pluies sont météoritiques. Rien ne bouge apparemment, tout semble mort – même ce dôme posé dans le crépuscule, qui fut la coquille d'un être vivant.

L'être vivant – qui s'était lui-même qualifié d'humain – était un vieux droïde Nexus-4, un survivant d'une ancienne génération, nommé responsable et gardien de cette station d'Alpha-C sur Mercure, où il ne dérangeait personne. Depuis huit ans qu'il vivait en solitaire sur cette planète craquelée, il n'avait vu une fois ou deux que cinq humains « véritables » : le personnel de la station, planqué quelque part à l'abri

du Soleil.

À l'abri du Soleil.

Et lui, Hoïggé le self-nommé, huit ans TU sur ce caillou cramé. Pilote adjoint sur un Lieberi-3, sysex en navigation intra-système, régulateur psi sur Stella Bethlaea... Maintenant observateur du Soleil, huit ans solitaire, gardien inutile de la dernière station avant l'Enfer.

Il se retint de soupirer : poumons débranchés... Pas d'air ici, par économie... Comment avait-t-il pu en arriver là ? Huit ans sur cette croûte crevassée, à étudier des courbes et des oscillations, à faire de la spectroscopie au milieu des incandescences. Huit ans à griller, les yeux tout blancs, les cheveux cendrés, le corps desséché... Huit ans à regretter.

Car il avait accepté. De son plein gré. On l'avait prévenu : « C'est une mission spéciale, un test d'endurance. Tu es le plus fort, le plus adaptable : tu dois tenir. Le progrès de l'homme en dépend. Et tu sers le progrès humain, n'est-ce pas ? » Une mission solitaire, aux confins des mondes explorés : l'idée l'avait séduit.

Il n'avait pas saisi qu'on le mettait au rancart – car d'autres générations arrivaient, plus souples, plus puissantes, plus intelligentes.

On le prépara, l'entraîna, on modifia son corps, on bourra sa mémoire d'informations sur la vie du Soleil. C'est ainsi qu'il comprit vers *quels* confins on l'envoyait : non pas au bord du monde – mais au *centre* ! Aux portes mêmes de l'Enfer !

Hoïggé frémit sur sa couchette, dans l'alvéole intra-utérine aménagée spécialement pour lui dans les profondeurs de la station.

Huit années...

Arrête de tourner en rond, s'ordonna-t-il sévèrement, en s'extirpant de la couchette. Il gravit d'un pas lourd l'escalier de fer qui menait à la coupole d'observation. Son exosquelette grinça : il le sentait, ne pouvant l'entendre.

Pas d'air sous cette foutue bulle de plastacier. Hoïggé avait été transformé pour s'abreuver de rayons gamma – bien que ça le tuât, à la longue. *Le soleil est mort et vie*, a dit Djinn de Gaïa. C'est la vérité, songea-t-il en plissant les yeux sur l'écran solaire aveuglant, bloqué depuis un mois. Ce flux massif de rayonnements dérégla la synchro de ses deux cœurs.

Une main sur son thorax creux, appuyé de l'autre au panneau du sas, Hoïggé corrigea laborieusement la synchronisation défaillante de ses cœurs, tout en jaugeant du regard l'entropie croissante de la salle d'observation. Huit ans dans cette cage puante... *Non, arrête, Hoïggé !*

Mais j'ai envie de *sortir* !

« Théoriquement, lui avait-on expliqué, tu peux durer une demi-heure à la surface de la planète sans autre protection que ton exosquelette, avec l'espoir de t'en remettre. Une heure en plein soleil,

et tu crèves malgré ton corpus-gamma. » Il ne pouvait même pas prendre un scaf : aucun n'était adapté à son corpus-gamma. *Alors à quoi je sers, si je suis plus handicapé qu'un humain ?*

Clignant des yeux dans la lumière éblouissante diffusée par l'écran solaire bloqué, Hoïggé entreprit de se frayer un chemin parmi les débris de sa terne existence, jusqu'aux machines à l'attrait perdu. Des objets se soulevèrent mollement sous ses pas rigides, reflétèrent un instant l'image fixe du Soleil et retombèrent comme des feuilles mortes.

Un *bip-bip* enflait dans sa tête en forme de coloquinte.

Laissez-moi arriver !

La feuille d'amium qui masquait l'écran solaire s'était détachée et avait glissé sur le multicom en pleine effervescence : la lumière bleutée de son écran faisait frissonner le feuillet roux, divers contacts et voyants clignotaient sans rythme, le *bip-bip* de l'appel saturait la tête d'Hoïggé.

Il dégagea un siège de sous une pile de flexes cassants, s'assit dans la poussière virevoltante, ouvrit sa plaque crânienne et y connecta la prise MAN du multicom. (Un contact qui le faisait toujours frémir, malgré des années de pratique...)

Des séries de chiffres défilèrent nerveusement dans l'écran et dans ses pensées. Merde pour les chiffres, se dit Hoïggé, qui sauta aux commentaires et enregistra l'essentiel de l'information : une sonde RAM homéostatique en orbite d'approche vers la Couronne avait vu quelque chose.

Les sondes RAM transmettent directement à Alpha-C, s'étonna Hoïggé. Pourquoi celle-ci m'appelle-t-elle ?

Le multicom transmet la question, mais la sonde ne donna pas de réponse. Dans le vide en attente se forma un brouillard sonore – souffles indistincts, bruine de voix mêlées...

Des voix ?

Il écouta avec attention, augmenta la sensibilité de ses nerfs auditifs – mais il ne parvint pas à capter un seul mot intelligible, dans aucune des 48 langues qu'il connaissait. Était-ce vraiment des voix ? D'où venaient-elles ?

Hoïggé passa en visuel. L'écran s'anima : en bas le Soleil, immense, bouillonnant ; en haut à droite un point brillant qui devait être Mercure ; et entre les deux...

Un objet se déplaçait. Lentement.

Un reflet, une brillance fuselée, émergeant à peine des ténèbres.

Une décharge incontrôlée d'adrénaline déphasa de nouveau les deux cœurs d'Hoïggé. Un vaisseau que la sonde RAM ne reconnaissait pas ? Un vaisseau *inconnu* ?

Zoom maximum / Informations

Là-bas au bord du Soleil, la sonde RAM exécuta les ordres transmis, envoya une nouvelle série de chiffres dans l'esprit en dérouté d'Hoïggé. Sur l'écran, le plan général de l'espace solaire fit place à un gros plan sur fond noir – surcontrasté, surexposé, mais la forme générale était reconnaissable.

Un oiseau.

Un oiseau géant. Un oiseau de lumière.

Indistinctes et miroitantes, ses ailes. Un long fuseau noir, son corps. Il paraissait flou dans la nuit cosmique, tel un reflet de manta sous la surface de la mer... Mais par la prise MAN du multicom, l'oiseau émettait des voix, susurrant des mots – milliers de sons mêlés...

Hoïggé trembla d'excitation sur son siège. Que faire ? Agir par lui-même ? Attendre les directives d'Alpha-C ? Et s'ils l'ignoraient ? Ils pouvaient commander leurs sondes directement, sans passer par lui – ils pouvaient le laisser à l'écart ! Le premier événement en huit ans !
Agis !

Sonde RAM, sonde RAM / Sauvegarde prog en cours / Entre nouveau prog : observation objet inconnu sur toutes fréquences / Essais contacts radio ou autres / Puis manœuvres d'approche et abordage / Puis tentative d'arrimage.

Dans l'écran, l'oiseau battait lentement de ses ailes immenses (qui accrochaient l'éclat du Soleil), indifférent à l'attention dont il était l'objet. Le zoom grossit encore, comme la sonde se rapprochait : la créature semblait faite d'ombre et de lumière. Les « plumes » de ses ailes étaient comme autant de miroirs – larmes de soleil ou de nuit...

Contact, approche et arrimage impossibles, transmet la sonde RAM.

Pourquoi impossibles ?

Champ magnétique intense : danger pour mémoires vives, danger pour correcteurs de dérive, danger pour réseaux com, danger pour

Compris, O.K. / Conclusion

Un appareillage autonome antimagnétique à pilotage manuel est strictement nécessaire pour effectuer cette mission.

Le Crabe ! Le Crabe de la station !

(Le Crabe était le petit engin trapu, biplace, à propulsion plasmatique, destiné à ramper à la surface de ce monde mort en quête d'échantillons, ou éventuellement à aller observer de près les protubérances solaires. Il pouvait supporter sans problème une température de 50 000°C, des champs magnétiques de plusieurs milliers de gauss, des rayonnements à haute énergie.)

Rivé sur son siège, cramponné à sa prise MAN, Hoïggé se gavait d'informations, ne négligeait même plus les chiffres. Enfin, il allait agir ! Organiser !

Je vais appeler le personnel, décida Hoïggé. L'avertir de ce qui se passe, préparer le Crabe, et nous irons tous ensemble à la rencontre de cette fabuleuse créature... Mais d'abord, je dois programmer la sonde pour la poursuivre, l'observer, l'analyser...

Programme rejeté, annonça la sonde lointaine. **Programme initial relancé par ALPHA-C Monitoring / Fin de communication.**

Le château de rêves d'Hoïggé s'écroula : Alpha-C allait lui voler son événement – le *seul* en huit foutues années !

Il débrancha sa prise MAN avec des gestes séniles de robot dérégulé. Il sentait peser sur lui toutes ces années, plus lourdes que jamais.

Ils se désintéressaient de lui, voilà tout. Il n'était qu'un vieux droïde obsolète, perclus de souvenirs, tout juste bon à lorgner des écrans où il ne se passait jamais rien, à établir des relevés dont tout le monde se foutait, et à se faire ronger par les rayons gamma qu'il absorbait à hautes doses. Je peux crever ici, qui s'en apercevra ? Que puis-je faire de ma vie – ce qu'il en reste ?

°mélodie murmurée00phosphènes argentés°

Le Transpace...

Un appel extérieur. Par le Transpace ! Un appel *humain* !

Une bouffée d'espoir alluma ses yeux pâles. Il se précipita sur le Transpace poussiéreux. Vite, le minicro, les audiodrains – *contact* !

— Salut, vieux Luneux !

C'était le visage gouailleur et buriné d'Hector, le pilote – sur fond de musique et lumières douces.

— Ça fait si longtemps..., murmura Hoïggé.

— Sais-tu pourquoi je t'appelle ?

— Oui, je... Une sonde RAM me l'a transmis. Je viens de la capter.

Hector fronça les sourcils, son sourire badin s'effaça.

— Comment ça, une sonde RAM ? Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans ? Je t'appelle pour la relève, vieux Luneux ! La station va devenir automatique. On vient te relever ! C'est pas une bonne nouvelle ?

Hoïggé sentit fibriller de nouveau ses deux cœurs. Il porta une main tremblante aux contrôles de sa cage thoracique – geste qui n'échappa pas à Hector.

— Hé, Hoïggé, ça va ? Tu tiens le coup encore ?

— Oui – oui... Ça va. C'est... l'émotion.

— L'émotion ! Ha, ha, ha ! (Hector éclata de rire.) Sacré droïde, tu nous feras toujours rire !

Tandis qu'il reprenait son souffle, Hoïggé se demanda comment l'informer de cette étrange rencontre transmise par la sonde RAM.

Apparemment il n'était pas encore au courant. Mais Hector lui souffla la parole :

— Hé, vieux Luneux, on arrive dans deux jours en Corvette NAF. Tâche de pas mourir d'émotion d'ici là !

Et *ding*, le Transpace s'éteignit sur un nouvel éclat de rire.

Sur les musiques et les parfums, la chaleur brumisée, les lumières tamisées, l'esthétique et les mets fins... sans avoir laissé le temps à Hoïggé de placer un mot – lui le vieux Luneux exilé sous son dôme cramé. Que pouvait-il raconter ? Un oiseau géant, d'ombres et de lumières, qui parlait dans sa tête ? Hallucinations, délire de droïde ayant dépassé la limite d'âge...

Mais j'ai vu cet oiseau fabuleux, s'insurgea Hoïggé. Et je veux le voir encore ! Je veux remonter dans le Crabe, le guider au milieu des incandescences, à la poursuite de cet oiseau de lumière qui *parle dans ma tête* !

— Pourquoi ne m'écoutez-vous jamais ?! s'écria Hoïggé, les mains tendues devant le Transpace éteint. Parce que vous êtes *tellement* plus intelligents... Vous me considérez comme une sorte de machine qui ne sait qu'obéir, sans initiatives, tout juste assez humaine pour qu'on la traite avec indulgence...

Il reste assis là, sous la coupole poussiéreuse et désordonnée, à secouer la tête et tenter de chasser ces pensées moroses... Je vais tout préparer, tout organiser moi-même, décida-t-il. M'attribuer à *moi* le mérite de cette découverte – comme je me suis attribué un nom. Deux jours pour ressusciter le Crabe, lancer un prog d'observation, remettre en état la station, préparer une sortie spatiale... S'il ne traîne pas, il aura le temps.

Et si l'oiseau l'attend...

*

* *

Empli d'une ferme résolution, Hoïggé mit de l'ordre dans la coupole d'observation, rangea ce qui traînait, alluma les rampes qui fonctionnaient encore, remplaça la feuille d'amium sur l'écran bloqué (en attendant de le réparer), dépoussiéra les autres appareils, se hissa vers l'assainisseur d'air perché dans le coin, esquissa le geste de l'enclencher...

L'assainisseur *d'air*. Pas d'air ici, Hoïggé. Oh !... Mettre en route la centrifugeuse, ouvrir les gros réservoirs à 10 000 g, démarrer les souffleries, régler la pression, la température, les dosages, traquer les fuites, etc. Puis retirer l'exosquelette trop lourd. Passer des heures dans l'alvéole de soins, à rebrancher ses poumons, relancer son circuit

C/O, débrancher son cœur-gamma... Non, *non !* Impossible, réalisa Hoïggé. Il n'avait pas le temps, en deux jours, de rendre la station vivable – ni de se réhumaniser lui-même. Le personnel resterait en scaf de sortie... D'ailleurs ne devrait-il pas utiliser le Crabe ?

D'où lui venait ce plan scabreux ? Que faisait dans sa tête ce raisonnement débile ? La station allait passer en automatique, avait dit Hector. Alors pourquoi la reconformer à un habitat humain ? *Où est mon efficacité d'antan ?*

La conscience aiguë de sa sénilité corrodait sa confiance en lui : s'il manquait d'assurance, *d'efficacité*, il n'aurait pas un bon rendement avec le Crabe, et risquait de rater le contact avec l'oiseau fabuleux... Oscillant au milieu de la pièce sale et encombrée, battant la poussière de ses bras squelettiques, Hoïggé sentait avec horreur s'effriter la belle cohésion de son esprit de droïde, s'en aller à vau-l'eau, glisser vers l'inconscience, emporté par des ondes longues et lentes...

...Des murmures mêlés, des voix lointaines, des chants inouïs... *L'oiseau cosmique* – cette pensée le traversa –, *il parle dans ma tête... Il entend tous mes songes.*

Sans drains, sans prise MAN, hors toute connexion machinique, l'oiseau de lumière chantait dans le cerveau de droïde d'Hoïggé, dans ses oreilles bioniques – et frémissait, chromatique, dans tous les écrans de la station, même les plus poussiéreux.

Puis tout s'éteignit.

*

* *

...Tout doucement, ce *contact* s'éloigna, s'amenuisa, s'évapora..., laissa Hoïggé vide et pantelant devant un hublot-filtre ouvert – devant la fournaise sans vie de Mercure, sous le ciel noir et embrasé... Confus, égaré – que faisait-il dans l'obscurité ? Pourquoi tout s'était-il éteint ?

Rassemblant les restes épars de son rationalisme, Hoïggé se consacra opiniâtre à la remise en état de la station. Il ne lui fallut pas moins de vingt heures pour la rendre à nouveau présentable – dont un bon tiers pour relancer tous les progs déboutés par cette subite extinction – et sans même envisager de réparer les appareils endommagés.

Maintenant Hoïggé tournait en rond sous la coupole d'observation de nouveau propre et fonctionnelle (dans la limite des machines en état de marche) – attendant un appel, un vaisseau, un message, *quelque chose* enfin...

Il avait tenté, tandis qu'il réglait et nettoyait le matériel, de repérer

cet oiseau magique parmi les flamboyances solaires, autour de la position qu'avait donnée la sonde RAM la première fois... Télescopes optiques et radio, spectroscopes, analyseurs multiplex, coronographe, scanners, détecteurs IR, UV, X, gamma – tout y passa – en vain : le Soleil noyait tout.

Plus d'une fois l'envie le démangea, attisée par le souvenir de ce *contact* – toutes ces voix dans sa tête –, de gagner seul le Crabe et aller fouiller là-haut, parmi les incandescences, traquer lui-même cet oiseau chromatique... Mais il se retint, car c'était rigoureusement interdit – et si un nouveau *contact* le laissait inerte et désarmé dans ce vaisseau manuel, aux abords du Soleil ? Non – c'était trop dangereux...

Lassé d'attendre, Hoïggé trompa l'ennui et l'impatience par une agitation minutieuse et futile – étalonner telle fréquence, relever des températures, mesurer la densité du vent solaire au sommet du dôme... Activités sans but qui s'épuisèrent d'elles-mêmes et le laissèrent de nouveau, impatient et inquiet, devant ce même hublot-filtre où l'avaient attiré les voix – ce hublot ouvert...

Pourquoi n'y a-t-il plus de filtre ? s'interrogea-t-il. Je dois en remettre un... Sinon tous ces rayons durs vont incommoder le personnel... Mais le Soleil me nourrit – et je dois aussi me nourrir. Pour être en forme, dynamique, efficace... C'est ce qu'ils attendent de moi. Un instant, encore un instant...

Tandis qu'il s'abreuvait de rayons X et gamma, destructeurs mais revitalisants, Hoïggé laissa errer son regard à l'extérieur, sur les longues ondulations du Bassin de la Chaleur, coupé à l'horizon par une haute falaise noire. Un rocher solitaire se dressait face au soleil couchant – l'immense Soleil, maître absolu du paysage, qui étirait dans le ciel d'encre les griffes de feu de sa couronne. Hoïggé baignait dans ses radiations virulentes comme dans un bain de boue lénifiante – une rivière chaude et lente qui léchait son corps dans son cours. Il laissa ses yeux s'aveugler sous l'éclat de la couronne solaire... Et de nouveau elles l'envahirent, ces voix qu'il attendait, ces chants issus d'une créature inconnue, qui planait au milieu des incandescences et soufflait jusqu'au fond de son esprit par quelque vent particulière subtil...

Pas si subtil : la température de la salle s'élevait graduellement jusqu'à l'intolérable ; certains composants des machines, trop exposés aux rayonnements, devenaient radioactifs ; d'autres grillaient ou fondaient – et des alarmes clignotaient, appelaient en vain... Hoïggé ne percevait plus ces manifestations du réel, emporté sur les spires de ces sons chromatiques (oh ! tant de voix mêlées), emporté vers des contrées inexplorées, inconnues – des rêves tabous...

Car un droïde ne saurait rêver.

Hoïggé nageait dans la houle harmonieuse du spectre électromagnétique. Tel un surfer multifréquence, il évoluait d'une crête à l'autre – depuis la profondeur des ondes gravitationnelles jusqu'à l'écume piquante des rayons X – sous ce vent de voix mêlées, aux insinuantes modulations... Des ailes battaient aux coins de ses yeux – des ailes sans fin, moirées de mille couleurs fluctuantes...

Il capta soudain des fausses notes dans ce concert, aiguës et discordantes – elles le submergèrent comme une vague polluée : des émissions radio ; des échanges techniques en inSAT. Elles l'incommodaient. Elles gênaient la syntonisation de son corps aux murmures de l'univers. Hoïggé sentit qu'il devait bouger physiquement, déplacer son corps pour « changer de fréquence » et retrouver l'harmonie...

Le Crabe, va dans le Crabe, lui souffla une partie lointaine, rationnelle, de son esprit – cette partie *bionique* qu'il n'écoutait plus. En huit années de vie solitaire, il avait appris à s'en défaire, la déconnecter – au point de se donner un nom, une identité, des pensées confuses et des rêves tabous...

Gardant son esprit relié à ces voix surréelles, Hoïggé laissa son corps agir de lui-même, l'emmener loin des interférences, hors de cette frustrante coquille de plastacier... À la poursuite de l'oiseau fabuleux, vers de plus hautes fréquences...

Tel un automate, un robot téléguidé, Hoïggé franchit le sas-de-sol de la station, sourd à ses protestations alarmées, et s'aventura sur le sol torride et craquelé de Mercure – dans l'embrasement du Soleil.

Et le Soleil hurla – lui cracha sa mort au visage. Hoïggé vacilla et trébucha dans les cratères et fissures – il avança parmi les incandescences, un sourire béat sur ses lèvres brûlées, tandis que son exosquelette fondait, que son corps malingre partait en fumée – il avança vers le *contact*... Il entendait l'oiseau mordoré lui souffler des voyages inouïs, l'attirer vers d'autres galaxies...

Plus haut, toujours plus haut...

...parmi les incandescences...

Le sas principal de la station fonctionnait encore. L'iris se rétracta lentement sur une caverne technologique et rougeoyante, dans laquelle le petit canot issu de la Corvette NAF vint se poser

doucement, au bout d'une descente en spirale impeccable. Sur le second pad d'atterrissage gisait le Crabe, trapu, inerte et poussiéreux.

Les deux occupants du canot – Hector le pilote, et Jayo l'enquêteur – restèrent en attente, tandis que l'iris, au-dessus, se refermait sur les embrasements solaires. Plusieurs alarmes flashaient sur leur console de bord : l'environnement extérieur semblait hostile.

Hector et Jayo se consultèrent du regard – scellèrent leurs casques sur leurs scafs de sortie.

— Test radio.

— O.K. 5 sur 5.

— On y va, Hector.

Aucun mouvement, hormis des clignotements de machines à l'agonie. Aucun appel. Des radiations anormales...

— Hoïggé ? Hoïggé ? Appelait Hector.

— C'est son nom ?

— Ouais... Celui qu'il s'est donné. Mais nous on l'appelle « Vieux Luneux », parce qu'il paraît tout le temps dans la lune. Tu connais cette expression : « dans la lune » ?

— Tais-toi, Hector. J'essaie de capter quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il a bien pu lui arriver ? marmonna encore Hector avant de couper son com.

Ils exploraient à pas prudents la station vide, inspectant les appareils endommagés, les revêtements grillés par la chaleur. Sous la coupole d'observation, Jayo découvrit l'écran solaire bloqué, masqué par une simple feuille d'amium, et le hublot-filtre sans filtre..., source de tous ces rayonnements durs qui saturaient ses détecteurs.

Mais ce fut Hector qui repéra le sas-de-sol ouvert.

— Il est sorti, souffla-t-il, estomaqué.

— Sans scaf, précisa Jayo. J'ai vérifié : il n'en manque pas un.

— Mais c'est du suicide... Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Il faut aller voir. Il n'a pas pu aller loin.

— Aller *dehors* ? Dans cette fournaise ? Très peu pour moi !

— Moi j'y vais.

— T'es cinglé !

— C'est pour ça qu'on me paie, conclut Jayo sur un ton fataliste. Je dois faire un rapport, ramener des preuves. (Il assombrit la visière de son casque, renforça la réfrigération de son scaf.) Si tu me perds de vue, tu m'appelles. Si je vais mal, tu viens me chercher.

Sitôt franchi le sas – et malgré la protection du scaf – la chaleur submergea Jayo telle une vague de feu, lui rôtit la peau du visage. Le Soleil le perçait de ses millions de dards, coulait sur son crâne... Du calme, se détendit-il. Tes contrôles vitaux ne sont pas encore dans le rouge.

Il avançait au hasard, prudemment, sur ce sol grisâtre et crevassé,

tête ployée sous la masse écrasante du Soleil. De longues ombres noires s'étiraient sur la plaine désolée, depuis l'horizon proche barré par une falaise d'un noir violent. Plus corrosif qu'un vent de sable, le vent solaire désagrégeait lentement la roche et la transformait en poussière... Il ne lui faudrait pas longtemps pour carboniser ce frêle humain, balourd et transpirant dans sa boîte d'amium, dont les contrôles montaient rapidement vers le rouge... S'efforçant de supporter cette fournaise, Jayo guettait parmi les rocs brûlés des traces du passage d'Hoïggé.

— Ça va ? (C'était Hector, inquiet pour sa santé.)

— Je suis pas encore cuit... Je trouve pas non plus ce foutu droïde.

— Laisse tomber ! Qu'est-ce tu peux apprendre de plus ?

— Ce qu'il avait dans la tête ! Sa mémoire, mon vieux ! Tout est enregistré là-dedans.

— Tu parles ! C'est fondu maintenant ! Reviens !

Il a raison, se dit Jayo. Qu'est-ce que je fais ici ? Le droïde est mort, cramé, parti en fumée. On ne saura jamais ce qui lui est arrivé... et les Concepteurs vont me virer pour ça.

Le thermomètre frôlait le rouge, la pression gazeuse dans ses bouteilles devenait alarmante – ainsi que sa propre pression sanguine. C'est inutile, décida Jayo. Qu'est-ce que j'espère découvrir dans cet enfer ?

Alors qu'il faisait demi-tour, il aperçut des gouttelettes de métal fondu, qui traçaient une piste irrégulière vers un gros rocher solitaire, dressé comme une pierre tombale au milieu de la plaine.

Au bout de la piste, une tache de métal filandreuse. Un magma noirâtre, parsemé de gouttes brillantes. Curieusement, le visage, protégé par l'ombre du rocher, conservait une certaine intégrité – ainsi qu'une expression sereine.

Jayo se pencha, tâta du bout de ses gants brûlants le crâne desséché et racorni...

— Jayo ?! Qu'est-ce tu fous ? Je te vois plus !

— Je suis au pied du grand rocher. Je l'ai trouvé...

... Repéra la plaque crânienne, qu'il arracha sans difficulté. Des bribes noircies de cervelle carbonisée vinrent avec. À demi aveuglé par la sueur et la buée, Jayo extirpa une petite pince de sa trousse à outils. Il la maniait maladroitement entre les gros doigts de ses gants. Il fourragea dans la plaie béante du crâne d'Hoïggé jusqu'à ce qu'il parvînt à en extraire une petite « puce » noire, de la taille d'une microblaste. Soufflant et tremblant de concentration, il glissa avec mille précautions la mémoire du droïde dans une alvéole étanche de son sac à échantillons.

Puis Jayo se redressa non sans mal et, luttant contre le vertige et la chaleur, retourna d'un pas lourd vers la station.

— J'espère que t'as pas fait tout ça pour rien, dit Hector en l'accueillant à bout de forces dans le sas.

Après avoir longuement étudié cette mémoire, le GRIP, Alpha-C et les Concepteurs de Saturne conclurent conjointement que huit ans de solitude avaient porté atteinte à l'intégrité mentale du droïde self-nommé Hoïggé, au point qu'il fût victime d'hallucinations visuelles et auditives de type hypnotique. L'affaire fut classée et la station automatisée...

Et trois ans plus tard, à la surprise générale, les oiseaux de lumière déferlèrent sur le Système Solaire.

Chroniques des Nouveaux Mondes

(2232)

L'OISEAU LUMIÈRE

Trois ans après l'étrange vision du droïde fou de Mercure. Les oiseaux de lumière déferlèrent sur le Système Solaire. Venus d'on ne sait où, allant on ne sait où, ils passèrent, immenses et majestueux, portés par les courants de l'espace...

Évidemment, quelques rustres organisèrent des chasses à ces fabuleuses créatures. Ils furent même assez nombreux – car les ailes, une fois stabilisées, devenaient de magnifiques floues lumineuses.

Heureusement la CNM – sous la pression de milliards de pétitions – s'émut assez vite de cette chasse honteuse et lucrative et l'interdit à temps pour éviter le génocide des oiseaux de lumière. Or, malgré l'étroite surveillance du GRIS, il reste encore certains vieux briscards qui s'en vont poursuivre aux franges de l'Espace Profond les derniers oiseaux de lumière. Et parmi eux, Oap Tào...

Oui, l'ancien contrebandier, le héros de la lutte contre la Fleur, s'est aussi converti, pour assurer ses vieux jours, dans la chasse à l'oiseau de lumière...

L'OISEAU DE LUMIÈRE

— Regarde, petit, regarde bien..., murmura le vieux pilote à l'adolescent impressionné.

Plus d'écrans ni de visar maintenant : son regard fouillait nu les abîmes acérés, se colletait directement avec le vertige de l'Espace

Profond.

« — L'Espace Profond ! C'est du vide ! » ricanait le garçon devant les holocartes, dans le bureau directorial de son père. Ce ricanement méprisant, en face de son père irascible, lui valut une chasse à l'oiseau de lumière « dans le respect de la tradition, vaurien ramolli ! » Car sa mère avait exprimé le désir d'avoir une floue lumineuse plus belle que celle de Damoise Victrola.

« Le respect de la tradition » se traduisit par trois mois de voyage exténuant à bord d'une Corvette NAF de chantier, qui sentait encore le minerai brut et la sueur acide des mineurs (s'imaginait Siegfried von Klei). Le fils du directeur exécutif du Service Minéral d'Alpha du Centaure, autrement dit Alpha-C. Trois mois dans un rude vaisseau d'exploitation ! À frémir.

Il avait trouvé, malgré tout, une consolation dans l'amitié franche et bourrue que lui témoignait Oap Tão, le pilote de la Corvette – un vieux contrebandier aux traits burinés, à la moustache tombante et aux yeux décolorés par l'éclat de mille soleils... ou par le crostiche, auquel il vouait un culte assidu.

Rares étaient les intrépides qui osaient braver le GRIS à chasser l'oiseau de lumière... Oap Tão était l'un des derniers.

Maintenant, aucune connaissance, aucune amitié ne rassuraient plus Siegfried von Klei de Borajuna Luna, séparé de l'infini terrifiant par une mince coquille translucide... Car « le respect de la tradition » signifiait aussi : traquer l'animal dans une capsule manuelle et le terrasser quasiment à mains nues : maser de poing et filet électromagnétique... Pas de vaisseau blindé, pas de brouilleur de champ, pas de canon-gommeur : l'oiseau de lumière avait sa chance. Le père de Siegfried aimait la chasse sportive... même illégale.

Mais ce qui n'était que du « sport » pour William von Klei paraissait à son fils un acte inhumain – au-dessus de ses forces.

Maintenant qu'il voyait l'oiseau de lumière.

— Tu le vois, hein ? chuchota le vieil homme à ses côtés. (Pourquoi chuchoter ? Qui pouvait les entendre ?)

L'oiseau de lumière n'était guère visible, sinon comme un vague reflet, une ombre moirée occultant les étoiles. Mais c'étaient les dimensions de cette ombre, plus ou moins devinées, qui faisaient frémir Siegfried. Et ils en étaient encore à 1 300 kilomètres...

Tout courage évaporé, il voulut se rétracter :

— Il est trop grand ! Il... il doit être très vieux. J'ai entendu dire que les vieux oiseaux de lumière n'avaient plus aucune valeur.

— Erreur, gamin ! Il est tout jeune au contraire : regarde ses ailes ! Plus elles sont grandes, plus ils sont jeunes. Ils perdent leur énergie en vieillissant, et rétrécissent. C'est comme ça... (Oap Tão posa l'index sur sa moustache.) Mais chut ! Silence ! Concentre-toi ! Il ne doit pas

nous capter...

— Nous capter ?

— L'oiseau de lumière est télépathe, je te l'ai déjà dit ! Tais-toi !

Même à 1 300 km de distance ? s'étonna Siegfried. Craignant malgré tout que l'oiseau géant ne les *capte*, il tenta désespérément de faire le vide dans son esprit. Il ne trouva rien d'autre, en guise de mantra de concentration, que la vieille Litanie contre la Peur que lui avait apprise son précepteur.

À 1 300 km de la minuscule capsule, l'oiseau de lumière dérivait doucement sur quelque onde gravitationnelle, livrant les « plumes » miroitantes de ses ailes aux caresses des vents stellaires. Ses 3 500 mètres d'envergure ainsi étirés lui donnaient l'allure d'un immense voilier spatial, dont le corps à peine visible fendait telle une comète l'océan de la nuit.

Siegfried jeta un coup d'œil au pilote – qui s'était métamorphosé : visage de marbre, yeux fixes et perçants, gestes secs et précis. Il en perdit contenance – et sa Litanie contre la Peur.

Son désarroi atteignit son comble quand Oap Tão lui colla dans les bras un lourd maser micro-ondes à visée manuelle.

— La bulle de la capsule ne risque rien, expliqua-t-il à voix basse, mais si tu vises bien, la bestiole dehors le sentira passer !

Siegfried souhaita que la « bestiole » ne les sente pas, eux – si minuscules avec leurs armes ridicules et leur filet si fragile...

Par impulsions brèves des correcteurs de dérive, Oap Tão plaça la capsule sur une trajectoire elliptique qui la ferait *tomber* sur l'oiseau par l'arrière – car son puissant champ magnétique déréglait tous les circuits à bord, et l'appareil devenait aussi inerte qu'une pierre.

Pour l'instant, si eux-mêmes ne créaient pas trop de parasites, le rayonnement propre de l'engin devait se confondre avec les émanations de la nova qui flamboyait au fond du ciel. Sous le vent stellaire – peut-être l'oiseau n'aurait-il pas la finesse de les détecter... s'ils gardaient un parfait silence.

À 500 kilomètres de la capsule, l'oiseau de lumière perçut une infime perturbation dans l'équilibre de son vol cosmique. Une oscillation imperceptible... qui fit vibrer néanmoins les palpeurs de fréquences de son bec quartzique. Ses longues ailes amplifièrent la vibration en une souple et symétrique modulation – et l'oiseau changea de longueur d'onde.

Plongea vers les piquants ultraviolets – vers les glaçantes incertitudes de l'Espace Profond.

— Il a disparu ! s'écria Siegfried, plein d'espoir.

D'un geste péremptoire, Oap Tão lui intima silence, et souligna du doigt un trait infime, une rayure violet sombre au milieu des étoiles... qui se déplaçait.

— L'Espace Profond, murmura-t-il à l'oreille de Siegfried – qui le dévisagea, atterré.

— On... on va le... le suivre ?

Oap Tào hocha la tête, se cala devant la petite console de bord – et mit les gaz. L'accélération plaqua l'adolescent contre son siège, lui coupa le souffle et la parole.

La stratégie d'Oap Tào, peaufinée au fil de son expérience, était simple : profiter de la jeunesse de l'oiseau – donc de sa taille et de son embarras à trouver une bonne onde porteuse – pour s'en approcher le plus possible (un parfait silence mental était indispensable)... Dès que la créature prendrait son essor de fuite, se laisser tomber sur elle et la « dérailler » à coups de maser, qui brouilleraient toutes les ondes autour d'elle. Profiter alors de son déséquilibre paniqué pour la capturer à l'aide du filet électromagnétique. Incapable de repérer la moindre fréquence, l'oiseau de lumière serait stabilisé et pris vivant. (Bien que ses ailes se vendent *très cher* au marché noir, Oap Tào ne voulait pas le tuer – fidèle à un ancien vœu. Tout au plus lui prendrait-il une ou deux « plumes » en guise de souvenir pour Siegfried. Quant à lui... le père von Klei le payait largement pour cette chasse illégale.)

Une seule inconnue : le gamin. Garderait-il assez de concentration pour demeurer silencieux – au moins jusqu'à la capture ? Le vieil homme l'étudia du coin de l'œil : tendu et crispé – mais sa main tenait fermement le maser, et son œil scrutait l'Espace Profond sans faiblir. Oap Tào l'aurait-il sous-estimé ?

Siegfried avait réussi à ne plus penser : sa Litanie contre la Peur avait finalement été efficace... Hors de sa conscience, son esprit vagabondait, se réglait de lui-même sur certaines fréquences, tant usitées... Mais son regard ne perdait pas le trait indigo-violet dans les ténèbres, et sa main cramponnait le maser – prête à tirer.

Loin devant, l'oiseau de lumière plongeait à travers la houle électromagnétique, parmi ces vagues spectrales, dans l'océan sans fond de l'espace... Les hommes qui le poursuivaient le voyaient lentement changer de couleur, se décaler vers l'ultraviolet..., vers des ondes invisibles à leurs yeux humains.

Plus de 150 kilomètres... 100... 50... (moteurs coupés, tout éteint – silence) 20... L'ombre violette emplissait le champ de vision. Le battement des ailes immenses produisait une pulsation bleutée dans la capsule, reflet décalé d'un soleil lointain, révélant par éclairs les visages figés des deux hommes : l'un buriné et fermé – l'autre blême et suant de peur.

Mais la peur qui agrippait de nouveau Siegfried n'était pas provoquée par l'oiseau de lumière : sa conscience venait de reconnaître cette fréquence particulière que recherchait son esprit...

Non, non ! Je n'ai aucune pensée ! Je n'ai pas demandé le contact !

Juste en dessous de la capsule, l'oiseau de lumière déchirait l'espace à coups d'ailes-miroirs – gracieux, grave et grandiose – il *frissonnait* – friselis de lumière noire – en alerte.

En un geste de pur réflexe, Oap Tão pointa son maser vers l'emplacement deviné du crâne de la créature – à l'endroit le plus sensible, là où vibraient les palpeurs de fréquences.

À ses côtés, par mimétisme, Siegfried fit de même.

C'était le moment... Le doigt d'Oap Tão glissa vers la détente.

— Salut les tarés ! brailla une voix nasillarde. (Oap Tão sursauta violemment. Siegfried s'effondra.) Vous êtes à l'écoute de Zéro, le Réseau des tarés !

Sous la capsule, l'oiseau de lumière se tordit et s'irisa – fantastique phosphorescence – et d'un puissant coup d'ailes, sombra au-delà des ultraviolets, dans les profondeurs invisibles du spectre ; invisibles aux deux humains dans leur appareil, avec leur matériel rudimentaire.

— Grâce à la fréquence privée de notre cher abonné Siegfried von Klei, remerciez-le, vous captez Zéro, le Réseau le plus nul de l'univers !

— Merde, mais *qu'est-ce que c'est que ça ?* hurla Oap Tão – pointant son maser sur Siegfried qui se recroquevilla au fond de son siège.

Il posa un doigt tremblant sur son oreille droite. Le son décrût.

— Mon... mes écou-écouteurs, balbutia-t-il. Ma P-Petite Voix Intérieure...

— Alors mon cher Siegfried, couinait la voix aigrette dans les oreilles de l'adolescent décomposé, quel délire on s'est fait aujourd'hui, histoire de rigoler entre tarés, hein ?

Oap Tão se retint de tirer. À cette distance, le maser pouvait tuer le gamin – et il n'était pas un meurtrier.

Mais à partir de ce jour, Oap Tão ne chassa plus un seul oiseau de lumière.

D'ailleurs, l'année suivante, ils disparurent de notre univers.

Nul ne sut d'où ils venaient, où ils allaient – pas même les Pléiadims. Certains s'enrichirent à leurs dépens, d'autres périrent ou devinrent fous, d'autres encore les vénérèrent. Ainsi passèrent les oiseaux de lumière...

LEXIQUE

EXTRAIT DU *DICTIONNAIRE OFFICIEL DE LA CNM* (édition de 2230)

Alpha-C (ou Service Minéral d'Alpha du Centaure) : compagnie spécialisée à l'origine dans l'exploitation et le transport de minerai. Mais la concurrence du CARTEL en ce domaine obligea Alpha-C à diversifier ses activités et se recycler dans le transport de fret interstellaire.

ambio : système audio-vidéo-olfactif d'ambiance (ambionie), ancêtre des actuels sensos et toujours en vigueur sur certains mondes.

amérantes : grosses étincelles dérivantes que l'on rencontre en troupeaux dans les nuages de Jupiter, constituées de boules d'hydrogène ionisé, en stase gravitationnelle, dont la force de cohésion échappe encore à notre compréhension. Leur « chasse » à coups de lasers-bi était fort prisée à l'époque des découvreurs et des pionniers... Elle connaît actuellement un regain de faveur, suite aux lois de protection animale édictées dans la CNM.

amium® : alliage métalloïde ultra-léger et hyper-résistant, fabriqué en orbite et utilisé dans la confection de scafs astronautes.

biomémoire : « puce » moléculaire électrostatique, que l'on place sur la tempe et qui enregistre les pensées formulées. Peut également être greffée.

Bonne Arrivée : unique station orbitale habitée terrienne. Sert exclusivement au transfert des prisonniers sur les 5 aires de débarquement terriennes (Baïkonour, Buenos Aires, Cap Florida, Cap York-Australia, Roissy).

Borajuna Luna : astéroïde privé (Astéroïdes, Système Solaire), propriété de Seing William Von Kleï, membre de l'Oligarchie Astroïde, directeur exécutif d'Alpha-C.

Callisto : satellite de Jupiter (Système Solaire), membre de la CNM, orbitant à 1 882 600 km de la planète. *Révolution* : 16,8 jours (TU). *Diamètre* : 4 890 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,12. *Atmosphère* : néant. *Sol* : mélange de glace d'eau et poussières rocheuses sur substrat rocheux (silicates carbonés). *Formes de vie* : néant. Peuplement humain (capitale planétaire : Asgard).

cams : caméras autonomes de reportage.

Canaan : 4^e planète du système de Tau Ceti (Baleine), membre de la CNM. Elle fut la première planète découverte à posséder une atmosphère de type terrestre. 6 satellites de type lunaire. *Distance à Tau Ceti* : 0,75 UA. *Révolution* : 1,4 an (TU). *Rotation* : 18 h 50 mn. *Diamètre* : 10 300 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,82. *Atmosphère* : azote 67 %, oxygène 23 %, vapeur d'eau 4 %, gaz carbonique 4,5 %, ozone et gaz rares 1,5 %. *Sol* : granités, basaltes, silicates (sables). Faibles traces d'eau. *Formes de vie* : végétales primitives (nombreuses variétés de mousses et lichens). Peuplement humain relativement dispersé, d'obédience religieuse et agricole. *Capitale planétaire* : Iérhu-Shalaïm.

canon-gommeur : appareil à perturber l'esprit, provoquant des troubles psychosomatiques d'intensité variable allant de la simple migraine à l'épilepsie. Dangereux mais non mortel, le canon-gommeur est une arme « persuasive » employée par les forces de sécurité sur certaines planètes (Kampfbereit entre autres).

Cap York-Australia : aéroport international construit à Cap York par l'URSS et l'Australie à la fin du XX^e siècle.. Rendu caduc par les aéroports orbitaux et abandonné au cours du Grand Exode, il ne sert plus actuellement qu'au débarquement de prisonniers sur Terre.

Cartel : compagnie minière d'origine terrienne, qui exploita pendant plus d'un siècle les richesses minérales des Astéroïdes, avant d'étendre son activité minière à d'autres planètes hors Système Solaire. Le CARTEL contribua en partie à la naissance de la nouvelle aristocratie Astroïde, florissante dans les années 2200-2240.

clathrates : reliefs aux couleurs nuancées, composés de glaces d'eau, de méthane et d'ammoniac, que l'on rencontre fréquemment sur les satellites des Planètes Extérieures (Saturne, Uranus, Neptune).

CNM : Confédération des Nouveaux Mondes (Voir « Nouveaux Mondes »).

Concepteurs de Saturne : créateurs d'intelligences Artificielles (droïdes, sysex, cyborgs...) d'origine inconnue, installés depuis 2160 sur Dioné-B (Saturne, Système Solaire). Toute tractation avec eux se faisant par l'intermédiaire de droïdes, aucun contact n'a jamais pu être établi avec les créateurs originaux.

cord : enregistreur sophistiqué employé par les reporters. Peut être programmé ou commandé à distance.

corpus (C/O, gamma, hydrogène, etc.) : ensemble des systèmes ajoutés ou modifiés pour adapter un corps humain à un milieu spécifique (atmosphères non terraformées, fortes pressions ou hauts rayonnements, etc.).

crostiche : boisson alcoolisée, constituée par un cocktail de curaçao et menthe poivrée (et autres substances entrant dans le secret de fabrication) filtrant sur un lichen canaanéen (si possible vivant) aux vertus légèrement euphorisantes et stimulantes.

Cuve : terme familial désignant la conception et croissance *in vitro*.

Djinn de Gaïa : écrivaine et poétesse terrienne, née en 2103 à Samarkhand (Terre, Système Solaire), auteur des *Odes à la Terre* et surtout des *Mille et Un Jours*, qui furent salués comme la face moderne et cachée des *Mille et Une Nuits*. Djinn de Gaïa mourut en 2131, au cours du Grand Exode, atteinte par le Virus, à l'âge de 28 ans.

Eatit Petite : chaîne de magasins d'alimentation d'envergure interplanétaire, créée en 2032 par le Condominium Alimentaire de l'Afrique de l'Ouest (Conaaf). Le premier centralim Eatit Petite extraterrien fut ouvert à Nova-Prâha (Rigil-K) en 2083.

Encelade : satellite de Saturne (Système Solaire), orbitant à

238 000 km de la planète. *Révolution* : 1,4 jour (TU). Pas de rotation. *Diamètre* : 510 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,008. *Atmosphère* : néant. *Sol* : glace d'eau et poussières rocheuses. *Formes de vie* : néant.

Epsilon Eridani : étoile jaune orangé, type K2, située à 10,7 AL du Système Solaire. *Magnitude*(2) : 3,7. *Luminosité* : 0,25 Sol. *Système planétaire* : 10 planètes (dont Zeus), disques de poussières et astéroïdes.

Espace Profond : espace interstellaire.

Espace Virtuel : réseau senso interplanétaire appartenant au groupe U-Com Int. Le plus ancien réseau multimédias en service.

Europa : satellite de Jupiter (Système Solaire), membre de la CNM, orbitant à 671 400 km de la planète. *Révolution* : 3,55 jours (TU). Pas de rotation. *Diamètre* : 3 138 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,14. *Atmosphère* : néant. *Sol* : banquise lisse (en perpétuelle formation) de glace d'eau. *Formes de vie* : néant. Peuplement humain (production d'eau, sports de glisse). *Capitale planétaire* : Shuss.

Fête de la Découverte : fête mondiale qui fut célébrée sur Terre chaque 24 juin, de 2036 à 2128 (date de la Guerre de Trois Secondes). Elle commémorait, sous les formes les plus diverses, la découverte de Rigil-K (Toliman) – première planète hors Système Solaire foulée par des pieds humains – mais servait surtout à recruter massivement des colons pour ce nouveau monde.

flexe : feuille plastique imprimée, contenant progs ou infos, et pouvant être lue par n'importe quel système optoélectronique.

floue : vêtement immatériel, à l'origine créé en danse-lumière (inventé par Gitane-Titane), puis « taillé » dans les ailes énergétiques des oiseaux de lumière, jusqu'à ce que leur chasse fût interdite. La mode de la floue s'est pratiquement éteinte depuis.

Fondation : fondation de mécénat artistique, créée par Seing Ceralta en 2137 et réservée à l'Oligarchie Astroïde (mais des membres extérieurs « invités » peuvent y adhérer). Lady Godiva en fut la présidente de 2161 à sa mort (2225).

Galactica Touristica : agence touristique humaine, créée en 2102 et spécialisée dans les croisières interplanétaires à bord de voiliers solaires. Elle est représentée sur tous les mondes habités, humains et pléiadims.

génétech : techno spécialisé en génétique.

Gen'Hom : entreprise de génie génétique spécialisée dans les transformations *in vivo* du corps humain. Créée à l'origine dans un but médical (« amélioration » des sportifs de haut niveau), Gen'Hom a vu son activité s'étendre, avec l'expansion des colonisations, à l'adaptation de l'homme aux conditions de vie sur des planètes non terraformées.

gloupette : petit verre dosé d'alcool de gloup, fruit cultivé sur Wang (Procyon), aux vertus stimulantes et légèrement hallucinogènes.

Godiva (Lady) : célèbre mécène artistique, née en 2136 à Warzaawana (Rigil-K, Toliman), établie sur Pallas (Astéroïdes, Système Solaire) après son mariage avec Alac Van Gad en 2155. Devenue présidente de la Fondation en 2161, elle contribua à la fortune et la renommée de bien des artistes, comme Gitane-Titane (dont elle fut quelques années l'amante), Kçakato, Dante-des-Artes... Porteuse d'un gène anti-vieillesse, elle mourut en 2225, atteinte par le Virus lors d'un voyage de charité sur la Terre.

Gôtterdammerung : base scientifique et technique permanente installée sur Obéron (Uranus, Système Solaire). Entre 40 et 120 habitants, selon missions.

GRIS (Groupement de Recherche Interplanétaire et Spatiale) : police galactique officiant dans le Système Solaire et les Nouveaux Mondes. Son statut ne lui donne aucun droit d'action sur les mondes habités où la police est assurée par le GRIP (Groupement d'investigation Planétaire). Les deux organisations travaillent évidemment en étroite collaboration.

Hyadims : peuples non-humanoïdes établis autour de 27 étoiles de l'amas des Hyades (à 130 années-lumière du Système Solaire) et occupant environ 350 planètes. Civilisation très ancienne, non technologique, les Hyadims semblent n'avoir accédé que récemment à

l'expansion interstellaire, sous l'influence et avec le concours probable des Pléiadims qui les soutiennent et les assistent techniquement depuis 10 siècles (TU). La civilisation hyadim, essentiellement spirituelle et philosophique, a atteint de hauts degrés de développement dans le domaine des « pouvoirs » de l'esprit (télépathie, télékinésie, précognition, etc.). Leurs pénétrantes facultés d'analyse en font des philosophes réputés, des maîtres recherchés dans les disciplines de l'esprit, ainsi que, paradoxalement, des économistes chevronnés (bien qu'ils ignorent, sur leurs mondes, toute notion de commerce et d'économie – domaines « réservés » des Pléiadims). Les émotions et sentiments humains leur étant parfaitement étrangers, la communication avec les Hyadims reste malgré tout relativement difficile, et nécessite souvent le recours à un ambassadeur pléiadim. Le premier contact Humains-Hyadims date de 2130.

Hypérion : satellite de Saturne (Système Solaire), orbitant à 1 484 000 km de la planète. *Révolution* : 21,3 jours (TU). Pas de rotation. *Diamètre* : 290 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,006. *Atmosphère* : néant. *Sol* : glaces d'eau et d'hydrocarbures sur roches carbonées. *Formes de vie* : néant. Une station homéostatique inhabitée.

inSAT : langage-machine universel utilisé par tout appareil communicant (ord, droïde, satellite, vaisseau, sonde...) pour transmettre progs ou données à un autre appareil.

Io : satellite de Jupiter (Système Solaire), orbitant à 421 800 km de la planète. *Révolution* : 1,8 jour (TU). *Rotation* : 42 h. *Diamètre* : 3636 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,18. *Atmosphère* : mince et volatile. 72 % dioxyde de soufre, 21 % soufre, 6,5 % sodium, 0,5 % hydrogène. *Sol* : instable et éruptif (les plus grands volcans actifs du Système Solaire) ; silicates et composés sulfureux. *Formes de vie* : néant. Une base scientifique mobile (Enfer), employant 4 permanents (par roulement).

Jupiter : 5^e planète du Système Solaire. *Distance au Soleil* : 5,2 UA. 16 satellites, mince anneau. *Révolution* : 11,86 ans (TU). *Rotation* : 9 h 55 mn. *Diamètre* : 143 200 km. *Gravité (Terre = 1)* : 2,3. *Atmosphère* : très épaisse (1 200 km) et turbulente ; 88 % hydrogène, 11 % hélium, 1 % ammoniac, méthane, eau et gaz divers (nuages). *Sol* : inexistant. Océan planétaire d'hydrogène moléculaire surcomprimé, se transformant peu à peu en hydrogène métallique solide. *Formes de vie* : controversées : bulles d'hydrogène ionisées et

« organisées » flottant dans la haute atmosphère (amérantes).

Kçakato : psychofaçonneur né en 2135 sur Ganymède (Système Solaire) et disparu en 2220 dans le Trapèze d'Orion. Son œuvre la plus célèbre est *L'Oiseau de Silence*, qui, une fois stabilisé, servit d'emblème/ balise à l'Union des Troyens (Astéroïdes, Système Solaire).

Keïtan : capitale de Titan (Saturne, Système Solaire), fondée en 2062 par les Chinois. 23 400 habitants. Chimie organique. Nombreuses pagodes et temples traditionnels.

K'ho-12 Loops : orchestre de droïdes programmés et dirigés par le grand musimaticien pléiadim K'ho Kik, de 2158 à 2192. K'ho-12 Loops accéda d'un seul coup à la célébrité, en 2160, grâce à sa représentation magistrale de *Variations sur un Pulsar*, qui durant 100 jours (TU) illumina la nébuleuse d'Orion, selon une séquence réglée sur la période du pulsar M1 (nébuleuse du Crabe). On lui doit également *Ciels en fusion* et *Anti-quark Serenade*, au succès jamais démenti jusqu'à présent.

ladygodivas : fleurs-libellules cultivées sur Rigil-K, créées par la Damoise Astroïde Lady Godiva. Leur principal attrait est bien sûr l'envol de leurs étamines cristallines, spectacle merveilleux, ainsi que leur parfum légèrement enivrant. Elles sont naturellement translucides, mais des variétés teintées (hydroponiques) sont récemment apparues sur le marché.

laser-bi : laser bifréquence (IR et UV).

Lune : satellite de la Terre (Système Solaire), déserté depuis le Grand Exode, orbitant à 384 000 km de la planète. *Révolution* : 27,3 jours (TU). Pas de rotation. *Diamètre* : 3476 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,16. *Atmosphère* : néant. *Sol* : roches et poussières basaltiques. *Formes de vie* : néant. Stations de surveillance automatiques du GRIP.

Mariannes : chapelets d'îles (dont l'île de Guam) situées sur Terre (Système Solaire), dans l'océan Pacifique (Polynésie).

Mars : 4^e planète du Système Solaire, membre de la CNM. 2

satellites (Phobos et Deimos). *Distance au Soleil* : 1,52 UA. *Révolution* : 1,88 année (TU). *Rotation* : 24 h 37 mn. *Diamètre* : 6794 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,38. *Atmosphère* : en terraformation : dioxyde de carbone 82 %, oxygène 12 % (en augmentation), azote 5 % (en augmentation), argon et ozone 1 % (ozone en augmentation). *Sol* : roches et poussières basaltiques, silicium et fer (14 %). Mince couverture végétale (en expansion) autour de l'équateur. Traces d'eau. *Formes de vie* : micro-organismes unicellulaires enfouis dans le sol gelé (permafrost). Animaux et végétaux importés ou biogéniques. Population humaine (capitale planétaire : Ville d'Argyre).

Mercure : 1^{re} planète du Système Solaire. *Distance au Soleil* : 0,39 UA. *Révolution* : 86 jours (TU). *Rotation* : 59 jours. *Diamètre* : 4880 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,38. *Atmosphère* : néant. *Sol* : silicates, roches et poussières basaltiques. *Formes de vie* : néant. Peuplement humain sporadique (personnel de maintenance). Bases scientifiques, centrales d'énergie solaire.

microblaste : « pilule » enregistrée pour Petite Voix Intérieure, ou vierge pour un ord-bracelet (une blaste est une unité-mémoire moléculaire).

Mimas : satellite de Saturne (Système Solaire), orbitant à 186 000 km de la planète. *Révolution* : 22,6 h (TU). Pas de rotation. *Diamètre* : 390 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,007. *Atmosphère* : néant. *Sol* : glace d'eau et poussière de roches. Nombreux cratères, dont un des plus grands du Système Solaire (Herschel). *Formes de vie* : néant. Station permanente du CARTEL.

Montmartre : quartier de Paris (Terre, Système Solaire), sis sur une colline au sommet de laquelle se dresse le **Sacré-Cœur**, un monument religieux jadis prisé par le tourisme.

multicom : appareil de communication permettant d'émettre et recevoir sur toutes les fréquences radio, y compris inSAT, industrielles et militaires (sauf Transpace).

Musée d'Alii : musée privé installé sur Île d'Araan (Asthéroïdes, Système Solaire) et sur quelques astéroïdes voisins. Exposant à l'origine des outils techniques humains des époques prés spatiales, le Musée d'Alii s'est étendu et diversifié au fil des ans, jusqu'à proposer

actuellement des reconstitutions sous dômes de scènes entières du xx^e siècle, époque à laquelle il reste fidèlement attaché.

Nébuleuse du Crabe (M1) : nébuleuse planétaire résultant de l'explosion d'une supernova en 1054, située à 6 300 AL du Système Solaire. *Magnitude* : 8,4. *Dimensions* : 360 x 240 secondes d'arc. *Vitesse d'expansion* : 1 100 km/s. L'étoile centrale est un pulsar, de magnitude 15,9, tournant sur lui-même en 0,0016 seconde.

Neptune : 8^e planète du Système Solaire, en formation. 8 satellites et 5 anneaux. *Distance au Soleil* : 30 UA. *Révolution* : 164,8 ans (TU). *Rotation* : 16,5 h. *Diamètre* : 48 600 km. *Gravité (Terre = 1)* : 1,15 (au niveau des nuages). *Atmosphère* : très épaisse et turbulente (vents dépassant les 1 000 km/h), 46 % hydrogène, 32 % méthane, 18 % ammoniac, 3 % hélium, 1 % hydrocarbures (acétylène). Température uniforme de -213 °C. *Sol* : noyau de roches et glaces sur substrat liquide (océan d'hydrogène planétaire). Pas de limite nette entre le « sol » et l'atmosphère. *Formes de vie* : molécules organiques.

Nix Olympica : la plus haute montagne de Mars, de 600 km de large et 24 km de hauteur, située dans l'hémisphère nord, au nord-ouest de la vallée de Mariner. Il s'agit d'un ancien volcan, éteint depuis 100 millions d'années.

Nouveaux Mondes : systèmes planétaires d'Altair, Procyon, Tau Ceti, Toliman et Sirius, tous colonisés par l'humanité avant la découverte des Pléiadims et regroupés depuis 2137 en Confédération.

Obéron : satellite d'Uranus (Système Solaire), orbitant à 583 500 km de la planète. *Révolution* : 13,5 jours (TU). *Diamètre* : 1 550 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,01. *Atmosphère* : néant. *Sol* : roches, glaces d'eau et de méthane. *Formes de vie* : néant. Base scientifique et relais technique permanent (Götterdämmerung).

Océan : 49^e planète du système de Rasalgethi, classée Monde à Écologie Préservée par l'Alliance du Traité d'Orion. 2 satellites. *Distances à Rasalgethi* : 77 UA. *Révolution* : 3 316 années (TU), irrégulière (influence de Ras-B). *Rotation* : 36 h 44 mn. *Diamètre* : 112 000 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,72. *Atmosphère* : brumeuse, 78 % vapeur d'eau, 17 % oxygène, 2 % ozone, 3 % méthane et gaz rares. *Sol* : essentiellement liquide (océan planétaire), îles basaltiques et calcaires.

Formes de vie : végétales (îles et surface de l'océan), animales dans

les grands fonds (peu connues). Bases d'études humaines et pléiadiens. Après sa découverte en 2147, Océan servit pendant un demi-siècle de repaire au grand banditisme interstellaire.

Orange : 3^e planète du système de Sirius, membre de la CNM. 2 satellites (Clémentine et Mandarine), 18 anneaux. *Diamètre* : 15 200 km. *Distance à Sirius* : 1,1 UA. *Révolution* : 0,84 années (TU). *Rotation* : 0,82 année. *Gravité (Terre = 1)* : 0,38. *Atmosphère* : ténue, 82 % azote, 10 % oxygène, 6 % dioxyde de soufre, 2 % sodium. Faibles pluies de phosphore. *Sol* : semi-liquide sur substrat rocheux. Composés géochimiques étranges (bastales = basaltes phosphoreux « gonflés » au tétrafluorure d'alumine). Le sol forme de grosses bulles qui dérivent dans l'atmosphère où elles se dissolvent en pluies de cendres et de phosphore. *Formes de vie* : néant. Peuplement humain. *Capitale planétaire* : Crouze.

ord : terme générique désignant tout type d'ordinateur.

Pallas : un des principaux Astéroïdes du Système Solaire, membre de la CNM (au sein de l'Oligarchie Astroïde). 1 satellite (Palatino, orbitant à 300 km de distance). *Révolution* : 3,63 ans (TU). *Rotation* : 12 h (stabilisée). *Diamètre* : 583 km. *Gravité (Terre = 1)* : 1 (artificielle). *Atmosphère* : terraformée (importée). *Sol* : chondrites carbonées. Peuplement humain (2500 habitants). Entièrement terraformé, Pallas est, avec Cérès et Vesta, un haut lieu de villégiature de l'aristocratie Astroïde.

Paris : ville de la Terre (Système Solaire), essentiellement habitée par des prisonniers, proche d'une des cinq aires de débarquement (Roissy).

pause : textile imitant le cuir, fabriqué à partir d'une plante poussant sur Wang (le *paussier*).

Petite Voix Intérieure : pastilles phoniques glissées dans les conduits auditifs et alimentés avec des « pilules » (microblastes enregistrées). La Petite Voix Intérieure tire son énergie de la chaleur du corps humain. On peut également se la faire greffer sur un os saillant (comme la clavicule).

Plasmatics Illimited : producteur de deutérium, tritium et dérivés

destinés à la propulsion des vaisseaux plasmatiques, qui connut ses heures de gloire aux premiers temps de l'exploration spatiale. La Guerre de Trois Secondes d'abord (qui le contraignit à l'exil sur Rigil-K), puis le développement du Générateur WARP portèrent de sérieux coups à l'entreprise, sans la couler cependant : Plasmatics continue de fournir, sous différentes marques, l'essentiel du carburant destiné aux cargos intrasystèmes et aux petits vaisseaux de tourisme ou cabotage.

plastacier® : alliage d'acier haute densité polymérisé, fabriqué en orbite. Peut résister à n'importe quel choc ou pression.

Pléiadims : peuples humanoïdes établis autour de 175 étoiles de l'amas des Pléiades (centre historique : planète Sh'rrat dans le système triple d'Alcyone) et possédant des bases et colonies sur de nombreuses autres planètes. Civilisation extrêmement ancienne, très évoluée, de type technologique (elle a notamment « offert » à l'humanité le principe du Saut, l'antigravité, le gène inhibiteur de la vieillesse et la maîtrise de la fusion thermonucléaire). Les Pléiadims ont en outre acquis (grâce à dix siècles de fructueux échanges avec les Hyadims) un profond sens philosophique, qui les fit surnommer, à juste titre, « les Sages Gardiens de la Galaxie ». Ils ne connaissent cependant ni la peur ni la pitié, et ont élevé la discrétion au rang de suprême valeur morale. Les Pléiadims portent en eux un virus nécessaire à leur équilibre biologique mais qui s'est avéré mortel pour l'homme (et fut à l'origine de la Guerre de Trois Secondes). Le premier contact radio avec les Pléiadims eut lieu en 2111, à bord d'un vaisseau de colonisation Abowo en route vers Epsilon Eridani. Le premier contact physique se déroula en 2127 avec l'arrivée des ambassadeurs pléiadims sur Terre, qui produisit les conséquences que l'on sait.

Plume de Faucon : l'une des huit « Plumes » de Io (les huit principaux volcans actifs).

Pluton : 9^e planète de Système Solaire. 1 satellite (Charon), orbitant à 19 000 km de la planète. *Distance au Soleil* : 39,4 UA. *Révolution* : 247 jours (TU). *Rotation* : 6,3 jours (TU). *Diamètre* : 3 100 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,05. *Atmosphère* : très ténue, méthane essentiellement. *Sol* : glaces de méthane et d'ammoniac, hydrogène liquide. *Formes de vie* : néant. Mondes inhabités, Pluton et Charon forment un couple gravitant autour d'un barycentre commun, situé entre les deux planètes. Charon reste ainsi immobile dans le ciel de Pluton.

Police de l'Air et de l'Espace : police interplanétaire existant avant la création du GRIS et du GRIP, organismes qui virent le jour avec la création de la Confédération des Nouveaux Mondes (2137).

Premières Colonisations : colonies établies, avant la rencontre avec les Pléiadims, sur les planètes dénommées par la suite « Nouveaux Mondes ».

prise MAN : connexion périphérique d'un ord permettant de le relier à un droïde ou un cerveau humain muni de l'implant approprié (liaison interactive en temps/ pensée réel).

prog : programme.

Prométhée et Pandora : satellites « gardiens » des anneaux de Saturne, situés de part et d'autre de l'anneau F. *Distances à Saturne* : 136 000 km et 138 000 km. *Révolution* : 14,3 et 14,6 h (TU). Pas de rotation. *Dimensions* : 40 x 20 X 20 km, et 220 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,0008 et 0,006. *Atmosphère* : néant. *Sol* : roches carbonées, glaces. *Formes de vie* : néant.

Rigil-K : 2^e planète du système de Toliman, membre de la CNM. Première planète hors Système Solaire colonisée par l'humanité. 3 satellites (type lunaire). *Distance à Toliman* : 1,2 UA. *Révolution* : 1,6 année (TU). *Rotation* : 20 h. *Diamètre* : 9 754 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,96. *Atmosphère* : terraformée, azote 78 %, oxygène 18 % (en augmentation), gaz carbonique 3 %, ozone et gaz rares 1 %. *Sol* : granité, basalte et roches carbonées. Quelques surfaces liquides (mers intérieures). *Formes de vie* : végétales (forêt primitive) et animales (insectes et reptiles). Peuplement humain, faune et flore importées. *Capitale planétaire* : Nova-Prâha. *Autres villes* : Arkangel, Warzaawana.

Saturne : 6^e planète du Système Solaire. 15 satellites, 6 anneaux. *Distance au Soleil* : 9,5 UA. *Révolution* : 29,5 ans (TU). *Rotation* : 10 h 20 mn. *Diamètre* : 120 000 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,93. *Atmosphère* : dense et très turbulente (tourbillons et ouragans les plus violents enregistrés dans le Système Solaire : 1 800 km/h), 91 % hydrogène, 6 % hélium, 2 % méthane, 1 % ammoniac (condensé) et gaz divers. *Sol* : inexistant ; océan planétaire d'hydrogène liquide sur substrat hydrogène + hélium métalliques. *Formes de vie* : néant. Toutes les stations homéostatiques envoyées dans l'atmosphère ont été

détruites par les ouragans.

scaf : scaphandre. Combinaison spatiale.

Scaf-globule : « bulle » individuelle autoguidée, permettant de se déplacer en atmosphère dense.

sensio : unité de loisir composée d'un casque à inductions psydiélectriques, reproduisant de façon réaliste toutes les excitations sensibles relatives à un sujet donné. Par ext. module chargé dans cet appareil, ou sujet lui-même.

Senséro : sensio érotique.

Softalis® : revêtement de sol ou de mur souple et très résistant, de couleurs et textures variées, à base d'hydrocarbures titaniens.

SPAACE : premier constructeur d'engins spatiaux dans la CNM, spécialisé dans les gros porteurs et les vaisseaux WARP. Issu de la fusion de la NASA américaine, de l'ESA européenne et des constructeurs russes dans les années 2030, SPAACE n'a jamais perdu sa position de leader en ce domaine.

Soleil : étoile jaune type G2, centre du Système Solaire : *Magnitude* : - 26,8. *Diamètre* : 1 392 530 km. *Température de surface* : 5 512°C. *Système planétaire* : 9 planètes, ceinture d'astéroïdes, nuage de comètes.

Spatiocraps Uniroke : Complexe industriel installé depuis 2132 dans la Vallée de Mariner (Mars, Système Solaire) et sur les deux satellites Phobos et Deimos. À l'origine constructeur d'engins spatiaux, issu de la fusion des Japonais et des Chinois, Spatiocraps Uniroke a vainement tenté de se poser en concurrent de SPAACE, avant de diversifier sa technologie dans de nombreux secteurs de l'industrie spatiale.

sysex : système expert. Système informatique spécialisé et évolutif, généralement intégré à un ord ou constituant l'unité centrale d'un droïde.

tactile : clavier ou surface sensitive reliés à un ord, un ambio, un senso, etc., permettant de transmettre ou recevoir des données par simple attouchement des doigts.

Tatooïne : 15^e planète du système d'Altaïr, membre de la CNM. Seule planète glacière connue à porter des formes de vie évoluées. 13 satellites. *Distance à Altaïr* : 22,2 UA. *Révolution* : 92,3 années (TU). *Rotation* : 57 jours 03 mn. *Diamètre* : 23 200 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,67. *Atmosphère* : 52 % hydrogène, 27 % hélium, 14 % méthane, 7 % ammoniac. Tempêtes de neige de méthane. *Sol* : glaces (méthane, ammoniac, eau) sur substrat rocheux. *Formes de vie* : animales (?), creusant des galeries dans la glace (croakers), et végétales (?), en vol bondissant dans l'atmosphère (gaw-gaws). Bactéries. Empreintes fossiles dans la glace. Peuplement humain en voie d'expansion. *Capitale planétaire* : Ammassarrik.

Terre : 3^e planète du Soleil (Système Solaire), berceau de l'humanité. 1 satellite (la Lune). *Révolution* : 1 an (TU). *Rotation* : 23 h 56 mn. *Diamètre* : 12 756 km. *Gravité* : 1. *Atmosphère* : 78 % azote, 20 % oxygène,

1 % argon, 0,2 % gaz carbonique, 0,8 % gaz rares et industriels. *Sol* : eau (70 %), granités, basaltes et silicates (30 %). *Formes de vie* : végétales (couverture dense en zones tempérées), animales et humaines (population estimée en 2230 : 109 millions d'habitants). Suite à sa contamination par le Virus, la Terre a été déclarée planète interdite en 2133 et transformée en bain trois ans plus tard.

Téthys : satellite de Saturne, orbitant à 295 000 km de la planète. *Révolution* : 1,9 jour. Pas de rotation. *Diamètre* : 1 050 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,015. *Atmosphère* : néant. *Sol* : glace d'eau et poussières rocheuses. *Formes de vie* : néant.

Titan : satellite de Saturne, membre de la CNM, orbitant à 1 222 000 km de la planète. *Révolution* : 15,9 jours (TU). *Diamètre* : 5 140 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,14. *Atmosphère* : épaisse et brumeuse, azote 82 %, argon 11,5 %, méthane 6 %, ammoniac, hydrocarbures et nitriles 0,5 %, *Sol* : lacs d'azote liquide, glaces de méthane et d'ammoniac sur substrat rocheux. Volcanisme glacière (geysers d'azote). *Formes de vie* : molécules organiques, pseudoprotéines, bactéries primitives. *Capitale planétaire* : Keïtan.

Toliman (Alpha Centauri) : étoile binaire, située à

4,3 AL du Système Solaire, de types G2 (jaune) et K1 (jaune orangé) – 2 étoiles écartées de 17,6 secondes d'arc en moyenne. *Magnitudes* : respectivement 0,2 et 1,6. *Luminosité* : G2 = Sol, K1 = 0,28 Sol. Une troisième étoile, Proxima, variable à éclats de type M5 (rouge), de luminosité = 0,005 Sol, orbite autour des deux autres à une distance de 10 000 UA (1/6^e d'AL) en 800 000 ans. *Système planétaire* : 8 planètes (dont Rigil-K), vaste ceinture d'astéroïdes, nuage de comètes.

Toulouse-Lautrec : peintre et illustrateur terrien, de nationalité française, qui vécut au XIX^e siècle (1864-1901). On lui doit l'invention de l'affiche.

Transcom : société mixte (humaine-pléiadim) détenant le monopole de la communication intersystèmes par Transpace TM. Le premier transcodeur spatial fut testé en 2133 entre Rigil-K (Toliman, Centaure) et Sh'rrat (Alcyone, Pléiades). Le transcodeur équipe maintenant tous les mondes habités, toutes les bases et stations isolées et la plupart des vaisseaux d'envergure interstellaire.

Triton : satellite de Neptune (Système Solaire), orbitant à 356 000 km de la planète. *Révolution* : 5,9 jours TU (rétrograde et inclinée à 20°). Pas de rotation. *Diamètre* : 2 700 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,06. *Atmosphère* : très ténue (azote et méthane). *Sol* : glaces d'eau, de carbone et de méthane sur substrat rocheux. Volcanisme glaciaire (volcans de méthane). Peuplement humain (capitale planétaire : Salamandre).

Troyenne Terraforme : société établie dans les Troyens (Astéroïdes, Système Solaire), spécialisée dans le terraforming de planètes, astéroïdes ou stations spatiales.

Créée en 2065 sur Ulysse (Troyens) dans l'effervescence du grand chantier de terraforming de Rigil-K, elle calqua son expansion sur celle de l'humanité parmi les Nouveaux Mondes. Il existe actuellement peu de planètes où la Troyenne Terraforme n'est pas à l'œuvre, améliorant autant que possible les conditions de vie de leurs populations humaines.

TU : Temps Universel, établi d'après la rotation de la Terre et sa révolution autour du Soleil. Bien que toujours utilisé comme base-temps en astronomie et jurisprudence, le TU tend à disparaître comme temps civil dans tous les systèmes planétaires (à l'exception du

Système Solaire) au profit des Temps Locaux (TL) des planètes concernées. Les systèmes bioniques, informatiques et cybernétiques utilisent le Temps Décimal (TD), beaucoup plus pratique.

UA : Unité Astronomique, équivalente à la distance moyenne de la Terre au Soleil et valant 149 597 870 km.

U-Com Int. : le plus ancien réseau multimédia interplanétaire, présent actuellement sur 27 mondes. U-Com Int. établit en 2080 le premier réseau de Télévision Directe Instantanée (TDI) par faisceaux tachyons entre la Terre et Rigil-K.

Uranus : 7^e planète du Système Solaire : 15 satellites, 11 anneaux. *Distance au Soleil* : 19,16 UA. *Révolution* : 84 ans (TU). *Rotation* : 15,5 heures, inclinée à 90°. *Diamètre* : 50 800 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,8. *Atmosphère* : épaisse (nuages de méthane) et profonde (10 000 km) ; hydrogène 51 % , hélium 44 %, méthane 3 %, ammoniac 1 %, hydrocarbures et gaz divers 1 %. *Sol* : océan planétaire d'hydrogène liquide sur substrat glaciaire et rocheux. *Formes de vie* : néant.

Ulysse : astéroïde membre des Troyens (Astéroïdes, Système Solaire), siège social de la Troyenne Terraforme.

vase attractif : vase d'ornement, à champ biomagnétique variable, destiné à recevoir des ladygodivas.

Virus : désigne le virus pléiadim, cause de la Guerre de Trois Secondes, du Grand Exode et de la transformation de la Terre en baignoire. Vital pour la croissance et l'équilibre corporel des Pléiadims, le Virus provoque la mort d'un humain adulte en 3 à 6 mois, par désorganisation progressive de ses organes internes. Chez un enfant ou un vieillard, la mort survient en 3 à 6 semaines. Aucun vaccin efficace n'a jusqu'à présent été trouvé, bien que plusieurs soient à l'étude.

visar : radar optique interactif. Organe visuel et directionnel de tout vaisseau spatial. Indispensable pour effectuer un Saut.

Wang : 5^e planète du système de Procyon, membre de la CNM. 3 satellites de type martien. *Distance à Procyon* : 1,8 UA. *Révolution* : 1,4 an (TU). *Rotation* :

19 h 22 mn (rétrograde). *Diamètre* : 18 900 km. *Gravité (Terre = 1)* : 1,2. *Atmosphère* : relativement épaisse et riche en eau, azote 62 %,

oxygène 16 %, eau 17 %, dioxyde de carbone 3 %, méthane 1 %, ozone et gaz rares 1 %. *Sol* : Tapis végétal épais (climat tropical), vastes étendues d'eau liquide. Volcanisme. *Formes de vie* : végétales exclusivement. Important peuplement humain (cultures et vergers). *Capitale planétaire* : Zedong.

Achevé d'imprimer en avril 1991

-
- 1 Sur Terre. On a sondé sur Océan des fosses atteignants 26 km de profondeur. (*Note de Shriek & Frieda*).
 - 2 Il s'agit de l'éclat apparent de l'étoile, vue depuis la Terre. Plus la magnitude est faible, plus l'éclat est important.